JUL 22 1921

28e Année. N° 12. 15 Juin 1921.

LA REVUE DE PARIS

GENERAL LIBRARY
JUL 22 1921
UNIV. OF MICH.

DIRECTEURS :

ERNEST LAVISSE de l'Académie française. ANDRÉ CHAUMEIX

SOMMAIRE

		Pages.
Anatole France.	*La Vie en fleur.* — I.	675
Duc de Leuchtenberg. .	*La Débâcle de l'Armée russe en 1917.*	697
Émile Mâle.	*Études sur l'Art de l'époque Romane.* — II. .	711
Henry James.	*L'Élève* (fin).	733
Prince de Condé.	*Journal d'émigration.* — I.	769
André Michel.	*Après l'exposition Ingres.*	790
Louis Chadourne.	*Terre de Chanaan!* — III.	807
Amiral Degouy.	*Les Armistices, Préliminaires de Paix.* . . .	834
Henry Bidou.	*Parmi les Livres.*	867
X. X. X.	*La Politique française et le Traité de Paix.* .	884

Copyright 1921 *Revue de Paris.*

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS ET VENTE : 3, RUE AUBER

1921

LIVRES NOUVEAUX

PAGES FRANÇAISES

par **Ernest Renan**.

Malgré l'étendue de ses recherches sur le passé le plus lointain, E. Renan a toujours tenu fixément son regard sur l'histoire contemporaine. Il n'aurait eu garde de négliger le moment le plus saisissable, et le plus instructif, étant le plus près de l'avenir, de cette évolution humaine dont le sens l'a tant intrigué. Il a porté, sur les problèmes nationaux et européens, des jugements lucides et profonds. Le nouveau volume des *Pages françaises* les offre au lecteur français, en un choix judicieux, sous une forme accessible. On y pourrait trouver réponse à bien des questions qui nous agitent encore. Les suggestions de cette âme si haute, de cette pensée si nourrie, sont inspirées et comme colorées par un patriotisme très pur, qui ne sépare pas la France de l'humanité.

LOIN DE FRANCE

par le Capitaine **J. Regnault**.

Parmi les œuvres de la littérature de guerre, ou, comme l'appelle G. Duhamel, de la « littérature de témoignage », le petit livre du capitaine Regnault tiendra une place distinguée. Ces « pages détachées du carnet de route d'un officier de l'armée d'Orient (1915-1917) » ont un accent qu'on n'avait peut-être pas encore entendu. L'auteur, guidé par un instinct sûr, a choisi dans son expérience des épisodes caractéristiques, qu'il a souvent exposés en sobres et précis diptyques. Ces histoires « font la meilleure histoire ». Une âme qu'on sent accueillante aux nostalgies de l'exil, la note suave des souvenirs et des rêves persistant à travers la voix effroyable de la bataille, une philosophie d'élégant courage et d'humaine compassion, en faut-il plus pour émouvoir et attacher?

LA GUERRE D'HIER ET L'ARMÉE DE DEMAIN

par le Lieutenant-Colonel **Emile Mayer**.

Au moment où le gouvernement vient de déposer la dernière série des projets de lois d'où doit sortir notre nouvel état militaire, on lira avec un très grand intérêt le livre du Lieutenant-Colonel Mayer. L'auteur est un des esprits les plus originaux parmi ceux qui s'occupent des questions militaires : on sait que dès 1902 il avait prédit la guerre de tranchées sur une ligne continue calée à deux obstacles impossibles à tourner. Cette faculté d'imagination est certainement une des plus précieuses qualités que puissent posséder les hommes qui veulent indiquer les principes d'une réorganistion de l'armée. Et si l'on n'admet pas toutes solutions présentées par le Colonel Mayer, les arguments qu'il développe ne sauraient être négligés. Son livre sera d'une utilité incontestable, ne serait-ce que par le nombre énorme d'idées qu'il résume : c'est un livre qui oblige à penser.

UNE FILLE DE NAPOLÉON

Mémoires d'Émilie de Pellapra,
avec une préface de M. Frédéric Masson.

Cet intéressant ouvrage est précédé d'une brillante introduction de la princesse Bibesco, qui a pu recueillir sur le sujet qu'elle présente des souvenirs de famille et qui donne le commentaire le plus précieux à l'ouvrage. Mlle de Pellapra, fille de Napoléon, rapporte dans ces mémoires tout ce qu'elle a connu d'une illustre liaison, et cette histoire romanesque et variée fait revivre toute une époque en menant le lecteur de Saint-Cloud aux Tuileries et à la Malmaison.

La *Revue de Paris* publiera dans son prochain numéro

VALENTINE

Nouvelle, par Mme Marcelle TINAYRE

— Et elle commencera la publication d'une Étude sur —

L'Entrée en guerre de la Turquie

Par M. Maurice BOMPARD

Ambassadeur de France.

AUX LECTEURS

DE LA « REVUE DE PARIS »

A mon grand regret je suis obligé de quitter la Revue de Paris. *Je suis très vieux ; mon grand âge — soixante-dix-huit ans et demi — ne va pas sans infirmités, et ma force de travail a singulièrement diminué; je voudrais employer ce qui m'en reste à l'achèvement d'une œuvre personnelle depuis longtemps commencée.*

La résolution que je prends me coûte beaucoup. C'est en 1894 que je suis entré à la Revue, *après avoir été présenté au Conseil d'administration, que présidait Paul Calmann-Lévy, par Louis Ganderax, directeur littéraire. Ganderax et moi, qui nous entendions à merveille, nous avons eu la joie d'accueillir de jeunes écrivains, hommes et femmes, qui ont fait depuis leur chemin dans le monde, et de voir croître le succès de cette* Revue *qui a le rare mérite d'être libre de toute attache politique ou confessionnelle, libre de toute attache financière, ouverte à l'impartiale discussion des idées nouvelles, accueillante à la jeunesse.*

Je ne cesserai pas de m'intéresser à la Revue ; *je m'em-*

pressera de donner les avis et les conseils qui pourront m'être demandés par M. André Chaumeix, mon collaborateur depuis un an, qui saura — son passé universitaire et intellectuel en donne l'assurance — maintenir nos traditions.

ERNEST LAVISSE

Au moment où M. Lavisse nous fait connaître une décision dont il nous avait fait la confidence depuis déjà longtemps, nous tenons à le remercier d'avoir prolongé autant qu'il l'a pu la direction qu'il exerçait avec tant d'autorité.

Depuis plus de vingt-cinq ans M. Lavisse donnait à la *Revue* une part considérable de son activité. Il a fondé les traditions auxquelles elle demeure attachée et il a assuré son succès auprès de tous ceux qui ont le culte des idées et le souci des choses de l'esprit.

Les lecteurs de la *Revue de Paris* s'associeront aux regrets que nous inspire la retraite de M. Lavisse et partageront avec nous la gratitude dont nous offrons la respectueuse assurance à ce maître vénéré.

LA DIRECTION

LA VIE EN FLEUR

AVIS A NOS LECTEURS

Ces pages font suite au *Petit Pierre*, publié il y a deux ans. *la Vie en fleur* conduit mon ami jusqu'à sa prime jeunesse et son entrée dans le monde. Ces deux tomes, auxquels on peut joindre *le Livre de mon Ami* et *Pierre Nozière*, contiennent, sous des noms empruntés et avec quelques circonstances feintes, les souvenirs de mes premières années. Je dirai ailleurs comment j'ai été amené à user de dissimulation pour publier ces souvenirs fidèles. Je pris plaisir à les mettre sur le papier quand l'enfant que j'avais été me fut devenu tout à fait étranger et que je pus, en sa compagnie, me distraire de la mienne. Je me souvins sans ordre ni suite. Ma mémoire est capricieuse. Madame de Caylus, déjà vieille et accablée de soucis, se plaignit, un jour, de n'avoir pas l'esprit assez libre pour dicter ses Mémoires : « Eh bien, lui dit son fils, tout prêt à tenir la plume pour elle, nous intitulerons cela *Souvenirs*, et vous ne serez pas assujettie à aucun ordre de dates, à aucune liaison. » Hélas, on ne retrouvera dans les souvenirs du Petit Pierre ni Racine, Saint-Cyr et la cour de Louis XIV, ni le bon style de la nièce de madame de Maintenon. De son temps, la langue était dans toute sa pureté ; elle s'est bien gâtée depuis. Mais

j'ai dû écrire dans la langue de mon temps. Ces pages sont remplies de petites choses peintes avec une grande exactitude. Et l'on m'assure que ces bagatelles, sorties d'un cœur vrai, peuvent plaire.

A. F.

LA BIFURCATION

Cette année-là, huit jours avant la rentrée des classes, je vis Fontanet, qui revenait d'Étretat, le visage bruni par les embruns et la voix plus grave qu'il ne l'avait auparavant. Il restait petit de corps et remédiait à la brièveté de sa taille par la hauteur de sa pensée. M'ayant conté ses jeux, ses bains, ses navigations, ses périls, il fronça le sourcil et me dit d'un ton sévère :

— Nozière, nous allons entrer dans les classes supérieures ; c'est l'année de la bifurcation. Tu as une grande détermination à prendre ; y as-tu pensé?

Je lui répondis que non, mais que je choisirais certainement les lettres.

— Et toi? — lui demandai-je.

A cette question, il assembla des nuages sur son front et répondit que c'était grave, qu'on ne pouvait se décider à la légère.

Et il me laissa troublé, humilié et jaloux de sa sagesse.

Pour comprendre les paroles échangées par Fontanet et moi, il faut savoir qu'en ce temps-là, les élèves de l'Université de France, mis en demeure, au sortir des classes de grammaire, d'opter, sur le seuil de la classe de troisième, pour les lettres ou les sciences, et obligés, à treize ou quatorze ans, de bifurquer, comme on disait, se décidaient, d'après leurs lumières et celles de leurs parents, pour l'une ou l'autre branche de la fourche pédagogique, sans trop s'émouvoir de l'obligation où on les mettait de choisir entre l'éloquence et l'algèbre, et de ne plus suivre le chœur entier des Muses, que M. Fourtoul avait désuni.

Cependant, quelque parti que nous prissions, notre esprit en devait souffrir un grand dommage; car les sciences, séparées

des lettres, demeurent machinales et brutes, et les lettres, privées des sciences, sont creuses, car la science est la substance des lettres. Ces considérations, je dois le dire, n'entraient pas dans ma mince cervelle.

Ce qui peut surprendre, c'est que mes parents ne touchassent jamais ce point en causant avec moi. S'il faut trouver des raisons à leur silence, j'en distingue quelques-unes, telles que la timidité de mon père, qui n'osait jamais mettre ses idées en avant, et l'agitation de ma mère qui ne laissait pas les siennes se former. Mais leur principal motif de s'abstenir était que ma mère ne doutait pas que, quelque voie que je prisse, je ne fisse éclater mon génie, qui se voilait parfois mais brûlait toujours, et que mon père estimait qu'en lettres comme en science je ne ferais jamais rien de bon. Mon père avait, pour sa part, un motif encore de se taire, devant moi, sur cette mesure qui, sortie, après le coup d'État, d'un décret de M. Hippolyte Fourtoul, grand maître de l'Université en 1852, touchait aux questions les plus brûlantes de la politique. Ardent catholique, mon père approuvait une réforme qui semblait favoriser l'Église aux dépens de l'Université, mais, opposé à l'Empire, il regardait avec défiance les présents d'un ennemi, et ne savait plus que penser. Sa réserve m'empêchait de former mon idée par le moyen ordinaire, qui était de prendre le contre-pied de la sienne. Mais j'étais pour les lettres qui me semblaient faciles, élégantes et amies, et je ne feignais d'avoir à résoudre une grande difficulté que pour me donner de l'importance et ne pas paraître moins sérieux que Fontanet. Je dormis fort paisiblement. Le lendemain matin, trouvant Justine qui balayait la salle à manger, j'affectai un air sombre et lui dis d'une voix grave :

— Justine, cette année, j'entre dans les classes supérieures. C'est l'année de la bifurcation. J'ai une grande résolution à prendre qui décidera de toute mon existence. Pense donc, Justine : la bifurcation.

En entendant ces mots, la fille des Troglodytes s'appuya sur son balai comme la Minerve au décret sur sa lance, demeura pensive et, jetant sur moi un regard consterné, elle s'écria :

— C'est-il, Dieu, vrai?

Elle entendait pour la première fois ce mot de bifurcation,

qu'elle ne pouvait pas comprendre ; et pourtant elle ne demandait pas ce qu'il voulait dire, y ayant d'elle-même tout d'abord attaché un sens, et c'était assurément un sens funeste. Je conjecture qu'elle croyait reconnaître dans la bifurcation un de ces fléaux envoyés par le gouvernement, comme la conscription, les prestations, les contributions, et, bien que peu sensible d'ordinaire, elle me plaignait d'en être frappé.

Le soleil du matin illuminait les yeux bleus et les joues roses de la fille des Troglodytes; elle avait retroussé ses manches, et ses bras blancs, rayés d'égratignures vermeilles, me parurent beaux pour la première fois. Par une réminiscence de mes lectures poétiques, je faisais d'elle une prêtresse d'Apollon radieuse de jeunesse et de majesté et me transformais en un jeune pâtre d'Orchomène qui venait à Delphes demander au dieu quelle voie de la Connaissance il fallait choisir. La salle à manger du docteur représentait mal la sainte Pytho; mais le poêle de faïence, que surmontait le buste de Jupiter Trophonius, me figurait suffisamment un autel vénéré, et mon imagination, qui en ce temps-là suppléait à tout, m'offrait un paysage du Poussin.

— Il faut bifurquer, — dis-je avec gravité, — et choisir entre les lettres et les sciences.

La prêtresse d'Apollon secoua trois fois la tête et dit :

— Mon frère Symphorien est fort dans les sciences : il a mérité le prix de calcul et le prix de catéchisme.

Puis, s'éloignant en poussant son balai :

— Il faut que je fasse mon travail.

Je la pressai de me dire si je devais choisir les sciences.

— Pour sûr que non, mon petit maître, — me répondit-elle dans toute la sincérité de son cœur, — vous n'êtes pas assez intelligent.

Et elle ajouta pour ma consolation :

— L'intelligence n'est pas donnée à tout le monde. C'est un don de Dieu.

Je ne tenais pas pour absolument incroyable que je fusse aussi bête que le pensait la fille des Troglodytes, mais n'en étais pas assuré et, sur ce point, comme sur tant d'autres, je demeurais dans l'incertitude. Je ne songeais point à nourrir mon esprit et à former mon intelligence. Dans cette affaire de bifurcation,

je ne cherchais que mon repos et mon agrément et préférais, je l'ai déjà dit, suivre les lettres comme plus flottantes et légères. La vue d'une figure de géométrie, loin d'éveiller ma curiosité, m'engourdissait de tristesse et offensait ma sensualité puérile. Un cercle, passe encore ; mais un angle, mais un cône! Fréquenter ce monde triste, sec, anguleux, hérissé, tandis qu'il y a du moins, dans les classes de lettres, des formes et des couleurs, qu'on y devine, par moment, des faunes, des nymphes, des bergers, qu'on y entrevoit les arbres chers aux poètes et l'ombre qui, le soir, tombe des montagnes, comment montrer un si farouche courage ?

Aujourd'hui, ce stupide mépris de la géométrie, je l'abjure humblement à vos pieds, vieux Thalès, Pythagore, roi fabuleux des nombres, Hipparque, vous qui le premier tentâtes de mesurer les mondes, Viète, Galilée, vous qui trop sage pour aimer la souffrance, avez néanmoins souffert pour la vérité, Fermat, Huyghens, curieux Leibnitz, Euler, Monge, et vous Henri Poincaré, dont j'ai contemplé le visage muet, lourd de génie, ô les plus grands des hommes, héros, demi-dieux, devant vos autels, j'apporte mes vaines louanges à Vénus Uranie qui vous combla de ses dons les plus précieux.

Mais en ces heures lointaines, pauvre petit ânon que j'étais, j'avais hâte de crier sans discernement ni connaissance : « J'opte pour les lettres. » Je crois même que je brayais des blasphèmes contre la géométrie et l'algèbre, quand mon parrain Danquin s'apparut à moi, rose et fleuri. Il venait me chercher pour me faire partager un de ses divertissements favoris.

— Pierrot, — me dit-il, — tu dois t'ennuyer depuis six semaines que tu traînes tes vacances : viens entendre avec moi la conférence de monsieur Vernier sur la direction des ballons.

Encore dans la fleur de la jeunesse, M. Joseph Vernier s'était signalé par plusieurs ascensions audacieuses. Son zèle et son intrépidité enflammaient le cœur de mon parrain, qui s'intéressait passionnément aux progrès de l'aérostation.

En chemin, sur l'impériale de l'omnibus, mon excellent parrain m'exposa avec enthousiasme les destinées de la navigation aérienne. Ne doutant pas que le problème du ballon dirigeable ne fût bientôt résolu, il me prédit que je verrais

le jour où les routes de l'air seraient fréquentées par d'innombrables voyageurs.

— Alors, — disait-il, — il n'y aura plus de frontières. Tous les peuples ne formeront qu'un peuple. La paix régnera sur le monde.

M. Joseph Vernier devait faire sa conférence dans une des salles d'une vaste usine de Grenelle. On y pénétrait par un hangar où l'on voyait le ballon qu'avait monté le jeune aéronaute, en une ascension terrible. Il gisait là, dégonflé, semblable au corps sans vie d'un monstre fabuleux, et la grande blessure, dont il était déchiré, attirait les regards. Près du ballon, on remarquait l'hélice qui avait, disait-on, pendant quelques instants, imprimé une direction à l'aérostat. Introduits dans la salle voisine, nous vîmes plusieurs rangées de chaises déjà occupées par une assistance où brillaient des chapeaux de femmes et d'où montait un bourdonnement de voix. A une extrémité de la salle, s'élevait une estrade portant une table et des fauteuils vides qui faisaient face aux chaises. Je regardais avidement. Après une attente d'une dizaine de minutes, nous vîmes le jeune aéronaute monter les trois degrés de l'estrade, au bruit des applaudissements, dans un cortège illustre. Le teint mat, imberbe, maigre, pâle, grave comme Bonaparte, son visage affectait l'immobilité d'un masque historique. Deux vieux membres de l'Institut prirent place à ses côtés, tous deux d'une laideur surnaturelle et pareils à ces deux cynocéphales que les anciens Égyptiens, dans leurs rituels, mettaient à la droite et à la gauche du mort, pendant son jugement. Derrière l'orateur, se rangèrent quelques personnes considérables, sur lesquelles se détachait une dame très belle, grande, en robe verte, ressemblant à la femme qui figure l'art chrétien sur la fresque peinte par Paul Delaroche dans l'hémicycle des Beaux-Arts. Mon cœur battait. Joseph Vernier parla d'une voix sourde et monotone qui s'accordait avec l'immobilité de son visage. Il énonça immédiatement son principe.

— Il faut, — dit-il, — pour naviguer dans l'air, une machine à vapeur mettant en mouvement une hélice motrice, établie sur des calculs mathématiques, analogues à ceux qui ont permis de faire les vannes de la turbine et les ventilateurs de l'hélice maritime.

Il s'étendit ensuite très longuement sur la forme du ballon qui devait être aussi allongé que possible dans le sens de la direction.

L'un des cynocéphales approuvait et donnait le signal des applaudissements, l'autre demeurait immobile.

L'orateur fit ensuite le récit de ses ascensions périlleuses et conta un atterrissage pendant lequel l'ancre s'étant rompue, le ballon, animé d'une vitesse extrême, rasant la terre, brisait les arbres, les haies, les barrières sur son passage, et faisait bondir, parmi les débris, la nacelle avec l'équipage. Il nous fit frémir en nous disant avec simplicité qu'une autre fois, la soupape n'ayant pas fonctionné, le ballon s'éleva à des hauteurs où l'on ne respire plus, si gonflé qu'il allait éclater quand Vernier fendit l'étoffe. Mais, la déchirure s'étant étendue jusqu'au sommet, la chute devint d'une effroyable rapidité et les aéronautes se fussent broyés sur le sol si la nacelle ne fût tombée dans un étang. En manière de conclusion, il annonça qu'il ouvrait une souscription afin de construire des appareils nécessaires à la navigation aérienne.

Il fut très applaudi. Les deux cynocéphales lui serrèrent la main. La dame verte lui offrit une gerbe de fleurs. Et moi, le cœur battant, les yeux gros de larmes généreuses, je m'écriai au dedans de moi :

— Moi aussi, je serai aéronaute !

Je ne pus dormir de la nuit, agité par les exploits de Joseph Vernier et ressentant une fierté anticipée des navigations aériennes auxquelles je me destinais. Il m'apparaissait que pour construire, conduire, diriger des ballons, il fallait acquérir de fortes connaissances techniques. Je résolus d'opter pour les sciences.

Dès le matin, je fis part à Justine de ma résolution et des raisons qui l'inspiraient. Elle me dit que son frère Symphorien fabriquait des ballons de papier et qu'il les faisait partir en l'air en les tenant sur un brasier. Mais ce n'était qu'un jeu. Elle n'approuvait pas qu'on montât tout vif au ciel, et condamnait les voyages à la lune, parce que Caïn y était prisonnier. Par une nuit claire, on le lui avait montré, portant sur son dos un fagot d'épines.

Je demeurai trois jours ferme dans mon propos. Mais, dès

la quatrième journée, les myrtes de Virgile et les secrets sentiers de la forêt des ombres me tentèrent de nouveau. Je renonçai à la gloire de conquérir les airs et suivis nonchalamment la branche de la fourche qui conduisait à la classe de M. Triaire. J'en conçus quelque orgueil et dédaignai mes camarades qui avaient pris l'autre branche. Tel était l'effet ordinaire de la Bifurcation. Comme il devait arriver, comme le voulait l'esprit de corps si répandu, et qui est l'esprit de ceux qui n'en ont pas, les élèves de lettres et les élèves de sciences se méprisaient réciproquement. Élève de lettres, j'épousai le préjugé de ma classe et me plus à railler l'esprit lourd et mal orné des scientifiques. Peut-être manquaient-ils d'élégance et d'humanités. Mais quelles figures de sots nous faisions, nous les littéraires !

Je ne puis juger par ma propre expérience des effets de la bifurcation, étant de mon naturel incapable de tirer profit d'un enseignement donné en commun. Dans les classes de sciences, comme dans les classes de lettres, j'aurais apporté une intelligence fermée et un esprit rebelle. Le peu que j'ai appris, je l'ai appris seul.

Je crois que la bifurcation précipita le déclin des études classiques, qui ne répondaient plus aux besoins d'une société bourgeoise tout entière entraînée vers l'industrie et la finance. On a dit que le ministre de l'Instruction publique de 1852 mettait son étude et ses soins à dénaturer l'enseignement universitaire, tenu en haut lieu pour un danger public. Il en retranchait les parties les plus nobles et il osait dire : « Les discussions historiques et philosophiques conviennent peu à des enfants et ces recherches intempestives ne produisent que vanité et que doute. » Certes, ce n'est pas là comme parle un éducateur jaloux d'éveiller les jeunes intelligences. Fourtoul se flattait de former des générations paisibles et se proposait de donner aux fils des bourgeois grandis sous la royauté libérale une instruction convenable à la vie d'affaires à laquelle ils étaient destinés. A cette époque, un universitaire d'esprit bourgeois et resté fidèle à la monarchie de Juillet, a suffisamment exprimé ces intentions dans les lignes que voici : « Nos fils ne sont pas destinés à être des savants. Nous ne voulons pas en faire des

poètes, des hommes de lettres ; la poésie et la littérature sont des métiers trop chanceux ; nous ne voulons pas qu'ils soient avocats, il y en a assez ; nous voulons qu'ils soient bons commerçants, bons agriculteurs. Or, pour ces états, qui forment le corps de la société, à quoi servent à nos fils le grec et le latin que vous leur enseignez et qu'ils oublient vite? Tout le monde ne peut pas écrire, plaider, enseigner. Le plus grand nombre est hors du cercle des professions savantes. Que font vos collèges pour ce grand nombre? Rien ou rien de bien. »

Il n'est pas de cœur un peu fier que ces paroles basses et grossières ne soulève de dégoût. Je les rappelle parce que l'état d'esprit qui les a inspirées subsiste encore. L'enseignement secondaire n'a fait que déchoir depuis un demi-siècle. Il est condamné. Il ne convient plus à notre société que l'enfant du peuple aille à l'école primaire et qu'à l'enfant riche soit réservé le lycée où d'ailleurs il n'apprend rien. Après cette guerre monstrueuse, qui en cinq ans a rendu caduques toutes les institutions, il faut reconstruire l'édifice de l'instruction publique sur un plan nouveau, d'une majestueuse simplicité. Même enseignement pour les enfants riches et pauvres. Tous iront à l'école primaire. Ceux d'entre eux qui y montreront le plus d'aptitude aux études seront admis à recevoir l'enseignement secondaire qui, gratuitement donné, réunira sur les mêmes bancs l'élite de la jeunesse bourgeoise et l'élite de la jeunesse prolétarienne. Et cette élite versera son élite dans les grandes écoles de science et d'art. Ainsi la démocratie sera administrée par les meilleurs.

Pour revenir aux âges fabuleux de mon enfance, disons que l'instinct qui me portait aux études littéraires ne me trompait pas tout à fait. Dans ces salles sordides, la Grèce et Rome m'apparurent, la Grèce qui enseigna aux hommes la science et la beauté, Rome qui pacifia le monde.

APOLOGIE DE LA GUERRE, PAR M. DUBOIS.

— Mes parents, — dit M. Danquin, — habitaient Lyon où je naquis. J'étais tout enfant quand un matin assez frais, mon père me mena sur un quai où affluait une foule énorme d'ouvriers, de bourgeois, de femmes, et me mit sur ses épaules pour me faire voir l'Empereur qui venait de Grenoble. Il traversait le pont du Rhône à pied, seul. Un peloton de cavalerie le précédait de plus de cent pas ; son état-major marchait à une grande distance derrière lui ; je vis sa tête énorme, sa face pâle. Sa redingote grise croisée sur sa large poitrine, sans insignes, sans armes, il tenait à la main une branche de coudrier encore revêtue de ses feuilles. A son approche, sur les quais, des milliers d'acclamations n'en formaient qu'une seule immense. Ce spectacle ne s'effacera jamais de mes yeux.

M. Dubois, plus âgé que M. Danquin avait aussi un souvenir de Napoléon. Il le rapporta aussitôt.

— J'ai vu, j'ai entendu cet homme extraordinaire au déclin de sa fortune, en 1812, le lendemain de la sombre victoire de la Moskowa. Accompagné de plusieurs officiers généraux, il visitait le champ de bataille couvert de morts et de blessés et paraissait encore frappé de la torpeur qui l'avait paralysé la veille, pendant le combat. Blessé légèrement, je cherchais ma cantine égarée quand sa venue me surprit. Dans ce moment même, un colonel de la garde lui dit :

» — Sire, c'est derrière ce ravin qu'il y a le plus d'ennemis.

» A ces mots, son visage exprima une indignation impossible à soutenir, et il s'écria d'une voix terrible :

» — Que dites-vous, monsieur? Il n'y a pas d'ennemis sur un champ de bataille : il n'y a que des hommes.

J'ai beaucoup réfléchi à cette parole et au ton dont elle avait été prononcée. Je ne crois pas qu'elle trahisse chez Napoléon un élan d'humanité, mais il voulait discipliner les sentiments et les soumettre au régime militaire.

En 1855, la guerre d'Italie mettait aux prises la France et l'Autriche. Ces batailles qui ensanglantaient la Lombardie alarmaient ma mère qui, dès mon enfance, s'épouvantait des guerres qui pouvaient lui prendre son fils.

Voici les paroles que lui adressa un jour de cette année M. Dubois et que je mets par écrit, telles que je les ai retenues.

— Dans ma jeunesse, un homme, Napoléon, décidait seul de la paix et de la guerre. Pour le malheur de l'Europe, il préférait la guerre à l'administration dans laquelle cependant il déployait un grand talent. Mais la guerre lui donnait la gloire. Avant lui de tous temps, les rois l'ont aimée. Comme eux, les hommes de la Révolution s'y sont adonnés furieusement. Je crains beaucoup que les financiers et les grands industriels qui deviennent peu à peu les maîtres de l'Europe ne se montrent tout aussi belliqueux que les rois et que Napoléon. Ils ont intérêt à l'être, tant pour le gain que leur procureront les fournitures de guerre que pour l'accroissement que la victoire donnera à leurs affaires. Et l'on croit toujours qu'on sera victorieux. Le patriotisme vous fait un crime d'en douter. Les guerres sont décidées, pour la plupart du temps, par un très petit nombre d'hommes. La facilité avec laquelle ces hommes entraînent le peuple est surprenante. Les moyens, depuis longtemps connus, qu'ils emploient, réussissent toujours. On met en avant des outrages faits par l'étranger à la nation et qui ne peuvent se laver que dans le sang, quand, en bonne morale, les cruautés et les perfidies inhérentes à la guerre, loin d'honorer le peuple qui les commet, le couvrent d'une immortelle infamie ; on fait valoir que l'intérêt de la patrie est de prendre les armes, alors que les patries sortent toujours ruinées des guerres, qui n'enrichissent jamais qu'un petit nombre d'individus. On n'a même pas besoin d'en tant dire : il suffit de battre du tambour, d'agiter un drapeau, et la foule enthousiaste vole au carnage et à la mort. A vrai dire, dans tous les pays, la multitude fait très volontiers et avec plaisir la guerre qui la tire de l'horrible ennui de la vie domestique, lui assure du vin et la jette dans les aventures. Toucher une solde, voir du pays, se couvrir de gloire, voilà qui fait braver des périls. Disons mieux, les hommes adorent la guerre. Elle leur procure la plus grande satisfaction qu'ils puissent éprouver dans ce monde, celle de tuer. Ils risquent sans doute d'être tués eux-mêmes, mais on ne croit guère qu'on mourra quand on est jeune, et l'ivresse du meurtre fait oublier le risque. J'ai fait la guerre, vous pouvez m'en croire quand je vous dis que

frapper, abattre un ennemi est pour neuf hommes sur dix une volupté auprès de laquelle les plus doux embrassements paraissent fades. Comparez la guerre à la paix. Les travaux de la paix sont longs, monotones, souvent pénibles, et sans gloire pour la plupart de ceux qui s'y livrent. Les œuvres de guerre promptes, faciles, à la portée des intelligences les plus obtuses. Même de la part des chefs, elles n'exigent pas beaucoup d'esprit ; elles n'en demandent pas du tout au soldat. Tout le monde peut faire la guerre. C'est le propre de l'homme.

Il était dit que ma mère ne s'accorderait pas une seule fois avec M. Dubois. Elle craignait, comme le pire fléau, la guerre détestée des mères. Ce n'est pas ainsi, pourtant, qu'elle eût voulu qu'on en parlât. Elle préférait, peu s'en faut, la manière de M. Danquin qui aimait que les Français portassent dans le monde la liberté à la pointe des baïonnettes, et m'enseignait que mourir pour la patrie est le sort le plus beau, le plus digne d'envie.

Elle resta rêveuse un moment. Puis se rappelant la romance qu'autrefois elle chantait près de mon berceau, elle fredonna imperceptiblement :

...Le voilà général.
Il court, il vole, il devient maréchal.
. . . . . .
En attendant, sur mes genoux,
Beau général, endormez-vous.

COMMENT JE DEVINS ACADÉMICIEN

L'année scolaire approchait de son terme. C'était pour nous, élèves de philosophie, la dernière année de collège. Dans les bons esprits, à la joie de devenir enfin libres, se joignait la mélancolie de perdre d'anciennes habitudes. Maxime Denis, excellent dans les vers latins et d'un naturel affectueux, nous dit un jour, sous les acacias, pendant la récréation de midi :

— Nous allons bientôt entrer dans le vaste monde et nous disperser pour suivre chacun notre carrière. Nous avons formé au collège des amitiés qu'il ne faut pas perdre. Les amitiés de jeunesse doivent durer toute la vie. Les laisser à la porte

du collège en le quittant sans retour, ce serait y laisser notre bien le plus précieux. Nous ne ferons pas cette faute. Dès le collège, immédiatement, nous allons créer un centre où nous puissions nous retrouver. Que pourra être ce centre, un club, un cercle, une société, une académie? Camarades, vous en déciderez.

Cette proposition fut bien accueillie. On la discuta tout de suite, et l'on ne tarda pas à reconnaître que la fondation d'une société, d'un cercle, d'un club, exigerait des fonds considérables, un travail d'organisation énorme et la connaissance de la loi, toutes choses que des rhétoriciens et des philosophes ne pouvaient fournir. Fontanet se chargeait, il est vrai, d'organiser, en trois mois, un cercle de premier ordre, mais ses offres séduisantes furent repoussées. Nous nous prononçâmes en grande majorité pour une académie, sans bien savoir ce que ce pourrait être. Mais le mot nous flattait.

Après une longue et confuse discussion, Isambart, élève de philosophie, nous invita à rédiger des statuts. On l'approuva; mais la tâche parut ingrate et personne ne l'assuma; l'on crut avoir assez fait en décidant que les académiciens se choisiraient entre eux parmi les rhétoriciens et les philosophes, et que les séances, qui auraient lieu à des intervalles irréguliers, seraient consacrées à des lectures et à des conférences agréables, mais sérieuses.

Nous élûmes vingt académiciens, en nous réservant d'augmenter ce nombre s'il en était besoin. Il me serait difficile de retrouver les noms de ces vingt. N'en soyez pas surpris, car il est, dit-on, par le monde, une académie célèbre dont personne n'est capable de nommer les quarante titulaires.

Nous étions pressés de donner un vocable à notre académie. On proposa successivement :

— Académie des Amis.

— Académie Molière. Et l'on jouera la comédie.

— Académie Fénelon.

— Académie de rhétorique et de philosophie.

— Académie Chateaubriand.

Fontanet parla d'un ton pénétré :

— Camarades, un homme doué du génie de la parole a, pendant une longue existence, servi la cause des vaincus

Honorons ce bel exemple, et plaçons notre académie sous l'invocation de Berryer.

Cette opinion fut accueillie par des moqueries et des huées, non qu'un grand avocat nous parût indigne d'honneurs ; mais on se souvenait que Fontanet, qui se destinait au barreau, se promettait avec outrecuidance d'y remplacer Berryer.

Maxime Denis cria :

— Donnons tout de suite à notre académie le nom de Fontanet.

La voix de Laboriette partit comme un coup de fusil :

— Je propose : Académie française.

Un grand éclat de rire lui répondit. Il ne comprit pas et se fâcha, car il était d'humeur violente.

La Berthelière, qui avait de l'autorité, dit d'une voix ferme :

— Si vous m'en croyez, vous vous mettrez sous le vocable de Blaise Pascal.

Cette proposition fut adoptée à l'unanimité avec enthousiasme.

Notre académie avait un nom. Nous nous avisâmes qu'elle n'avait pas de domicile.

Le rustique Chazal nous offrit, pour y tenir nos séances, le grenier d'un marchand de fourrages de la rue du Regard.

— Nous y serons très bien, dit-il, mais il ne faudra pas allumer de lumières, de peur d'incendie.

Ce gîte, plus désirable pour des rats que pour des académiciens, ne plut pas. Fontanet fut d'avis qu'on se réunît dans ma chambre qu'il déclara spacieuse, aérée et située sur le plus beau quai de Paris. Effrayé d'avoir à loger une académie, je jurai que ce qu'il appelait ma chambre n'était qu'un méchant cabinet de toilette où l'on ne pouvait se retourner.

Mouron offrit un atelier de dentelles, Isambart, une arrière-boutique de librairie, Sauvigny l'appartement de son oncle Maurice. Il ne leur restait plus qu'à s'assurer si ces différents locaux étaient disponibles. Le lendemain, l'appartement de l'oncle Maurice, l'arrière-boutique de librairie et l'atelier de dentelles avaient disparu par enchantement. Ils s'étaient évanouis comme le palais d'Aladin sous la baguette du méchant enchanteur. Nous désespérions de trouver un logis, quand

Sauvigny se fit fort de nous obtenir la chambre de Tristan Desrais. Tristan Desrais était ce camarade que j'avais aimé passionnément pendant trois mois pour son élégance et avec qui je m'étais brouillé parce qu'il ne m'avait pas pris dans son camp, un jour qu'il jouait au ballon. Sa chambre, au second d'un vieil hôtel de la rue Saint-Dominique, était séparée de l'appartement de sa famille par un long corridor. Sauvigny, qui avait vu cette chambre, la disait superbe. Desrais engagé à cette heure dans une partie de barres semblait inabordable. Mais Sauvigny osa lui parler. Si Desrais était autant dire Saint-Cyrien, Sauvigny appartenait presque à l'équipage du *Borda*. Les paroles qui s'échangèrent, en cette occasion, entre la jeune armée et la jeune marine n'ont pas été conservées. Mais Sauvigny, haut comme une botte et fier comme Artaban, vint nous annoncer que Desrais se fichait de l'Académie Blaise Pascal, mais prêterait volontiers sa chambre aux académiciens. Dès que cette réponse nous fut connue, Sauvigny fut chargé d'exprimer à Desrais les remerciements de l'académie. Je refusai d'y joindre les miens ; je ne pardonnais pas à Desrais de l'avoir trop aimé. J'eus le mauvais goût de demander qu'il fût tenu en dehors de notre académie. Mes confrères me répondirent tous d'une seule voix qu'il n'était pas possible de mettre hors de notre académie celui qui la logeait. Je prophétisai que de notre installation dans la rue de Saint-Dominique viendrait la ruine d'un si bel établissement. Et cette prophétie m'était inspirée par une connaissance profonde du caractère de Desrais. On dressa la liste des membres de l'académie et l'on inscrivit en tête le nom de Tristan Desrais.

Noufflard et Fontanet furent désignés pour acheter dès le premier jour de congé un buste de Blaise Pascal, destiné à orner notre salle des séances.

Mouron fut nommé président. On décida que je prononcerais le discours d'ouverture. Ce choix flatteur caressa doucement la vanité de mon cœur et me fit trouver à la gloire des délices qu'elle ne devait plus me faire goûter depuis. Je ne touchais plus la terre. Je me mis dès le jour même à composer ma harangue, sur un ton sérieux, mais plein d'agrément. J'y mis des beautés ; j'en remis les jours suivants. J'en devais ajouter jusqu'à la dernière minute. Jamais morceau n'en fut à

ce point chargé : je n'y laissai rien à l'abandon, rien à la facilité, ni à l'aisance, rien à la simple nature; tout y était ornement.

Au jour fixé, les deux délégués trouvèrent chez un modeleur de la rue Racine un buste de Blaise Pascal en plâtre, plus grand que nature, d'expression méditative et d'aspect lugubre, qu'ils firent envoyer à M. Tristan Desrais, rue Saint-Dominique. L'esprit de notre institution s'annonçait grave, austère et même un peu sombre.

Le soir fixé pour l'inauguration, il pleuvait à torrents, les ruisseaux débordés envahissaient les chaussées et les trottoirs, l'eau des égouts refluait dans les rues ; sous un vent furieux les parapluies se retournaient. Il faisait si noir qu'on ne savait où poser le pied. Je pressais de mes deux mains mon discours sur ma poitrine pour le sauver du déluge. Enfin, j'atteignis la rue Saint-Dominique. Au second étage, un vieux domestique m'ouvrit la porte et me dirigea en silence sur un long corridor sombre au bout duquel je trouvai le siège de l'académie. Il n'était venu encore que trois académiciens. Mais, plus nombreux où auraient-ils siégé? Il n'y avait dans la chambre que deux chaises et un lit sur lequel Sauvigny et Chazal avaient pris place à côté de Desrais, notre hôte. On voyait sur la haute armoire à glace le buste de Pascal, seul monument qui parlât à l'âme dans cette pièce garnie sur tous les murs de fleurets, d'épées et de fusils de chasse.

Desrais m'interpella d'un ton maussade et me montrant le Buste :

— Si tu crois que c'est rigolo, quand on se met au lit, d'être surplombé par cette tête d'abruti.

En trois quarts d'heure, il arriva deux académiciens, puis un, Isambart, Denis et Fontanet. Et l'opinion générale fut qu'il n'en viendrait plus.

— Et Mouron, notre président, — m'écriai-je avec l'émoi d'un orateur qui voit son auditoire se réduire à rien.

— Es-tu fou? — répliqua Isambart. — Tu veux qu'on lâche dans les rues, sous cette pluie, dans ce vent, Mouron qui est poitrinaire. Ce serait le tuer.

N'attendant plus un président qui me donnât la parole, je me décidai à la prendre moi-même et commençai la lecture

de mon discours que je savais beau, sans me dissimuler toutefois qu'il n'était peut-être pas tout à fait dans le ton qui convenait aux circonstances.

Je lus :

— Messieurs les académiciens et chers camarades,

» C'est un grand honneur pour moi d'être appelé à exposer les intentions qui vous ont guidés, quand vous avez fondé cette académie littéraire et philosophique, placée sous l'invocation du grand Pascal, dont l'image nous sourit. Deux intentions, s'échappant comme deux fleuves féconds de vos cœurs et de vos esprits, ont jailli...

A cet endroit, Desrais, qui avait salué le début de mon discours d'applaudissements ironiques, me dit proprement :

— Ah ! çà ! Nozière, tu ne vas pas nous raser longtemps comme ça !...

Quelques protestations s'élevèrent en ma faveur. Mais combien je les trouvai faibles ! Elles firent peu d'impression sur Desrais qui continua à m'apostropher :

— Range ton laïus et ferme ton bec. D'ailleurs voilà le thé qui s'amène.

En effet, une vieille femme de charge entra en portant un plateau qu'elle posa sur la table. Quand elle se fut retirée, Desrais dit avec une moue dédaigneuse :

— C'est un thé envoyé par la famille.

Puis il rit malicieusement :

— J'ai mieux !

Et tirant de l'armoire une bouteille de rhum, il annonça qu'il allait faire un punch, et que, n'ayant pas de bol, il le ferait dans sa cuvette.

Il fit comme il avait dit, mit le rhum et le sucre dans la cuvette, et, après avoir éteint la lampe, fit flamber le punch.

Je jugeai alors qu'il fallait renoncer à lire mon discours, que personne ne réclamait : ce dont j'éprouvai une mortification cruelle.

Autour du punch, les académiciens dansaient en se tenant par les mains, et, dans la ronde, Fontanet et Sauvigny, pareils à deux nains diaboliques, effrayaient par leur frénésie. Tout à coup une voix s'écria :

— Le buste, le buste !

Sur son armoire, éclairé par la flamme livide, le Buste était vert, il était affreux et terrible. Il avait l'air d'un mort qui sort de son tombeau. On ralluma la lampe, et nous bûmes le punch à pleines tasses.

Desrais, tranquille et calme, décrocha des fleurets et demanda qui voulait faire un assaut avec lui.

— Moi, — cria Chazal.

N'ayant jamais tenu un fleuret, il attaqua avec furie en poussant des hurlements et toucha rudement Desrais qui l'appela brute, sauvage, animal féroce. Mais ce garçon lui plaisait. Il le défia de soulever une chaise, à bras tendus, par le haut du dossier et de la maintenir horizontale pendant une minute. Chazal tint le pari et le gagna. Desrais en conçut de l'estime pour lui. Ils aimaient tous deux à montrer leur force.

— Luttons, — dit Desrais.

— Je veux bien, — répondit Chazal.

Ils se mirent tous deux nus jusqu'à la ceinture et se prirent à bras le corps. Chazal, osseux et noir, taillé à la serpe, présentait un constraste parfait avec Desrais, fait comme un athlète de Myrrhon, ou comme un fellow de Cambridge ou d'Eton. Celui-ci, correct, toujours de sang-froid, gardait une correction parfaite, tandis que le bon Chazal, ignorant des usages, se livrant sans défiance aux ruses de l'adversaire, portait en toute innocence des coups qui n'étaient pas permis.

C'est ainsi qu'il prit avec les deux mains Desrais par la tête et le fit pirouetter, malgré ses protestations indignées.

— Tu es disqualifié, — lui criait Desrais, — le coup de collier est une félonie.

— Possible, — répliqua avec un sourire ingénu le rustique Chazal, — mais c'est toi le vaincu.

Desrais versait immodérément du punch. Il prit des cartes et se mit à jouer à l'écarté avec Sauvigny. Cependant, en proie à un délire soudain, les académiciens outrageaient ce même Pascal que naguère ils avaient pris pour patron. Ils insultaient son buste. Fontanet lançait à ce buste les bottines qu'il avait trouvées dans un placard. Desrais, tout en jouant aux cartes, où il perdait gros, s'en aperçut, pria Fontanet de laisser ses chaussures tranquilles, et lui dit :

— Quant au buste, tu me feras plaisir si tu m'en débarrasses.

L'endiablé Fontanet ne se le fit pas dire deux fois. Il monta sur une chaise et tirant Blaise Pascal par la base qu'il pouvait seule atteindre, le fit tomber sur le plancher où il se brisa en morceaux avec un bruit horrible. L'académie poussa des hourras en l'honneur de l'iconoclaste. Le tumulte et le désordre étaient à leur comble quand la femme de charge qui avait apporté le plateau parut de nouveau dans la chambre et dit à son jeune maître :

— Votre père vous ordonne de congédier immédiatement vos amis qui font un bruit intolérable, après minuit.

Desrais, malgré son audace, ne protesta pas contre cette injonction et son silence nous fit trembler. Nous partîmes sans demander notre reste et gagnâmes la rue où nous retrouvâmes le vent et la pluie.

Jamais l'Académie Blaise Pascal ne se réunit plus.

DERNIÈRE JOURNÉE DE COLLÈGE

Ma dernière journée de collège vint enfin.

Mes parents, croyant bien faire, ne m'avaient pas épargné la philosophie dont j'avais profité d'une manière bien contraire à leurs intentions. Sans être très intelligent, je trouvai la philosophie qu'on m'avait enseignée tant sotte, tant inepte, tant absurde, tant niaise, que je ne crus rien des vérités qu'elle établit et qu'il faut professer et pratiquer si l'on veut passer pour un honnête homme et un bon citoyen.

C'était le dernier jour de l'année scolaire. La plupart des élèves s'en allaient pour deux mois ; quelques-uns plus heureux s'en allaient, comme moi, pour toujours. Tous faisaient un paquet de leurs livres pour les emporter ; j'abandonnai les miens à l'établissement.

Notre professeur ne fit pas sa classe. Il nous lut la distribution des Aigles, dans le *Consulat et l'Empire* de M. Thiers. Ainsi l'Université, pour couronner mes études, me fit connaître le plus mauvais écrivain de la langue française.

J'éprouvai une grande peine à la pensée que je ne verrais plus Mouron tous les jours. Je serrai sa petite main chaude

avec une émotion dissimulée. Car j'étais dans l'âge où l'attendrissement le plus noble paraît une faiblesse indigne d'un homme. Nous fîmes serment de nous revoir.

J'étais très malheureux au collège d'une façon à peu près constante, et je me promettais une grande joie de le quitter. Quand j'en sortis pour n'y plus rentrer, je fus déçu. Ma joie n'était ni aussi grande ni aussi franche que je me l'étais promis. C'était la faute d'un naturel faible et timide ; c'était aussi l'effet de cette odieuse discipline qui, s'exerçant sur toutes les pensées et tous les mouvements des élèves depuis l'enfance jusqu'à la jeunesse, les rend incapables de jouir de la liberté et impropres à vivre dans le monde. Je le sentais, moi qui échappais tous les soirs à la contrainte des surveillants. Qu'était-ce donc pour les pensionnaires qui ne quittaient pas leur prison? L'éducation en commun, telle qu'elle est donnée encore aujourd'hui, non seulement ne prépare pas l'élève à la vie pour laquelle il est fait, mais l'y rend inapte si peu qu'il ait l'esprit obéissant et docile. La même discipline qu'on impose aux petits grimauds d'école devient pénible et humiliante quand des jeunes gens de dix-sept à dix-huit ans y sont soumis. L'uniformité des exercices les rend insipides. L'esprit en est abêti. Il est faussé par le système des punitions et des récompenses qui ne répond pas à ce qu'on va trouver dans la vie où nos actions portent en elles leurs conséquences bonnes ou mauvaises. Aussi, en quittant le collège, éprouve-t-on un embarras d'agir et une peur de la liberté. C'est tout cela que je sentais confusément; et mon bonheur en était troublé.

LES TAQUINERIES DE M. DUBOIS

M. Dubois se plaisait à scandaliser ma mère. Un jour, il la trouva un livre à la main ; c'était un traité de Nicole qu'elle ne quittait point, qu'elle semblait lire toujours et qu'elle ne lisait jamais ; mais le croyant très bon, elle espérait peut-être s'en communiquer quelque chose en le gardant entre ses doigts, comme la prière de sainte Catherine, qui guérit les coliques quand on la met sur le ventre. Ce livre

amena la conversation sur la morale que M. Dubois définit la science des lois naturelles, ou des choses qui sont bonnes ou mauvaises dans la société des hommes.

— Elle est toujours la même, — ajouta-t-il, — parce que la nature ne change pas. Il y a une morale pour les animaux et même pour les végétaux, puisqu'il y a pour les uns et les autres une conformité et une non-conformité avec la nature, et par conséquent un bien et un mal. La morale d'un loup est de manger des moutons, comme la morale des moutons est de manger de l'herbe.

Ma mère, qui ne voulait de morale que pour les hommes, se fâcha.

M. Dubois lui reprocha cet orgueil qui ne souffrait pas que les animaux et les plantes fussent capables comme elle de bien et de mal. Elle l'envoya composer un traité de morale pour les loups, et des maximes pour les orties.

La voyant pieuse et très attachée à sa religion, M. Dubois se plaisait à lui réciter le discours que tient la tendre Zaïre, dans le sérail de Jérusalem, à Fatime, sa confidente :

Je le vois trop ; les soins qu'on prend de notre enfance
Forment nos sentiments, nos mœurs, notre créance!
J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.

Il blâmait seulement Zaïre d'appeler fausses les divinités de l'Inde, dans le moment même où elle semble les croire aussi vraies que les autres.

Pendant une épidémie de choléra, qui enleva quelques personnes de notre connaissance, ma mère, mon père, M. Danquin en vinrent un jour à parler de la mort. Les propos de mes parents furent orthodoxes : c'est tout ce que j'en puis dire. Ceux de mon parrain marquaient l'espoir d'être reçu par le Dieu des bonnes gens que lui avait enseigné Béranger et en qui il avait une foi amicale et confiante.

M. Dubois, qui était présent, se taisait et paraissait indifférent à la conversation. Mais, quand elle fut épuisée, il s'approcha de ma mère et dit :

— Écoutez sur ce sujet le plus profond des poètes latins, dont je ne puis vous rendre malheureusement le ton et l'har-

monie : « Étions-nous sensibles aux troubles de Rome, dans les siècles qui ont précédé notre naissance, lorsque l'Afrique entière vint heurter l'Empire, lorsque les airs ébranlés retentirent au loin du bruit de la guerre? Eh bien, quand nous cesserons de vivre, nous serons de même à l'abri des événements. »

M. Dubois demanda un jour à madame Nozière quel était le jour le plus funeste de l'histoire.

Madame Nozière ne le savait pas.

— C'est, — lui dit M. Dubois, — le jour de la bataille de Poitiers, quand, en 732, la science, l'art et la civilisation arabes reculèrent devant la barbarie franque.

M. Dubois ne ressemblait en rien à un fanatique. Il ne songeait à imposer ses idées à personne. Il aurait plutôt été tenté de les garder pour lui seul, comme une distinction honorifique. Mais il était taquin. C'est parce qu'il avait de l'amitié pour ma mère qu'il exerçait de préférence sur elle son humeur contrariante. On ne taquine que ceux qu'on aime. J'étais surpris qu'un homme si âgé eût encore de ces amusements. Je ne savais pas qu'on ne change guère d'esprit avec les années.

(A suivre.)

ANATOLE FRANCE

LA DÉBACLE DE L'ARMÉE RUSSE

EN 1917

Cette étude n'a pas pour but de rechercher les causes compliquées et profondes de la révolution russe, qui devait naturellement et logiquement entraîner la débâcle de l'armée et le triomphe final des agents de l'Allemagne, Bronstein (dit Trotzky), Oulianov (dit Lenine), Apfelbaum (dit Zinovieff) et autres, mais d'étudier les causes, d'ordre militaire surtout, qui, au sein même de l'armée, préparèrent la débâcle.

Lorsque éclata la grande guerre, je commandais le premier bataillon du régiment Préobrajensky de la garde impériale, bataillon à la tête duquel se trouvait l'empereur Nicolas II, lors de son avènement au trône, et dont il gardait nominalement le commandement. J'eus donc l'honneur de conduire au feu ce bataillon d'élite qui mena l'attaque, à la tête de la garde, le 1er août 1914 près de la ville de Lublin ; mouvement qui détermina la retraite des Autrichiens dans ce secteur. J'eus ensuite sous mes ordres le bataillon de dépôt du même régiment, puis le 12e chasseurs du Turkestan, pendant la retraite de 1915 et jusqu'à la fin de 1916; à cette époque je fus, en ma qualité d'aide de camp de l'empereur, attaché à sa suite. C'est à ce dernier titre que j'ai été intimement mêlé au drame de Mohilev et à l'abdication du tsar. Revenu ensuite au front comme général de brigade dans la 7e division de chasseurs

du Turkestan, j'y restai jusqu'au 16 décembre 1917, où, après le honteux armistice conclu avec l'ennemi et les élections des chefs par la troupe, je pus me faire réformer par droit d'ancienneté et me retirai à Kiev.

Qu'on me pardonne d'avoir si longuement parlé de moi-même, mais ces détails sont nécessaires pour montrer au lecteur que j'ai été bien placé pour observer les faits que je vais retracer.

Jusqu'à la grande retraite de 1915, qui fut provoquée surtout par le manque de munitions, d'armes et même d'hommes, ce fut la vieille et solide armée russe qui combattit ; mais, vers le milieu de septembre 1915, décimée par des combats incessants, elle avait à peu près cessé d'exister et ce fut de fait une milice, médiocrement préparée et manquant d'enthousiasme et d'entrain, qui la remplaça.

C'est ainsi que le 12e chasseurs du Turkestan comptait environ 2 500 hommes au début d'août 1915 lorsque j'en pris le commandement au nord de Varsovie, au moment même où commençait le recul ; il ne comptait plus que 150 fusils environ avec cinq ou six officiers, dont deux sous-lieutenants pour la durée de la guerre [1] fraîchement débarqués, lorsque la retraite s'arrêta sur la ligne du Niémen. Un autre régiment, commandé par un de mes anciens camarades, ne comptait plus qu'une soixantaine de fusils. Le 12e du Turkestan n'avait reçu, pendant ces deux mois de retraite, que 250 hommes de complément environ.

La majeure partie de l'artillerie avait été renvoyée à l'arrière faute de munitions, et ce qui restait en était réduit à la plus stricte économie.

Pourtant nous tenions des journées entières sous le feu nourri de l'artillerie allemande, sans pouvoir sérieusement riposter. Nous nous retirions la nuit, sur ordre et en ordre, pour recommencer plus loin en arrière le même jeu énervant. Mais les régiments fondaient et les secteurs qu'on leur assignait restaient à peu près aussi étendus. Ainsi mes chasseurs ont tenu, à 600 hommes, des secteurs de plus de deux kilomètres et même, vers la fin de la retraite, plus étendus encore, en

1. Il s'agit du grade de praporchtchik, particulier à l'armée russe, et immédiatement inférieur à celui de sous-lieutenant du cadre normal.

dépit de leurs dernières pertes. Les réserves tactiques n'existaient pour ainsi dire plus. Pourtant l'ennemi ne parvint pas à désagréger la ligne russe et l'armée put s'établir et se reformer sur la ligne fortifiée choisie d'avance.

Comment les régiments furent-ils reconstitués ? Le 12e Turkestan, qui un moment avait été commandé par un capitaine, tous les officiers supérieurs ayant été blessés, reçut environ 800 hommes ramassés sur les derrières de l'armée : fuyards, maraudeurs, etc., hommes de toutes armes, de régiments et même de corps d'armée différents.

Vinrent ensuite les jeunes soldats de dix-neuf et vingt ans qu'on avait à peine eu le temps d'instruire et d'entraîner sommairement. Ces gamins — car il ne faut pas oublier que le développement des jeunes gens en Russie est plus lent qu'en France et même qu'en Allemagne — supportaient mal le rude service des tranchées, le froid et l'humidité ; leur entrain laissait à désirer, et on était obligé de continuer leur instruction presque sous le feu de l'ennemi.

Ce qui restait des cadres d'avant-guerre, surtout les blessés, revenus au front, donnaient déjà des signes de lassitude morale. Le mot déplorable, lancé peut-être par les agents de l'Allemagne, « il n'y a rien à faire contre l'Allemand », se répétait de plus en plus.

Dans le courant de 1916, les renforts arrivèrent en quantité suffisante. Mieux entraînés, bien vêtus et bien équipés, ils faisaient à première vue une excellente impression ; mais... c'étaient des territoriaux de deuxième catégorie, qui régulièrement n'auraient pas dû faire partie de l'armée de première ligne (la territoriale de première catégorie était depuis longtemps absorbée ainsi que la réserve), et des « billets blancs » ou hommes exemptés de tout service militaire. Ces derniers manquaient absolument d'humeur combative. Ainsi un jour il en arriva au régiment deux compagnies de marche, soit environ 500 hommes ; après les avoir passés en revue, je demandai des volontaires pour le groupe des éclaireurs : sur ces 500 hommes il ne s'en présenta qu'un seul, et celui-là se trouva être un ancien éclaireur blessé, revenu de l'hôpital.

Dans le courant de cette année 1916, il se produisit plusieurs incidents qui manifestèrent l'énervement de l'armée, et le

travail de propagande révolutionnaire qui se faisait à l'arrière et sur le front même, soit dans certains hôpitaux, généralement privés, soit dans les organisations civiles de charité qui travaillaient à l'arrière. S'il est vrai que certaines organisations de ravitaillement venaient courageusement s'établir avec leurs grandes tentes jusque sous le feu des batteries ennemies, le plus grand nombre pourtant ne servait, involontairement parfois, qu'à entretenir et à faciliter la désertion. Les déserteurs avaient découvert le moyen d'échapper aux recherches : ils vagabondaient en effet d'un de ces centres de ravitaillement à l'autre, y couchant, y mangeant, sans jamais sortir de la zone des armées. On prit des mesures spéciales pour combattre ce fléau, mais on n'en vint jamais entièrement à bout. Il s'accrut encore après la révolution.

Voici deux faits, d'importance secondaire, mais bien démonstratifs de la nervosité croissante de l'armée et du travail de propagande révolutionnaire. L'intendance avait fourni aux régiments des lentilles au lieu de pois : un homme ayant déclaré qu'on ne donne de lentilles qu'aux bestiaux, toute une compagnie refusa la soupe. Une autre fois un sergent, fort brave, décoré de deux croix de Saint-Georges et revenu d'un hôpital privé, où il avait été en traitement pour blessure, profita du séjour de sa section aux avant-postes pour passer à l'ennemi avec un soldat juif, tandis qu'un gradé polonais qu'il avait essayé d'entraîner, courait, trop tard, avertir son lieutenant. Avant de passer à l'ennemi, le sergent avait laissé dans la tranchée ses croix et ses papiers, parmi lesquels on trouva une photographie où on le voyait au bras d'une jeune infirmière. L'enquête prouva qu'il y avait eu entente préalable avec l'ennemi, qui avait envoyé des hommes à la rencontre des traîtres, et que le sergent avait manifestement été « travaillé » pendant son séjour à l'hôpital.

Pour maintenir l'esprit de corps si fort dans la vieille armée russe, où chaque régiment avait son histoire et ses traditions remontant souvent à Pierre le Grand (par exemple le 12e Turkestan), il eût fallu un corps d'officiers homogène et instruit. Voyons ce qu'étaient devenus les cadres à la fin de 1915.

Cette année-là, en septembre, à la fin de la retraite, il ne res-

tait au 12e Turkestan qu'un lieutenant-colonel maladif, deux capitaines, dont un préposé au ravitaillement, deux lieutenants, un sous-lieutenant de réserve et deux ou trois sous-lieutenants pour la durée de la guerre ; le reste était mort, blessé, ou prisonnier : quelques blessés revinrent bien pendant l'hiver de 1916, mais le régiment dut constamment fournir des officiers « de cadre, irréprochables, ayant une parfaite expérience de la guerre, etc., etc. », pour les nouveaux régiments qu'on formait sans cesse et dont le nombre total dépassa huit cents.

Par contre on était littéralement envahi par les nouveaux sous-lieutenants « de temps de guerre », qui sortaient à peu près tous les trois mois des nombreuses écoles militaires créées dans ce but. La plupart de ces jeunes gens n'avaient même pas fait de stage au front de combat ; ils ignoraient à peu près tout de leur métier, des hommes, du tir, de la manœuvre, de l'instruction, etc., et souvent leur moral laissait beaucoup à désirer. Sur soixante-cinq environ que le régiment avait reçus en 1916, à peine une quinzaine étaient utilisables, et ce furent les sous-lieutenants de la réserve, que personne au début de la guerre ne prenait au sérieux, et les quelques officiers sortis du rang — anciens adjudants, sergents rengagés ou décorés des croix de Saint-Georges — qui sauvèrent la situation en occupant les principaux postes.

Il faut ajouter que les sous-lieutenants de ces nouvelles écoles n'étaient ni aimés ni respectés des soldats et des sous-officiers, qui les considéraient comme leurs égaux, parce qu'ils avaient reçu l'épaulette avant même d'avoir subi le baptême du feu.

L'épisode suivant montrera comment s'opérait quelquefois le recrutement des officiers.

Un jour le bataillon de dépôt du régiment Préobrajensky, que je commandais alors, reçut les territoriaux de deux cantons de deux gouvernements différents, en tout environ 3 000 hommes.

Deux ou trois jours à peine s'étaient écoulés, et la visite médicale n'était même pas terminée, qu'arrivait l'ordre d'envoyer immédiatement à l'école d'officiers d'Oranienbaum (près Pétrograd) tous les hommes ayant une instruction

moyenne et tous les instituteurs de campagne de ce groupe de territoriaux. Je les fis immédiatement réunir et les passai en revue, en les interrogeant avec soin. Il y en avait environ quatre-vingts. Cet examen me démontra que ces hommes n'étaient guère aptes à faire des officiers; pas un n'avait vu l'ennemi; leur préparation militaire, en tant que territoriaux, était à peu près nulle; et quelques-uns avaient trouvé moyen de se griser et de se présenter en état d'ivresse.

Je fis immédiatement mon rapport au général commandant la brigade des bataillons de dépôt de la garde, et lui demandai un délai d'au moins quinze jours pour pousser un peu l'instruction élémentaire de ces hommes; je réclamai également la permission de faire un certain triage parmi eux.

Le général Tchébykine, qui avait déjà reçu des demandes analogues de plusieurs de mes collègues de la brigade, me dit que lui-même partageait ma manière de voir, qu'il en avait personnellement référé à ses chefs hiérarchiques, mais que l'ordre était formel. Il n'y avait donc qu'à s'incliner. D'un autre côté, et pour des raisons qui me sont toujours restées cachées, on mettait mille obstacles à l'envoi aux écoles d'officiers des adjudants et sous-officiers, que nous, colonels, nous en jugions dignes, et cela même lorsqu'ils étaient décorés des quatre croix de Saint-Georges. Ainsi je me souviens du cas d'un vieil adjudant, héroïque au feu, plusieurs fois blessé et décoré des quatre croix, que je ne pus faire admettre à une des écoles qu'après plusieurs refus et bien des démarches. Enfin je reçus un jour l'ordre de l'envoyer à une école; mais quelques jours plus tard il revint, n'ayant pas été plus loin que l'état-major d'armée, où on lui avait déclaré que toutes les places de cette école étaient réservées, par ordre supérieur, aux étudiants de la classe appelée sous les drapeaux, étudiants qui, bien entendu, n'avaient pas passé par les tranchées. Ce ne fut qu'un mois après qu'il fut enfin reçu, et encore se plaignait-il de ce que, au lieu de l'instruire, on l'avait réduit au rôle de sergent instructeur pour les autres élèves.

Il arrivait aussi souvent que des officiers et des sergents, guéris de leurs blessures, et versés aux divers bataillons de dépôt y étaient retenus comme instructeurs, malgré leurs demandes réitérées de rejoindre leurs régiments sur la ligne

de feu. Un adjudant qui avait pu, avec une compagnie de marche, rejoindre mon régiment fut même paradoxalement accusé de désertion « devant l'ennemi » ; je réussis pourtant à le tirer d'affaire.

Pour finir ce tableau de l'état du corps des officiers, je dois, à mon grand regret, constater que, sur la ligne de front, beaucoup de commandants et de vieux capitaines du cadre apparaissaient fort arriérés dans leurs connaissances militaires ; ils ignoraient beaucoup, sinon tout, des conditions modernes de la guerre et, en dépit d'une grande bravoure personnelle, étaient à peu près inutiles au combat. Ainsi j'avais un vieux commandant qui accompagnait ses hommes au feu debout en première ligne, le cigare à la bouche, mais qui était incapable de donner un ordre ou de prendre par lui-même les mesures que les circonstances exigeaient. Le colonel était souvent bien aise que ses bataillons fussent commandés par de jeunes capitaines ou même par des lieutenants.

Malgré tout l'armée s'était reconstituée. Elle avait subi quelques changements, il est vrai; mais recomplétée, bien équipée, bien armée, munie d'une artillerie très sérieuse et bien fournie en munitions, elle était, de par le serment de fidélité au Tsar et au Drapeau, prête, sur l'ordre du souverain, à se ruer en même temps que ses alliés sur l'ennemi commun.

Seul un choc moral violent pouvait la désagréger. Ce choc, ce fut la révolution qui le lui donna. L'abdication du tsar et de son frère libérait du serment de fidélité les masses paysannes qui constituaient les 80 p. 100 de l'armée ; elle détermina ainsi quasi automatiquement la débâcle.

Au mois de novembre 1916 je quittai le front, et fus attaché à la suite de l'empereur pour attendre le moment de prendre le commandement d'une brigade. C'est ainsi qu'en ma qualité d'aide de camp je fus désigné pour accompagner le tsar au G. Q. G. à Mohilev. Laissant l'impératrice avec ses enfants, malades de la rougeole, l'empereur quittait Tsarskoié Sélo au moment même où des troubles dits « ouvriers » éclataient à Pétrograd.

Il est bon de noter que la garnison de Pétrograd et de Tsarskoié Sélo était surtout composée des bataillons de dépôt de la garde, qu'on a bien à tort confondus avec les vieux et solides

régiments qui combattaient à ce moment dans la région lointaine du Stochod. Ces bataillons comptaient souvent jusqu'à 5 000 hommes, avec des cadres pour 1 500 au plus. Il y avait bien aussi quelques officiers et sergents blessés, convalescents, qui les renforçaient ; mais ils étaient à peine suffisants pour maintenir dans cette masse hétérogène de bleus, de territoriaux de toutes classes, d'exemptés et de blessés guéris, un semblant de discipline et d'ordre. L'effectif total de ces bataillons atteignait 75 000 hommes. Dans ces masses, la propagande révolutionnaire faisait son œuvre ; et, au moment où la révolution éclata, ces troupes, débordant leurs cadres, passèrent à la Douma et au gouvernement provisoire. Bien vite elles se proclamèrent gardiennes de la révolution et, ce qui pour la plupart des soldats était le fond de la question, refusèrent de quitter Pétrograd pour le front ; ceci du reste ne manqua pas d'exciter le mécontentement de leurs camarades des tranchées.

Or voici ce qui se passait à Mohilev après l'abdication du tsar. On avait d'abord reçu le fameux ordre du jour n° 1 supprimant le salut obligatoire et sapant l'autorité des officiers et des chefs ; le lendemain paraissait bien l'ordre du jour n° 2 limitant les effets du n° 1 à la garnison de Pétrograd, mais le mal était fait ; l'ordre n° 1 fut peu à peu mis en pratique dans toute l'armée, ce qui amena nombre de conflits entre officiers et soldats.

Ensuite le général Aléxéief, chef de l'état-major général, qui avait pris jusqu'à nouvel ordre le commandement en chef de l'armée (en remplacement du tsar), avait prudemment donné l'ordre de ne pas permettre aux agitateurs révolutionnaires de pénétrer dans la zone des armées au delà des quartiers généraux d'armée. Sur un télégramme de Pétrograd il dut rapporter son ordre ; ces agitateurs, qui s'étaient portés en masse vers la zone des armées, pullulèrent dans la troupe ; et, mêlés aux espions et agents de l'Allemagne, ils portèrent le désarroi et le doute au milieu de la masse naïve et illettrée des soldats. On ne préconisait pas encore la « fraternisation » avec les prolétaires allemands « nos frères et nos camarades », mais on disait à haute voix que le peuple russe libéré ne devait pas seconder les menées impérialistes de l'Entente — lisez

de la France et de l'Angleterre —; quant aux Serbes, pas un mot, ils étaient volontairement oubliés. La formule « toutes les terres aux paysans » était aussi lancée et devait par la suite hâter la conclusion de l'armistice, car chaque soldat avait hâte de regagner son village pour ne pas manquer le partage des terres.

Connaissant bien l'esprit du paysan soldat, retenu au front surtout par la force d'habitude du serment de fidélité au tsar, et réellement fatigué de la guerre, je prévoyais bien ce qui ne manqua pas d'arriver : de nombreux soldats retournèrent chez eux, ne fût-ce que pour ensemencer leur terre, quitte à rejoindre plus tard le front ; ensuite le refus de combattre un ennemi contre lequel, désintéressés de la politique et ignorants qu'ils étaient, ils ne nourrissaient aucune animosité profonde ni haine, et avec lequel ils ne voyaient plus de raison de se battre; enfin, en cas d'offensive allemande, une résistance insuffisante, des redditions en masse.

Je crus de mon devoir de faire part de ces appréhensions aux attachés militaires de nos alliés ainsi qu'au général Alexéieff qui, lui aussi, voyait bien le gouffre vers lequel nous courrions.

Après avoir accompagné le tsar dans le triste voyage qu'il fit, à moitié prisonnier, pour rentrer à Tsarskoe Sélo, et avoir reçu de lui l'ordre de servir la Russie en me soumettant au gouvernement provisoire, je fus en juin, sur ma demande, nommé au commandement d'une brigade dans la 7e division des chasseurs du Turkestan, dont faisait partie mon ancien régiment.

Je dois ici mentionner un ordre du jour du ministre de la Guerre, Goutchkov, je crois, qui, peu important à première vue, ne pouvait manquer d'influer sur le relâchement de l'esprit de corps, car il touchait au drapeau.

Il est d'usage partout que ce lambeau d'étoffe, personnifiant le corps de troupe, neuf ou vieux, désaffecté ou non, soit accompagné d'honneurs militaires dans tous ses déplacements. Or le ministre de la Guerre ordonnait de faire disparaître des drapeaux les initiales de l'empereur Nicolas II. Cet ordre, pour mesquin qu'il fût en lui-même, peut s'expliquer et se comprendre ; mais, et c'est là le point grave, l'ordre

stipulait que l'expédition de ces drapeaux, qui devaient être rendus après transformation à leurs régiments, se ferait comme colis d'intendance et « sans leur rendre les honneurs d'usage ».

J'ai connu un colonel qui, ne voulant pas priver ainsi son drapeau des honneurs réglementaires, fit coudre un morceau d'étoffe de la couleur du drapeau sur les initiales proscrites et le garda ainsi sans l'expédier.

Par la suite, on s'efforça de joindre au drapeau du régiment et même de lui substituer des drapeaux rouges portant des inscriptions, des devises ou des figures symbolisant la révolution sociale.

Nous arrivons enfin à ces institutions imbéciles que furent au point de vue militaire les comités de troupe et les contrôles des opérations.

Ces comités élus par la troupe commençaient à la compagnie et finissaient au G. Q. G. Il était dans leurs attributions de dicter les sanctions, de contrôler les actes des hommes et surtout ceux des officiers et des généraux, les dépenses des régiments, la nourriture des soldats, l'état et l'emploi du matériel, de l'armement et des munitions, etc. Il faut pourtant leur rendre cette justice qu'on trouvait parmi leurs membres, socialistes révolutionnaires pour la plupart au début, des gens honnêtes et pleins de bonne volonté, voulant bien faire et s'y efforçant. Mais leurs nouvelles prérogatives leur tournaient la tête, leur tenant fort à cœur ; et de ce fait surgissaient d'innombrables conflits entre eux et les vieux officiers, les généraux surtout, qui essayaient, ou étaient seulement soupçonnés d'essayer de les ignorer ou, qui pis est, de les diriger. Pour ma part j'eus la chance de faire assez bon ménage avec eux, tout en conservant mon entière liberté d'opinion, et même d'être secondé par eux quand j'en avais besoin.

Mais ces premiers comités élus pour six mois furent jugés trop sévères par leurs électeurs ; de nombreuses plaintes s'élevaient, atteignant au plus haut sommet de la hiérarchie des comités — celui des soldats et ouvriers de Pétrograd, ce second gouvernement qui tenait en laisse le gouvernement provisoire avec Kerensky à sa tête. L'ordre vint donc de réélire les comités pour un temps plus court — trois mois

je crois. Ces élections donnèrent un plus grand nombre de mandats aux bolcheviks ou socialistes démocrates, comme ils aimaient à se désigner.

Dans ces nouveaux comités il n'y avait presque plus d'officiers, et les poursuites contre ces derniers sous les moindres prétextes s'accentuaient. Enfin ces comités eux-mêmes ne satisfaisant plus la foule, on admit le principe du rappel des délégués dont leurs mandataires pourraient être mécontents. C'était discréditer le dernier organe qui eut un semblant d'autorité. L'autorité effective passait peu à peu aux comités occultes.

Kerensky avait admis dans l'armée, outre les déportés politiques, ceux des criminels de droit commun qui auraient manifesté le désir de racheter leurs crimes par le sacrifice de leur vie pour la patrie. Ces criminels, dont le nombre atteignit parfois jusqu'à vingt par compagnie, firent souvent cause commune avec les policiers et gendarmes qu'on avait versés dans l'armée dès le début de la révolution et qui en étaient fort mécontents. Ils formèrent donc des comités secrets qui agissaient même par la terreur pour tenir en main les compagnies ; les comités élus n'osaient entrer en lutte avec eux.

Ces comités secrets, qui avaient établi une liaison entre les divers corps de troupes, faisaient le jeu non pas des socialistes démocrates, mais bien des anarchistes et de l'Allemagne, en sapant et annulant les ordres qui avaient eu le malheur de leur déplaire, même s'ils étaient contresignés par les comités et contrôles compétents ; et ils rendaient ainsi la continuation de la guerre impossible.

Un jour, j'apprends que les grenadiers d'une compagnie de mon ancien régiment refusent de se rendre à la tranchée, si on n'y transporte pas leurs grenades dans un caisson : la charge, disent-ils, est trop lourde !

Je me rends donc au cantonnement de la compagnie en question ; je fais appeler un des membres du comité de la compagnie et je l'interroge sur les causes de cette algarade ; à ses réticences je vois bien qu'il y a un mystère qu'il hésite à me révéler. Quant aux grenadiers, fort poliment du reste, mais très fermement aussi, ils déclarent être prêts à rejoindre la tranchée, mais seulement aux conditions énoncées plus haut.

En quittant le cantonnement, je rencontre un de mes vieux chasseurs et lui demande s'il se doute des vraies causes de l'incident en question? Alors, à demi-voix, il me révèle l'existence d'un comité secret composé de bagnards qui reçoivent évidemment des instructions d'une organisation inconnue, dirigent la compagnie à leur gré, désorganisent le service et terrorisent ceux qui tentent de leur résister. Il me dit que de pareils comités existent un peu partout, et me cite deux cas mystérieux, connus de moi du reste, de sergents trouvés tués « d'une balle perdue » dans la forêt loin de la ligne de feu.

Voici un autre cas plus sérieux. Je commandais par intérim la division, et je reçus du corps d'armée un ordre comportant des changements d'étendue dans les secteurs de la division et des régiments. Suivant la règle que j'avais adoptée afin d'éviter tout malentendu avec les comités, je fis immédiatement convoquer à la division les colonels avec leurs comités exécutifs, ainsi que celui de la division avec son contrôle des opérations : celui-ci, composé de deux ou trois soldats à peu près illettrés, devait apprécier la valeur et l'opportunité des ordres tactiques donnés par le commandant de la division ! Entre temps je préparai deux ordres équivalents à peu près au point de vue tactique, mais dont l'un était simple et facilement exécutable, tandis que l'autre, plus compliqué, comportait d'assez importants changements de cantonnements, etc. Mon monde réuni, le chef d'état-major de la division lut les deux projets d'ordre; j'expliquai en quelques mots de quoi il s'agissait, ainsi que les avantages de chacun d'eux ; je proposai alors aux colonels et aux comités de choisir celui qui leur conviendrait ; et naturellement ils choisirent à l'unanimité le plus simple, qui, adopté, signé et contresigné par le contrôle, fut téléphoné à la troupe par les soins du comité divisionnaire.

Cet ordre devait être exécuté le jour même à 20 heures; mais à 19 heures environ le président du comité divisionnaire vint, tout ému et désorienté, me trouver pour m'annoncer qu'un des bataillons refusait obstinément d'exécuter l'ordre, et cela malgré les objurgations de son comité et du chef du parti socialiste démocratique; ce dernier était lieutenant-colonel et commandait le régiment; il suppliait par téléphone ses hommes d'exécuter cet ordre « au nom de la discipline du parti ».

Rien n'y faisait, — deux compagnies s'obstinaient à refuser l'obéissance. Je dis au président du comité que mon ordre ayant été contresigné par le comité de contrôle opératif, c'était au comité divisionnaire d'aviser ; je lui conseillai toutefois de mettre au courant le comité du corps d'armée pendant que je faisais mon rapport au général commandant ce corps.

Le comité du corps d'armée envoya le lendemain une commission d'enquête, qui put établir que deux soldats inconnus d'un régiment voisin étaient venus donner le mot d'ordre de ne pas exécuter la manœuvre en question ; — l'affaire en resta là, vu l'impuissance des comités réguliers en face des comités secrets.

Pour achever de démoraliser l'armée, la résolution de paix votée par le Reichstag en juillet 1917 servit d'argument aux pacifistes et aux agents de l'Allemagne pour enraciner dans les masses l'idée qu'il fallait faire la paix aussi vite que possible. Puisque le principe « ni annexions ni contributions, droit des peuples à choisir leur nationalité » était adopté par l'ennemi, inutile de continuer une guerre meurtrière et fratricide et de faire le jeu des ambitions impérialistes de l'Entente. L'Alsace-Lorraine, la Serbie, la Pologne décideraient elles-mêmes de leur sort ! Quand j'essayais de prouver que jamais l'Allemagne ne voudrait rendre ce qu'elle avait conquis, je recevais immanquablement la réponse : « Mais puisque le Reichstag a voté une motion de paix ! » Honnête naïveté chez beaucoup, astuce payée chez quelques-uns.

La révolution bolchéviste d'octobre acheva la désorganisation de l'armée ; la persécution des officiers atteignit à son comble. L'abolition des grades, remplacés par les seules prérogatives de la fonction occupée, l'ordre d'activer les fraternisations, la passivité absolue en face de l'ennemi préparaient le terrain en vue de l'armistice et de la paix.

Pour débarrasser définitivement l'armée de ce qui restait d'officiers « du vieux régime », qui s'obstinaient malgré tout à faire leur devoir devant l'ennemi, l'élection de tous les chefs hiérarchiques fut décrétée au mois de décembre. Ce n'est qu'alors, les élections des commandants de division et de brigade étant fixées au 18 de ce mois, que je quittai l'armée le 15, m'étant fait réformer comme libérable avec la classe 1893, démobilisée depuis longtemps.

Quelque temps auparavant l'armistice avec l'armée allemande était conclu de façon aussi subite qu'originale. Un beau jour le comité divisionnaire nous prévenait, assez impressionné lui-même, qu'il venait de recevoir du commandant en chef de toutes les armées, le sous-lieutenant pour la durée de la guerre (*praporchtchik*) Krylenko, dit *le camarade Abram*, l'ordre adressé à « tous, tous, tous » de conclure l'armistice avec les Allemands, compagnie par compagnie, bataillon par bataillon, régiment par régiment, « en passant par-dessus la tête des chefs »... ce fut la fin.

Pour conclure, je me permettrai de citer une parole du malheureux tsar. Un jour, après son abdication, signée dans l'espérance de sauver l'unité de l'armée, qu'il aimait et connaissait mieux que personne, il me dit que jamais l'armée n'avait été mieux outillée et plus au complet qu'à ce moment; mais qu'il craignait bien que l'offensive simultanée sur tous les fronts, concertée et décidée entre les Alliés pour le printemps de cette année, ne fût compromise. Les faits lui donnèrent malheureusement trop raison.

Sans la révolution russe, la guerre selon toute probabilité était terminée victorieusement en 1917. On a vu par la suite à qui cette révolution, saluée et applaudie par tant de démocrates, pouvait en fin de compte profiter.

Le lecteur, surtout s'il est militaire, voudra bien croire que tout ce qu'il a lu n'est ni une fiction, ni du roman, mais la simple vérité. A lui d'en tirer des conclusions et de rechercher, si bon lui semble, les responsabilités de cette débâcle tant parmi les gouvernants russes que parmi les chefs des partis politiques. Personne, pas même les représentants ou envoyés des peuples alliés, ne sut prévoir ce que nous tous, soldats restés jusqu'à la fin à notre poste de combat, nous voyions, impuissants à l'empêcher, lentement mais inexorablement venir : le triomphe des agents payés de l'ennemi.

DUC N. DE LEUCHTENBERG

Ancien aide de camp de S. M. l'Empereur Nicolas II,
Ex-commandant de la 2e brigade de la 7e division de chasseurs du Turkestan.

ÉTUDES SUR L'ART DE L'ÉPOQUE ROMANE[1]

LE MONDE ET LA NATURE DANS L'ART DU XIIe SIÈCLE

IV

Les animaux dont nous avons parlé jusqu'ici ont un sens; leur présence dans l'église peut s'expliquer. Mais voici maintenant l'étrange faune des chapiteaux et des portails : les lions affrontés des deux côtés d'un arbre, les aigles à deux têtes, les oiseaux symétriques aux cous entrelacés, les monstres au corps double, à la tête unique. Que devons-nous en penser? Faut-il encore y voir un symbole? leur demander une leçon? — Beaucoup d'archéologues du XIXe siècle l'ont cru ; ils ont essayé avec obstination de trouver la clef de ces hiéroglyphes, qui exprimaient, suivant eux, de profondes pensées. En vain leur objectait-on que saint Bernard, dans un passage fameux, avait condamné d'avance leurs recherches, en affirmant que les monstres hybrides des chapiteaux n'avaient aucun sens. Ils répondaient que le grand mystique avait vécu trop étranger aux choses de l'art pour que son témoignage pût avoir quelque autorité.

Il est devenu évident aujourd'hui que les efforts de toute cette génération d'érudits ont été stériles. Ils ont tra-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juin 1921.

vaillé dans le vide et c'est saint Bernard qui avait raison. La connaissance plus profonde que nous avons de l'art décoratif de l'Orient met cette vérité hors de doute. Il nous apparaît clairement que, presque toujours, les singuliers animaux de nos églises romanes reproduisent, avec plus ou moins de liberté, les magnifiques animaux des tissus orientaux. Nos sculpteurs ne pensaient donc pas toujours à instruire ; la plupart du temps ils ne songeaient qu'à décorer. Voilà ce qu'il importe d'établir.

En Gaule, dès les temps mérovingiens, les tentures orientales étaient le plus magnifique ornement des basiliques chrétiennes. Elles étaient suspendues devant les portes et entre les colonnes ; elles fermaient le sanctuaire qui devenait impénétrable comme le Saint des Saints. Elles ornaient les sarcophages où reposaient les confesseurs et les martyrs. De précieuses étoffes, faites de soie mêlée d'or, recouvraient les tombeaux de saint Denis, de saint Martin, de saint Remi. Il semblait qu'un peu de la vertu, qui était dans les reliques du saint, passât dans ces étoffes, car on leur demandait des miracles. On croyait qu'une fois chargées de ce fluide bienfaisant elles devenaient plus lourdes. Des Ariens d'Espagne, nous raconte Grégoire de Tours, mirent dans la balance une tenture qu'ils avaient laissée sur le tombeau de saint Martin, et ils reconnurent qu'elle était devenue plus pesante.

Il y a longtemps que l'Église ne jette plus ses plus rares tissus sur les tombeaux, mais les musulmans ont conservé cet usage qu'ils avaient emprunté aux chrétiens. Ceux qui ont vu l'Orient savent quelle poésie ces étoffes fanées par les siècles donnent aux vieux tombeaux de l'Islam.

Quand on lit Grégoire de Tours, Fortunat et nos premiers historiens, on entrevoit cette belle parure de l'église. Dans la basilique de Saint-Denis, Dagobert avait fait suspendre aux parois et aux arcades des étoffes tissées de fils d'or et ornées de perles. Ces splendides tissus, où les perles dessinaient des fleurs, rappelaient ceux qui décoraient le palais des rois de Perse, à Ctésiphon.

Toutes ces merveilles n'ont pas entièrement disparu. Ce fut de bonne heure un usage dans l'Église de conserver les reliques des saints dans les plus riches tissus : pour envelopper

ces restes sacrés il n'était rien de trop magnifique. C'est ainsi que quelques étoffes extrêmement antiques sont arrivées jusqu'à nous, enfermées dans des châsses. Elles en ont été retirées et se conservent aujourd'hui dans les trésors des églises.

Il n'y a pas en France de collection d'étoffes plus précieuse que celle de la cathédrale de Sens : on y trouve d'admirables soieries dont quelques-unes peuvent remonter jusqu'au ve siècle. Ce ne sont que des lambeaux, mais qui nous racontent, en abrégé, l'histoire de l'art des tissus pendant sept ou huit siècles. Toutes ces étoffes sont orientales. Il en est qui viennent de l'Égypte chrétienne, d'Alexandrie, ou des fameux ateliers de Panopolis : l'art antique y jette une dernière lueur. D'autres sont byzantines. Mais il en est qui viennent d'un Orient plus lointain, de la Perse des Sassanides. Nous sommes là au berceau de cet art merveilleux. Dans le crépuscule du génie antique, c'est de la Perse que va rayonner la lumière nouvelle ; c'est la Perse qui va imposer son goût au vieux monde. Les tissus de Constantinople s'inspirent des tissus persans, et souvent les copient. Mais ce qu'il y eut d'extraordinaire ici, c'est que la Perse sassanide, héritière des anciennes civilisations de la vallée du Tigre et des plateaux de l'Iran, en fit revivre le génie. Au vi^e siècle après Jésus-Christ on vit renaître des formes qui étaient vieilles de trois mille ans. Elles n'étaient sans doute jamais mortes, mais le règne des Sassanides qui fut pour la Perse un âge de résurrection, leur donna une jeunesse nouvelle. La Chaldée, et, après elle, l'Assyrie avaient créé le plus puissant de tous les arts décoratifs. C'est là que le monstre composite prit une vraisemblance terrible ; c'est là que la symétrie donna aux animaux affrontés une grandeur religieuse. L'art héraldique est né en Chaldée bien des siècles avant notre Moyen âge. La Perse recueillit cet héritage : elle reçut aussi le secret de la couleur. La Grèce avait eu en partage le génie de la ligne, mais elle ne semble pas avoir connu les voluptés de la couleur. Y a-t-il rien de plus pur que ses vases peints, mais y a-t-il rien de plus austère ? La Grèce parle aux parties hautes de l'âme, la Perse charme les yeux. Les tentures sassanides et les tentures byzantines, qui les imitent, sont couleur d'or et couleur de feu ; parfois aussi elles sont couleur de cendre, mais c'est une cendre rose ou une

cendre bleue dont la nuance exquise est un enchantement. Ce sont les féeries du couchant s'éteignant dans le ciel quand le soleil a disparu. Il suffit de comparer les tissus éblouissants de l'Orient aux tissus grecs de l'Égypte, décorés de personnages clairs sur des fonds sombres et sévères comme des vases peints, pour sentir tout ce que la Perse a apporté de lumière et de joie au monde qui commençait. Les personnages symétriques, les animaux héraldiques s'inscrivent d'ordinaire dans des cercles, mais, parfois aussi, des lions se suivent gravement et forment une suite continue qui rappelle les bas-reliefs de Suse.

Tel fut le prestige des tissus sassanides, que la Chine elle-même, le pays de la soie, les imita. Une étoffe du musée de Tokio montre le thème persan par excellence, la chasse au lion, interprété par un artiste chinois.

Quand la Perse devint arabe, Bagdad remplaça Ctésiphon et les kalifes continuèrent les traditions de magnificence des rois sassanides. Les couleurs des tissus restèrent aussi harmonieuses qu'autrefois et le vieux décor asiatique se perpétua fidèlement. On ne pourrait distinguer les nouveaux tissus des anciens, si parfois quelques caractères arabes ne nous en faisaient connaître l'origine. Les guépards affrontés de la belle étoffe de Chinon, que l'on crut sassanides, sont arabes, comme l'a prouvé une inscription longtemps inaperçue. Ainsi l'art de la Perse ne mourut pas avec elle : jamais il ne fut plus vivant que dans les ateliers chrétiens de Constantinople et dans les ateliers musulmans de la Mésopotamie, de la Syrie, de l'Égypte, de la Sicile. Il semblait que les vieux rêves de la Chaldée et de l'Assyrie eussent reçu l'éternité en partage.

Pendant des siècles, nos églises firent venir leurs plus précieuses étoffes de l'Orient. Des présents, comme ceux du kalife Haroun-al-Raschid à Charlemagne, apportèrent chez nous des merveilles. Mais jamais les tissus orientaux ne furent plus abondants en France qu'au temps des Croisades. Après la prise d'Antioche, en 1098, les étoffes de soie furent distraites du butin, que se partagèrent les barons, et envoyées aux églises. Quand Boémond, à son retour d'Orient, parcourut la France, allant de sanctuaire en sanctuaire, et racontant à tous, monté sur les marches de l'autel, sa romanesque

histoire, il laissait aux églises, en mémoire de son passage, des reliques et des manteaux de soie. Un héros qui avait pris un étendard aux Arabes l'envoyait à une église de France. Robert Courte-Heuse fit présent d'un des drapeaux qu'il conquit en Orient au monastère de la Trinité de Caen, que sa mère, la reine Mathilde, avait fondé, et où elle était ensevelie. On ne voit plus ce glorieux trophée à l'abbaye aux Dames, comme on voit encore aujourd'hui la bannière arabe de Las Navas de Tolosa suspendue aux voûtes du monastère de Las Huelgas, près de Burgos. Nos révolutions ont emporté le passé, également indifférentes à l'art et à la gloire. Par un singulier hasard, qu'une erreur explique, on conserve dans le trésor de l'église d'Apt, en Provence, un beau tissu musulman, qui est probablement un drapeau. Il est connu depuis plusieurs siècles sous le nom de Voile de sainte Anne et gardé précieusement comme une relique. C'est une grande pièce d'étoffe, de près de trois mètres de longueur, toute blanche avec des bandes de couleur claire décorées d'animaux. On y déchiffre le nom d'El-Mostali, prince des croyants. Ce nom laisse d'ordinaire le visiteur fort indifférent, mais il brille comme un éclair aux yeux de l'historien, car c'est au kalife El-Mostali que les croisés enlevèrent Jérusalem en 1099. Nous avons donc, à Apt, un trophée pris sans doute dans la ville sainte, par un compagnon de Godefroy de Bouillon, venu de Provence, un Simiane ou un Sabran, qui en fit présent à son église. C'est le plus antique souvenir de nos victoires qui se soit conservé en France : il est presque inconnu.

Pendant tout le XIIe siècle, les étoffes orientales affluèrent en France. Il nous en arrivait de la Sicile, où les princes normands avaient établi des ateliers qui reproduisaient les modèles arabes. Il nous en venait aussi de l'Espagne musulmane. Mais ces riches tentures avaient beau se répandre, on ne cessait de s'émerveiller de leur beauté. Les poètes qui les décrivent nous disent qu'elles ont été tissées par les fées. Ces fées habitent des îles lointaines et revêtent des robes de soie blanche pour faire leurs chefs-d'œuvre ; elles les douent parfois de vertus magiques. Telle était l'admiration qu'excitaient les couleurs éclatantes, les animaux fabuleux des étoffes orientales.

Ces magnifiques tissus que l'on voyait partout dans l'église et jusque sur les épaules du prêtre à l'autel ne pouvaient manquer d'émouvoir l'imagination des artistes. L'artiste est celui qui sait mieux admirer que les autres hommes. L'artiste du XIIe siècle ne pouvait tenir dans ses mains ces beaux voiles sans s'éprendre de ce monde féerique, de ces fiers hiéroglyphes. Il y sentait confusément quelque chose d'antique et de religieux. Puisque ces tentures, couvertes de monstres et d'animaux, avaient été jugées dignes d'orner la maison de Dieu, pourquoi ne les copierait-il pas aux chapiteaux du sanctuaire? On vit alors se reproduire ce qui s'était passé aux origines de l'art grec. Les plus anciens vases peints de l'Ionie, ceux de Rhodes, des Cyclades, de Corinthe, trahissent sans cesse l'imitation des étoffes babyloniennes. On est étonné de retrouver sur d'antiques œnochoés les animaux affrontés, les griffons, les sphinx à tête de femme de nos chapiteaux romans. Ces ressemblances s'expliquent sans peine par l'identité des modèles ; car le décor des tissus orientaux resta presque pareil pendant des millénaires. En Occident, les civilisations succédaient aux civilisations, les arts aux arts ; l'Orient, indifférent à ce qui passe, offrait son immuable génie aux peuples nouveaux. Tous s'instruisirent à son école. Notre art du Moyen âge lui doit beaucoup, infiniment plus qu'on ne l'a dit.

Je suis persuadé, par exemple, que l'origine du vitrail doit être cherchée dans l'imitation des tissus orientaux. Ce fut une habitude au Moyen âge, que l'on retrouve jusqu'au XIVe siècle, de clore les fenêtres au moyen d'une étoffe. Que l'on tende en imagination un beau tissu d'Orient devant la fenêtre d'une église romane et l'on aura l'illusion d'un vitrail : même fond de pourpre éclatante ou d'azur, mêmes cercles où le sujet est inscrit, même bordure d'ornements, ou de points autour des cercles, mêmes palmettes jetées entre les cercles pour remplir les vides du fond. D'ailleurs, un des plus anciens vitraux qui subsistent en France porte encore sa marque d'origine : on voit à Saint-Denis une verrière contemporaine de Suger qui ne représente pas autre chose qu'une suite de griffons inscrits dans des cercles. Or ces griffons de Saint-Denis sont pareils aux griffons, enfermés eux aussi dans

des cercles, qui décorent une étoffe de Sens, le suaire de saint Sivard. Des étoffes semblables, tendues devant les fenêtres des basiliques, ont inspiré, dès les temps carolingiens, nos premiers peintres verriers. Bientôt, les beaux tissus byzantins, qui enfermaient une scène de l'évangile dans un cercle, les invitèrent à représenter, dans leurs vitraux, l'histoire sacrée.

Le tapis oriental jeté sur le sol servit souvent de modèle à la mosaïque qui formait le pavé du sanctuaire. Rien de plus naturel que ces imitations : la mosaïque était, elle aussi, un tapis, mais qui durait plus longtemps que le tapis de laine. Cette origine des pavements de l'époque romane est souvent très facile à discerner. A Ganagobie (Basses-Alpes), la mosaïque, découverte il y a vingt ans, nous montre, jetés librement sur le fond ou enfermés dans des cercles, l'éléphant, le griffon, toute la faune des tissus orientaux. A Lescar (Basses-Pyrénées), la lionne qui terrasse le bouquetin, au milieu d'oiseaux dispersés sur le fond, rappelle le motif favori des artistes sassanides ou des artistes byzantins, quand ils imitent la Perse. Mais c'est en Italie, à San Benedetto di Polirone, près du tombeau de la grande comtesse Mathilde, que le pavement nous dit le plus clairement son origine. Dans des cercles à bordure de créneaux arabes, le griffon, la licorne, le canard à tête de dragon sont inscrits, et l'on croirait voir un tapis d'Orient.

Ces monstres orientaux des mosaïques frappaient parfois si vivement les imaginations qu'ils faisaient naître des légendes. On racontait à Moissac que les griffons du pavement (aujourd'hui détruit) avaient jadis montré à Clovis le lieu où il devait jeter les fondements du monastère.

Si les tissus orientaux ont inspiré les verriers et les mosaïstes, on ne s'étonnera pas qu'ils aient aussi inspiré les sculpteurs. Ce sont ces imitations que nous allons passer en revue maintenant ; nous allons voir la faune de l'Orient le plus antique reparaître sur nos chapiteaux.

On rencontre assez fréquemment sur les chapiteaux, ou même sur les tympans du XIIe siècle, deux animaux affrontés séparés par une plante stylisée. C'est ainsi que le tailloir d'un chapiteau de Moissac nous montre, de chaque côté d'une pal-

mette, deux lions symétriques. Un pareil motif nous fait remonter jusqu'aux plus anciennes civilisations de l'Asie. Les textes religieux de la Chaldée parlent plusieurs fois de deux arbres célestes qui s'élèvent à l'entrée de la demeure des dieux : l'un est l'arbre de vie, l'autre l'arbre de vérité. Ils ont tous les deux leurs gardiens qui en écartent les mauvais esprits. Les deux arbres plantés à l'entrée du temple de Lagash étaient, sur la terre, l'image de ces deux arbres du ciel. Il ne faut donc pas s'étonner de rencontrer si souvent dans l'art de la vallée du Tigre et de l'Euphrate un arbre gardé par deux génies, parfois par deux animaux. La Perse emprunta le thème à la Chaldée et à l'Assyrie : elle le pouvait d'autant mieux qu'elle avait, elle aussi, ses arbres sacrés. L'Avesta nous parle des arbres qui croissent près d'une source et qui ont, eux aussi, leurs gardiens; l'un de ces arbres est le hâoma ou le hôm, dont le suc guérit tous les maux du corps et de l'âme. Les cylindres persans, qui étaient des cachets, représentent parfois le hôm gardé par deux lions. Les étoffes sassanides transmirent aux Arabes l'arbre sacré avec ses deux gardiens. Les musulmans crurent-ils reconnaître l'arbre de leur paradis, l'arbre touba, qui ombrage la source des fleuves célestes? Il se pourrait, mais peut-être n'y virent-ils qu'un gracieux décor. Sous la main de leurs tisserands, l'arbre devint un simple ornement, une tige surmontée d'une palmette qui sépare deux animaux. C'est ainsi que ce vieux symbole chaldéen, cette mystérieuse image de la vie, arriva jusqu'à nous. On a une impression étrange, presque une sorte d'effroi, quand on retrouve dans nos églises romanes cette image millénaire de l'Orient. On traverse un bourg rustique aux toits de chaume, on entre dans la petite église, et la première chose que l'on aperçoit, c'est l'arbre, gardé par des lions, qui s'élevait, il y a quarante siècles, devant un temple de la Chaldée.

On retrouve dans les copies de nos sculpteurs les variantes des tissus qui leur servirent de modèle. Sur un chapiteau du cloître de Moissac, comme sur un bas-relief du musée de Toulouse, les deux lions, séparés par une palmette, semblent marcher à la rencontre l'un de l'autre : tels sont les lions de l'étoffe syrienne de Chartres que l'on vénère sous le nom de

tunique de la Vierge. Mais parfois, les deux lions se dressent des deux côtés de l'arbre comme deux lions héraldiques : ils sont adossés, mais leurs têtes retournées en arrière se regardent. Ainsi conçu l'animal dessine la plus savante arabesque. Un beau chapiteau de la Charité-sur-Loire nous montre des lions de ce type ; on les retrouve sur un chapiteau de Lescar ; on les retrouvera sans cesse en parcourant la France. Ces lions stylisés avec tant de goût ont été créés par les artistes orientaux : des tissus musulmans nous les apportèrent.

Les animaux qui accompagnent l'arbre ne sont pas toujours des lions ; ce sont parfois des oiseaux, parfois des gazelles. Les artistes orientaux, devenus étrangers aux antiques symboles, placèrent n'importe quel animal des deux côtés de la tige. Ils restèrent fidèles, non à la lettre, mais à l'esprit des anciens modèles. Beaucoup d'étoffes arabes sont décorées de beaux oiseaux placés symétriquement des deux côtés d'une tige qui s'épanouit en fleuron. Parfois les deux oiseaux sont adossés, mais d'un mouvement élégant leurs têtes se retournent et s'affrontent. On rencontre chez nous des oiseaux tout semblables. Ils décorent l'archivolte d'un tombeau à Saint-Paul de Narbonne, un chapiteau de la nef de Paray-le-Monial, un chapiteau de Saint-Aignan (Loir-et-Cher), pour prendre quelques exemples entre cent. Dans certains chapiteaux il arrive que l'imitation des étoffes se trahisse par de petits détails fidèlement reproduits. A l'église de Bommes dans la Gironde, les oiseaux affrontés ont une rosace dessinée sur les ailes, suivant une pratique familière aux tisserands orientaux. En ce genre, un des exemples les plus frappants que l'on puisse citer nous est offert par un des chapiteaux de l'église de Vignory (Haute-Marne). Il ne s'agit pas cette fois de deux oiseaux, mais de deux quadrupèdes, deux gazelles, qui se font pendant des deux côtés d'une tige fleuronnée. Un demi-cercle à festons s'élève au-dessus de leurs têtes et les enveloppe d'une sorte d'élégante auréole. Or, un tissu d'inspiration sassanide, découvert il y a quelques années en Égypte, à Antinoe, nous montre une auréole semblable au-dessus de la tête de deux gazelles affrontées. Nous prenons là l'imitation sur le fait. Est-il rien de plus intéressant que de voir reparaître aux confins de la Champagne un motif créé

sur les plateaux de l'Iran et copié dans la vallée du Nil? Aucun art ne fait mieux sentir que l'art roman l'étroite union de l'Orient et de l'Occident, la fraternité des deux moitiés du monde.

A chaque instant les monuments romans nous émeuvent par d'étranges symboles chargés de siècles ; un tailloir du cloître de Moissac est décoré d'une suite d'aigles à deux têtes. Le même aigle à deux têtes reparaît sur un montant au portail de l'église de Civray (Vienne) et sur un chapiteau de l'église Saint-Maurice de Vienne. Nous voici emportés par l'imagination jusqu'au berceau du monde, jusqu'à l'antique Chaldée. C'est qu'en effet un très ancien cylindre chaldéen nous montre, pour la première fois, l'aigle à deux têtes. On y a vu le blason d'une des villes les plus antiques de la Chaldée, Sirpoula. C'est un grand aigle, une sorte d'oiseau rok des *Mille et une Nuits*, qui pose chacune de ses serres sur le dos d'un lion. Dans l'art du vieil Orient, l'aigle est l'oiseau noble qui accompagne le roi, qui dompte le lion, qui aide l'Hercule chaldéen dans sa lutte contre les monstres. Cette image avait pour les peuples de l'Asie une signification religieuse et une vertu, car nous la retrouvons, bien des siècles après, chez les Hittites. Ce grand peuple des Hittites, que connaît la Bible, à qui Salomon demanda plusieurs de ses femmes, occupa longtemps la Syrie et les plateaux de l'Asie-Mineure. Il reçut son art de la vallée du Tigre et de l'Euphrate, et les rudes monuments qu'il a laissés en Cappadoce, reportent sans cesse la pensée vers l'Assyrie. C'est en Cappadoce sur les rochers de Ptérium, que l'on voit sculpté l'aigle à deux têtes avec une proie sous chacune de ses serres. L'aigle à deux têtes ne disparut pas de ces régions : on le voit encore aujourd'hui sur les tours musulmanes de Diarbekir, l'antique Amida. Les Turcs Seldjoucides le sculptèrent sur la porte de Konia leur capitale et semblent l'avoir mis de bonne heure sur leurs étendards. — Comment ce vieux symbole de l'Orient est-il venu jusqu'à nous? Par les tissus, comme d'ordinaire. Une étoffe de Sens (qui n'est plus qu'un lambeau) est ornée d'aigles à deux têtes dessinés en jaune sur un fond de pourpre violette. C'est une étoffe byzantine du IXe ou du Xe siècle qui reproduit sans aucun doute un ancien modèle sassanide. Un suaire célèbre de Péri-

gueux est décoré de la même manière. La Mésopotamie gardait fidèlement la vieille image, car, au XIIIe siècle, on voit reparaître l'aigle à deux têtes sur une étoffe de Bagdad. Là, l'aigle bicéphale est enfermé dans un écusson, et l'on croirait voir le blason des empereurs d'Allemagne. C'est de l'Orient, en effet, on n'en saurait douter, qu'est venu ce blason. Il fut emprunté aux tissus orientaux et peut-être aux étendards musulmans. Chose étonnante, les Turcs purent voir à Lepante sur les vaisseaux de don Juan d'Autriche l'aigle à deux têtes qui avait jadis orné leurs drapeaux. Le vieil aigle de la Chaldée, qui les avait jadis fait vaincre, se tournait maintenant contre eux. On voit quelle part a prise l'antique Chaldée, non seulement à la création de l'art décoratif, mais à la création de l'art héraldique du Moyen âge.

C'est ce merveilleux passé, vaguement entrevu, qui donne tant de charme à notre art décoratif du XIIe siècle. Sans cesse on y retrouve des légendes millénaires. On rencontre parfois, en parcourant la France, des chapiteaux ornés d'un personnage debout entre deux lions qu'il saisit à la gorge. On voit ce héros à Saint-Victor de Marseille et à la salle capitulaire de Saint-Georges de Bocherville près de Rouen. On veut y reconnaître Daniel dans la fosse aux lions, mais on oublie que Daniel n'est pas un dompteur de monstres. Les artistes romans le savaient fort bien, car, quand ils sculptent Daniel, ils le représentent priant, les bras levés, entre deux lions qui le regardent et n'osent approcher. C'est sous cet aspect qu'il apparaît sur un chapiteau du cloître de Moissac et sur un chapiteau du musée de Toulouse. A Saint-Eutrope de Saintes, Daniel prie dans l'attitude de l'orante chrétienne, tandis que les lions lui lèchent les pieds. Le personnage qui étrangle deux lions ne saurait donc être Daniel. Et, en effet, il ne s'agit pas là de Daniel, mais, comme l'a fort bien vu M. Dieulafoy, d'un demi-dieu de l'épopée chaldéenne, de Gilgamès. Gilgamès est un héros des premiers âges du monde ; ses ancêtres avaient vu le déluge et lui en avaient transmis le récit. Gilgamès connaissait bien des mystères. Accompagné de son ami Eabani, qui participait encore de la nature animale, il parcourait la Chaldée en destructeur de monstres. Quand Eabani mourut, il alla au pays des morts pour le revoir. Gilgamès

est une première esquisse d'Hercule, et on ne peut guère douter que sa légende n'ait été connue des Grecs. C'est lui qui, dans le grand bas-relief assyrien du Louvre, étouffe le lion dans ses bras, comme Hercule étouffera plus tard le lion de Némée. Des cylindres chaldéens, des bas-reliefs assyriens représentent plusieurs fois Gilgamès entre deux lions qu'il étreint. La Perse emprunta à la Chaldée le héros qui triomphe des monstres : un cylindre persan nous le montre debout entre deux lions qu'il saisit à la gorge. Peut-être l'imagination persane vit-elle dans cette scène un épisode de la lutte d'Ormuzd contre les forces du mal. Les étoffes sassanides transmirent aux Byzantins et aux Arabes l'antique image du tueur de lions. Le trésor de la cathédrale de Sens conserve un beau tissu jaune et bleu qui enfermait depuis le VIIIe siècle les reliques d'un des martyrs de la légion thébaine, saint Victor. C'est l'œuvre d'un artiste byzantin s'inspirant d'un modèle sassanide. Un personnage aux longs cheveux saisit à la gorge deux lions qui se dressent contre lui. On croirait voir à la fois la copie d'un cylindre persan et le modèle d'un de nos chapiteaux romans. Nous avons là une de ces œuvres qui furent un trait d'union entre l'Orient et l'Occident. Il y en eut beaucoup d'autres. L'Allemagne conserva longtemps un tissu presque pareil dans le trésor de l'abbaye de Sainte-Walburge d'Eichstædt en Bavière. Mais le chef-d'œuvre est au musée de Vich en Catalogne. Là, le héros qui étreint les lions semble, par son aspect farouche, sa barbe et sa chevelure épaisse, nous faire remonter aux origines chaldéennes : on croirait voir le Gilgamès de l'épopée. Pourtant, cette magnifique étoffe rouge et verte ne saurait remonter plus haut que la fin du XIIe siècle : une inscription en caractères coufiques permet de l'attribuer à un atelier musulman. On comprend maintenant comment un mythe, vieux de plus de quarante siècles, a pu reparaître sur nos chapiteaux romans : transmission merveilleuse assurément mais qui pourtant s'explique.

Ce n'est pas seulement le héros Gilgamès, ce sont les génies chaldéens et assyriens qui reparaissent dans l'art roman. On voit, au musée d'Arles, un chapiteau du XIIe siècle qui représente un quadrupède aux ailes d'aigle, à la tête de femme. Le

même monstre reparaît au portail de Saint-Loup de Naud, près de Provins. On cherche dans sa mémoire, et on y retrouve des figures toutes semblables aperçues sur les vases archaïques de la Grèce ou de l'Ionie. Mais les Grecs ne les avaient pas inventées, ils les avaient reçues de l'Assyrie et de la Chaldée, où il faut toujours revenir quand on cherche l'origine des monstres. Là est leur berceau. Ce n'est pas la fantaisie qui les a crées, mais la pensée religieuse. Ces êtres qui résument toute la nature vivante, qui sont à la fois quadrupèdes, oiseaux et femmes, qui ont la force, la rapidité et l'intelligence ne sont pas des dieux mais des génies, des intermédiaires entre l'homme et les puissances supérieures. Les Assyriens les gravaient sur leurs cachets, les brodaient sur leurs tuniques, faisaient reposer sur leur dos les colonnes de leurs palais. Ces sphinx ailés à tête de femme ne cessèrent jamais de vivre dans l'imagination orientale. La Perse les reçut de l'Assyrie et les transmit aux Arabes. Pour les musulmans le quadrupède à tête de femme fut la jument Borak qui emporta Mahomet jusqu'au ciel. Les tisserands arabes, copiant d'anciens modèles sassanides, donnèrent une jeunesse nouvelle au sphinx assyrien. Ils le représentèrent tantôt isolé et enfermé dans un cercle, tantôt formant avec un autre sphinx un groupe symétrique. C'est pourquoi dans tout l'Orient les sculpteurs interprétèrent l'antique motif : le christianisme l'adopta aussi bien que l'Islam. On le voit sculpté à l'extérieur de la Vieille Métropole d'Athènes et on le reconnaît sur les portes de cèdre de la mosquée-hôpital du Caire qu'on appelle le Moristan de Kalaoun. On ne s'étonnera plus maintenant de retrouver le quadrupède ailé à tête de femme dans nos églises romanes. L'importation des étoffes arabes explique cette migration de monstres de l'Orient vers l'Occident. Les tissus musulmans donnent parfois au sphinx féminin une couronne : c'est ce qui explique qu'à Arles comme au Caire il soit représenté couronné. Chose remarquable, dans les monuments assyriens le sphinx porte déjà une sorte de tiare : telle fut, à travers les siècles, la fidélité de l'imitation.

Nous n'avons décrit que la moitié du chapiteau d'Arles : au sphinx féminin fait pendant un sphinx masculin, un quadrupède ailé, à tête d'homme, à longue barbe. Comment ne

pas penser au fameux taureau ailé à tête humaine, au génie protecteur qui gardait la porte des palais assyriens? Un pareil mélange de formes n'a pu être inventé deux fois. Sur la tête du monstre d'Arles une couronne remplace la tiare du taureau de Khorsabad : elle témoigne encore du caractère sacré de l'original. On hésitera d'autant moins à accepter cette interprétation de l'étrange figure d'Arles qu'elle fait pendant au sphinx féminin dont l'origine orientale ne saurait être douteuse. Il y a d'ailleurs à Sens une étoffe décorée de quadrupèdes ailés à tête d'homme, qui prouve que le monstre assyrien était connu des tisserands orientaux. Comment ce motif ne se serait-il pas perpétué en Orient? Les artistes sassanides pouvaient admirer, comme on les admire encore aujourd'hui, sur la haute terrasse de Persépolis, au milieu du désert, en face des montagnes, les formidables taureaux qui gardent l'entrée du palais de Xerxès incendié par Alexandre. De nombreux tissus orientaux ont dû faire connaître à la France l'antique génie des portes, car nous le rencontrons plusieurs fois dans nos églises. La cuve baptismale de Vermand, œuvre du XIIe siècle, nous le fait voir exactement tel qu'il est à Arles : la tête à longue barbe porte aussi la couronne. Dans le petit musée lapidaire de Fontenay près Montbard, le monstre assyrien reparaît sur un chapiteau roman ; les ailes manquent, il est vrai, mais il faut se souvenir que la Chaldée avait créé un type de taureau à tête humaine, dépourvu d'ailes. Aucune œuvre n'impose plus tyranniquement à l'esprit le souvenir de l'antique Assyrie que le monstre de Fontenay.

C'est donc dans l'Orient le plus lointain qu'il faut chercher l'origine de notre art décoratif du Moyen âge. Parmi les motifs qu'on rencontre dans nos églises, on ne saurait oublier la gracieuse arabesque formée par deux oiseaux dont le cou s'entrelace : ces longs cous en se nouant dessinent une sorte de caducée. On remarque d'abord ce motif sur un chapiteau du cloître de Moissac ; puis, il apparaît à Saint-Denis, où il semble avoir été apporté par les artistes du Midi. Bientôt on le rencontre un peu partout mais particulièrement dans le centre de la France. On le voit dans le Cher à la Celle-Bruère, à Villecelin, à Neuilly-en-Dun, dans l'Indre-et-Loire à Preuilly. Il arrive parfois qu'au lieu de deux oiseaux ce soient

deux dragons qui entrelacent leurs cous. On est d'abord tenté de croire à une fantaisie de nos artistes et la conjecture semble d'autant plus plausible que le thème se rencontre également dans nos manuscrits. Mais on change d'avis quand on a étudié quelques monuments de l'art oriental, notamment ces charmantes boîtes d'ivoire qui se sculptaient au xe et au xie siècle dans l'Espagne arabe et où les sultanes mettaient leurs bijoux ou leurs parfums. L'une d'elles, aujourd'hui à Londres, au musée Victoria et Albert, est ornée de deux oiseaux aux grandes ailes entrelaçant leurs cous. Les musulmans d'Espagne n'avaient pas emprunté ce motif aux chrétiens ; il leur venait de l'Orient. Dans tout l'Orient, en effet, on trouve les animaux aux cous entrelacés. On les voit sculptés sur la porte de bois de Saint-Nicolas d'Ochrida, aux confins de l'ancienne Macédoine. On les voit peints au frontispice d'un manuscrit arménien : là, les oiseaux dont les cous se nouent sont deux paons magnifiques. On les trouve jusqu'en Abyssinie, jusqu'à Aksum. Qu'en faut-il conclure? Que le thème est né en Orient. Et, en effet, nous le rencontrons encore aux origines de la civilisation chaldéenne. Un des plus anciens cylindres gravés est orné de deux quadrupèdes étranges, dont les cous démesurés s'entrelacent. On croirait voir des animaux antédiluviens dont les anciens peuples auraient gardé le souvenir. Chose étrange, les mêmes animaux reparaissent dans l'art égyptien : une pierre gravée, une *palette*, contemporaine des premiers Pharaons, est décorée de deux monstres aux cous entrelacés, pareils à ceux de la Chaldée. La ressemblance est telle que les érudits se demandent aujourd'hui si l'Égypte (où ils retrouvent aussi la légende de Gilgamès) n'a pas reçu de la vallée du Tigre et de l'Euphrate quelques-uns des éléments de sa civilisation. Pour nous, il nous suffit d'avoir trouvé en Chaldée le motif dont nous cherchons l'origine. Il y a tout lieu de croire que la transmission de l'Orient à l'Occident s'est faite, comme d'ordinaire, par les tissus sassanides et arabes. Mais ici la preuve nous manque encore : une découverte peut nous l'apporter demain.

Nous venons de voir deux animaux s'entrelaçant ; nos chapiteaux romans nous font voir parfois deux animaux si étroitement unis qu'ils n'ont plus qu'une seule tête pour deux

corps. Au porche de Moissac, deux lions viennent se fondre en une tête unique, à la gueule énorme, au rictus sauvage. Un pareil motif semblait fait tout exprès pour décorer un chapiteau : la tête occupait l'angle, les corps la corbeille. C'est pourquoi les chapiteaux romans nous l'offrent souvent : on le voit à Paray-le-Monial, à Notre-Dame-du-Pré au Mans, à Saint-Benoît-sur-Loire, à Rieux-Minervois dans l'Aude, à Charlieu dans la Loire. Il arrive aussi que le monstre avec sa tête unique et ses deux corps remplisse tout un tympan. Tel est le tympan de Saint-Gilles de Beauvais, aujourd'hui au musée, œuvre puissante, à la fois farouche et harmonieuse. Une conception de ce genre semble nous reporter à un âge ancien de l'humanité. Et, en effet, nous la rencontrons en Orient, à une époque reculée. M. Pottier qui a étudié le premier l'histoire du monstre au double corps et à la tête unique, l'a découvert d'abord sur les intailles de Mycènes et de Vaphio, puis sur un vase ionien du musée du Louvre [1]. Les intailles grecques primitives s'inspirent souvent de pierres gravées assyriennes ; d'autre part le décor des vases grecs d'Ionie paraît avoir été fréquemment emprunté aux étoffes de Babylone. Nous devinons donc un original chaldéen qui n'a pas encore été retrouvé. Mais, cette fois, les tissus orientaux qui ont fait connaître le motif à notre Moyen âge se sont conservés. Une des plus belles étoffes musulmanes du musée de Vich est décorée d'une suite d'oiseaux affrontés qui se soudent par en haut ; pour deux corps ils n'ont qu'une tête, une énorme tête de lion dont les yeux semblent jeter des flammes. Au château d'Ofen, en Hongrie, un tissu d'Asie Mineure, antérieur au XIe siècle, est orné non pas de deux, mais de quatre animaux avec une seule tête.

On aperçoit souvent sur nos chapiteaux ou sur nos portails romans un oiseau de proie qui vient de s'abattre sur un quadrupède et qui l'attaque de son bec. Saint-Eutrope de Saintes, Saint-Benoît sur Loire, Sainte-Croix de Bordeaux, Soulac (Gironde) nous offrent d'excellents exemples de ce motif. Il arrive aussi que l'oiseau de proie soit monté sur un autre oiseau, comme au curieux chapiteau de la nef de Fontevrault ou au portail d'Espira de l'Agly en Roussillon. Par-

1. *Revue de l'Art ancien et moderne*, 1910, II, p. 419.

fois c'est un quadrupède qui a bondi sur un autre quadrupède et le tient sous ses griffes : c'est ce que l'on voit encore à Fontevrault. Tous ces thèmes, du plus beau sentiment décoratif, se rencontrent identiques dans l'art arabe du Moyen âge. Les vases de cuivre de Mossoul, les boîtes d'ivoire des musulmans d'Espagne, les panneaux de bois du Caire, la fameuse cuve de l'Alhambra sont décorés d'aigles montés sur des lièvres, de faucons montés sur des perdrix, de lions, de guépards, de griffons montés sur des gazelles, sur des taureaux, sur des animaux fabuleux. L'Orient chrétien aima ce groupe tout autant que l'Orient arabe : dans les couvents du Mont-Athos il décore les balustrades des fontaines. C'est qu'alors l'Orient et l'Occident ont les mêmes modèles : les tissus historiés. Plus d'un de ces modèles subsiste encore aujourd'hui ; une étoffe arabe du XIe siècle conservée dans le trésor de Pébrac (Haute-Loire) est décorée d'une suite de fauves terrassant des antilopes, une étoffe orientale qui vient de Clairvaux est ornée d'un oiseau de proie monté sur un autre oiseau. Ce beau fragment enveloppait jadis les reliques de saint Bernard. En honorant de la sorte le grand docteur on proclamait la défaite de ses idées. Ce vain décor d'animaux et de monstres, qu'il avait condamné avec tant d'éloquence, l'accompagnait jusque dans le tombeau : l'art prenait sa revanche.

Les étoffes orientales ont donc transmis à nos artistes le thème de la lutte des deux animaux. Il est prodigieusement antique en Orient, puisqu'on l'y découvre presque aux origines de la civilisation chaldéenne. On peut voir sur un cylindre chaldéen du Louvre un aigle qui vient de fondre sur un taureau et qui le dévore. Une intaille assyrienne représente un aigle s'abattant sur un bouquetin. Dans un bas-relief assyrien, c'est un griffon qui triomphe d'une antilope. La victoire de l'aigle ou du griffon a pu être une sorte d'hiéroglyphe sacré ; mais au temps où les brodeuses de la Perse — qu'admirait encore Marco Polo — reproduisaient l'antique motif, elles n'y voyaient plus sans doute que de belles lignes.

C'est un motif non moins antique qu'on voit reparaître avec une farouche beauté au trumeau de Moissac. Des lionnes croisées, qu'un mufle terrible semble métamorphoser en dragons, se superposent. Trois couples dressés les uns sur les autres for-

ment cet étrange pilier. Malgré soi on pense à l'Orient et non sans raison. C'est, en effet, sur les cylindres assyriens et sur les intailles qu'on voit pour la première fois deux lions dressés qui se croisent. Bien des siècles après on les retrouve sur l'aiguière d'argent du Cabinet des médailles, œuvre des orfèvres sassanides. Le thème nous arriva sans doute, comme d'ordinaire, par les tissus persans ou arabes ; mais, il se peut aussi que des manuscrits orientaux nous l'aient fait connaître. On voit à la Bibliothèque nationale dans l'Évangéliaire de Saint-Martial de Limoges une colonnade dont les chapiteaux sont faits de deux lions croisés. Cette colonnade est une imitation des canons évangéliques qui décorent les manuscrits syriaques. On ne saurait donc douter que le thème ne se soit perpétué longtemps en Orient. Le sculpteur de Moissac lui donna une puissance, une étrangeté qu'il n'avait jamais eues. Il fut plus oriental que les Assyriens eux-mêmes. Le même motif se retrouve à Souillac (Lot), où il a été sans aucun doute apporté par les artistes de Moissac. Il reparaît, mais affaibli, sur un chapiteau de l'église de Monsempron (Lot-et-Garonne).

V

Nous avons passé en revue tous les animaux réels ou chimériques que l'on rencontre le plus souvent dans l'église romane. Tous, on l'a vu, nous sont venus d'Orient. En faut-il conclure que nos artistes aient été de simples copistes? Assurément non. Il leur est arrivé bien souvent de modifier leurs originaux et de créer de nouveaux monstres. Ils eurent des fantaisies dont les tissus n'offraient pas de modèles. Toutefois, il est certain que l'Orient leur imposa sa symétrie comme une loi ; même quand ils créèrent ils ne purent se soustraire au génie héraldique de l'antique Chaldée. L'Orient a marqué l'art du XIIe siècle d'une empreinte indélébile.

Il est étrange de penser que la Grèce et Rome tiennent si peu de place sur nos chapiteaux ou dans le décor de nos portails. En Provence, il est vrai, l'art a un délicat parfum d'antiquité. Les rinceaux classiques, les bordures grecques,

les rais de cœur soulignent gracieusement les grandes lignes de l'architecture romane ; pourtant les monstres des chapiteaux sont là, comme ailleurs, empruntés au vieil Orient. Dans le reste de la France les leçons de l'antiquité classique semblent oubliées. A peine trouve-t-on çà et là un motif où l'on sente revivre quelque chose du génie grec. On pourrait croire que les aigles qui décorent si fréquemment nos chapiteaux romans ont été empruntés à des chapiteaux antiques ; mais rien n'est moins certain. Les aigles, stylisés avec tant de grandeur, qui ornent les étoffes orientales, ont dû inspirer bien plus souvent nos artistes. On aurait tort de considérer les couples de chevaux ailés qui s'affrontent au portail de la cathédrale d'Angoulême comme des imitations de l'art antique. Il ne s'agit pas ici de Pégase et des beaux mythes de la Grèce. Le cheval ailé qui apparaît pour la première fois dans les bas-reliefs de Ninive, est une création de l'Assyrie. C'est à l'Assyrie que la Perse l'emprunta. Une aiguière sassanide, conservée au Japon, nous le montre. Les tissus persans le firent connaître à la fois à l'Occident et à l'Extrême-Orient. Parmi les étoffes données par les papes du IXe siècle aux églises de Rome, le *Liber pontificalis* en mentionne une « qui était décorée d'un cheval blanc avec des ailes ». Il subsiste d'ailleurs quelques-unes de ces étoffes orientales ornées de chevaux ailés. On peut d'autant moins douter que les chevaux ailés d'Angoulême ne soient imités d'un tissu qu'on les retrouve pareils dans un bas-relief de l'église San Giovanni Maggiore à Naples ; mais, à Naples, les ailes stylisées, qui reproduisent exactement le dessin des étoffes, sont une marque de provenance.

Pourtant, nos chapiteaux romans présentent un motif dont l'origine gréco-romaine ne saurait être douteuse : ce sont deux griffons placés symétriquement de chaque côté d'un vase. Dans la Gaule romaine ces deux griffons ornaient fréquemment les monuments et les tombeaux. Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus magnifiquement décoratif que ces deux lions ailés à tête d'aigle, la griffe posée sur une amphore. Le Moyen âge sentit vivement la beauté de ce groupe. Au portail septentrional de la cathédrale de Vienne en Dauphiné, le linteau — charmant bas-relief arraché à

un temple antique — est orné de deux griffons séparés par un vase. On s'attendrait à retrouver les griffons dans les églises de la Provence, qui s'élèvent au milieu des monuments romains, mais on ne les y voit pas.

En revanche on les rencontre plusieurs fois dans les églises de l'Auvergne. L'Auvergne qui avait si vaillamment résisté à César, se laissa, à son tour, pénétrer par le génie latin. Michelet a appelé l'Auvergne « la dernière des provinces romaines ». Rome avait élevé au sommet du Puy de Dôme un temple qui fut un des centres religieux de la Gaule. La vallée de l'Allier nous rend de temps en temps des statues, des bas-reliefs, des vases antiques. Au XIIe siècle, on devait voir encore à Clermont les deux griffons sur quelque tombeau gallo-romain, car on les retrouve à l'abside de Notre-Dame-du-Port où ils couronnent une colonne. Ils reparaissent sur un beau chapiteau de Mozat, près de Riom et sur un chapiteau de Brioude. Les sculpteurs auvergnats adoptèrent les griffons comme un thème d'école et les firent connaître aux régions voisines. On les rencontre, reproduits avec plus ou moins de fidélité, aux chapiteaux des églises de Trizac et de Roffiac dans le Cantal, et à l'église de Saint-Vidal dans la Haute-Loire. Il semble que le Moyen âge ait emprunté le groupe des deux griffons à l'antiquité classique parce qu'il y retrouvait la symétrie orientale. Et, en effet, ces deux griffons affrontés viennent encore, on n'en saurait douter, de l'Orient assyrien et chaldéen. Le linteau d'un palais de Sennacherib est orné de deux griffons placés de chaque côté d'un vase. Seuls, les Assyriens auraient pu dire ce que contenait le mystérieux vase, et quel trésor gardaient les griffons : les Grecs ne le savaient dejà plus. L'Ionie reçut les griffons affrontés de l'Assyrie et en décora le temple d'Athéna à Priène. Les artistes grecs les firent connaître au monde méditerranéen. N'est-il pas intéressant de voir le Moyen âge choisir par une sorte d'instinct dans le trésor de la décoration antique, non ce que la Grèce avait inventé, mais ce qu'elle avait reçu de l'Orient ?

Dans ce décor d'animaux et de monstres, si cher aux artistes du XIIe siècle, la part de l'antiquité classique se réduit donc à très peu de chose : l'Orient a presque tout donné.

C'est une curieuse histoire que celle de l'art décoratif. Pen-

dant des siècles, la Grèce charma les peuples de la Méditerranée par les gracieuses fantaisies de son génie. Rome fit pénétrer les créations de la Grèce jusqu'aux limites du monde barbare. Encore aujourd'hui, on retrouve dans les pays qui ont été romains, ce décor enchanteur, le plus beau que les hommes aient créé : dauphins, tritons, hippocampes, néréides — toute la poésie de la mer —; panthères dionysiaques, muffles de lions, bucranes ornés de bandelettes, cygnes portant des guirlandes, aigles enfermés dans des couronnes — toute la grandeur et toute la grâce du monde animal. Aucun poète, aucun philosophe ne fit mieux sentir la beauté des formes vivantes que l'artiste grec. Platon n'a pas mieux dit que la beauté était la loi du monde.

Mais le règne du génie grec devait finir. Pour l'historien de l'art, ce qui marque la fin du monde antique c'est le triomphe de l'Orient. On vit ressusciter l'art décoratif de la Chaldée, de l'Assyrie, de la Phénicie, de la Perse. Le monde n'a jamais été sans guide, même dans les siècles les plus barbares, et dès les temps mérovingiens, c'est à l'Orient que l'Europe demanda des leçons. A l'art décoratif des Grecs, où tout était lumière, ordre, beauté, succéda un art étrange, où tout est rêve, demi-jour, mystère religieux. L'imagination y règne en maîtresse et refait le monde vivant à sa guise. Cette création, parallèle à la nature, ne manque certes pas de grandeur. Le monstre, où se combinent tous les éléments de l'animal, a été inventé par l'Orient. Les êtres réels eux-mêmes furent conçus par l'Orient comme de belles arabesques que l'on peut enrouler, dérouler à son gré. Voilà l'art qui se substitua à l'art grec et que le Moyen âge a reçu : il a donné à la décoration romane son étrange caractère. Cet art apparente nos chapiteaux du XIIe siècle au décor arabe et parfois au décor chinois et au décor hindou : miracle qui s'explique sans peine, puisque la Mésopotamie est le foyer. L'Orient a façonné nos décorateurs du XIIe siècle, leur a imposé des habitudes d'esprit, les a pliés à la symétrie, a éveillé en eux le génie héraldique. L'art oriental était en parfaite harmonie avec ce premier Moyen âge, où le rêve était encore tout-puissant, où l'homme n'avait pas repris contact avec la nature. Cet art, l'artiste roman n'eut pas de peine à le faire sien et à devenir créateur à son tour.

Le règne de l'art oriental dura plus longtemps que celui de l'art grec. Il cessa brusquement au XIIIe siècle. La France alors, par un coup de génie, créa un art décoratif entièrement nouveau. Le moment où nos artistes décorèrent leurs chapiteaux des feuilles de l'arum, du plantain et de la fougère qu'ils avaient cueillies avec amour, fut une heure aussi merveilleuse que celle où nos troubadours chantèrent pour la première fois ce que les hommes avaient dans le cœur. La France rendait au monde la jeunesse.

Il n'y a donc eu dans l'histoire que trois grands arts décoratifs : l'art de la Grèce, l'art de l'Orient, l'art de la France. L'art de la France a duré jusqu'au jour où l'Italie de la Renaissance ressuscita le décor de la Grèce. Le règne de la Grèce n'est pas encore fini. Mais, depuis vingt ans, les peuples de l'Europe se demandent s'ils ne doivent pas revenir aux leçons de la France du XIIIe siècle, et se mettre à l'école de la nature.

Ces pages ont montré ce que l'art décoratif du XIIe siècle devait à l'Orient. Il ne saurait plus être question maintenant de chercher le sens symbolique des lions affrontés, des oiseaux aux cous entrelacés, des aigles à deux têtes. Saint Bernard avait cent fois raison ; il est devenu évident que les monstres des chapiteaux — à quelques exceptions près — n'ont aucun sens. Ils n'étaient pas destinés à instruire, mais à plaire. Saint Bernard jugeait ces fantaisies puériles et risibles : qu'eût-il dit, s'il eût su, comme nous le savons aujourd'hui, que ces monstres étaient le legs des vieux paganismes de l'Asie, qu'ils mettaient sous les yeux du chrétien des génies, des démons, des idoles? Il eût sans doute tonné, comme le prophète, contre les faux dieux.

Pour nous qui savons mieux l'histoire, nous ne jugeons pas risibles, comme le grand docteur, les monstres de nos chapiteaux. Ils nous paraissent, au contraire, merveilleusement poétiques, chargés, comme ils le sont, des rêves de quatre ou cinq peuples qui se les transmirent les uns aux autres pendant des milliers d'années. Ils introduisent dans l'église romane la Chaldée et l'Assyrie, la Perse des Achéménides et la Perse des Sassanides, l'Orient grec et l'Orient arabe. Toute l'Asie apporte ses présents au christianisme, comme jadis les mages à l'Enfant.

ÉMILE MALE

L'ÉLÈVE[1]

V

Ce fut par la suite que se dessina le véritable problème — celui de savoir dans quelle mesure il avait le droit de discuter la turpitude de ses parents avec un enfant de douze, treize ou quatorze ans. Au premier abord cela semblait inexcusable. La question ne se posa d'ailleurs qu'un certain temps après que Pemberton eut reçu ses trois cents francs. Cette somme lui procura une sorte d'apaisement, de soulagement après la tension nerveuse aiguë à laquelle il avait été soumis. Il améliora économiquement sa garde-robe et il lui resta même quelques francs dans sa poche. Il lui sembla que les Moreen avaient l'air de le trouver presque trop élégant et de se demander s'ils ne le gâtaient pas trop. Un homme du monde moins parfait que Mr Moreen aurait peut-être parlé de la hardiesse qu'il y avait pour un inférieur à porter de pareils nœuds de cravate. Mais il était toujours assez homme du monde pour fermer les yeux — il l'avait certainement démontré. Il était singulier que Pemberton se rendît compte que Morgan, sans en souffler mot, savait quelque chose de ce qui s'était passé. Mais trois cents francs, surtout lorsqu'on doit de l'argent, ne peuvent durer toujours

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juin 1921.

et, lorsque le trésor fut dépensé, Morgan, qui s'en était aperçu, parla. La famille était revenue à Nice au commencement de l'hiver, mais non pas à la charmante villa. Elle était descendue à un hôtel où elle resta trois mois, puis de là se transporta dans un autre établissement, expliquant qu'elle s'en allait parce qu'elle était lasse d'attendre certaines chambres qu'elle voulait. Ces appartements, ces chambres qu'elle voulait étaient généralement splendides, mais, heureusement, on ne pouvait jamais les obtenir. Heureusement pour Pemberton s'entend. Car il se faisait toujours la réflexion que si les Moreen les avaient obtenus, il leur serait resté encore moins d'argent pour les dépenses d'éducation de Morgan. Lorsque Morgan finit par parler, il le fit d'une façon brutale et inattendue, le jour où il jugea le moment venu, au beau milieu d'une leçon, et sous une forme en apparence cruelle :

— Il faut filer, vous savez.

Pemberton le regarda fixement :

— Ah! mon cher ami, ne me mettez pas à la porte.

Morgan attira à lui un dictionnaire grec (il se servait d'un dictionnaire grec-allemand) pour chercher un mot au lieu de le demander à Pemberton.

— Vous ne pouvez pas continuer comme ça.

— Comme quoi, mon garçon?

— Vous savez bien qu'on ne vous paie pas.

Morgan rougit en continuant de tourner ses pages.

— On ne me paie pas?

Pemberton le regarda encore fixement, feignant l'étonnement.

— Qui a pu vous mettre cela en tête?

— Cela y est depuis longtemps, — répliqua l'enfant, poursuivant ses recherches.

Pemberton garda le silence puis continua :

— Que cherchez-vous? On me paie magnifiquement.

— Je cherche comment se dit en grec « une énorme blague », — laissa tomber Morgan.

— Cherchez-le au mot « grosse impertinence » et détrompez-vous. Qu'ai-je besoin d'argent?

— Oh ça ! c'est une autre question.

Pemberton, indécis, était travaillé de différentes façons. Il

eût été strictement correct de dire à l'enfant que tout cela ne le regardait pas et de le prier de continuer son travail. Mais ils étaient trop intimes pour cela; il n'avait pas l'habitude de le traiter de cette façon et il n'avait aucune raison de le faire. D'un autre côté Morgan était tombé juste : il ne pouvait réellement pas continuer beaucoup plus longtemps. Pourquoi alors ne pas laisser connaître à l'enfant son véritable motif de l'abandonner? Mais il n'était pas décent non plus de juger devant son élève sa propre famille. Il valait mieux mentir. Aussi, en réponse à la dernière exclamation de Morgan, déclara-t-il, pour couper court à cette conversation, avoir reçu plusieurs paiements.

— Vraiment? Vraiment? — s'écria l'enfant en riant.

— Tout est réglé ! — insista Pemberton. — Donnez-moi votre thème.

Morgan poussa un cahier de l'autre côté de la table et son compagnon se mit à lire. Mais il avait quelque chose en tête qui l'empêchait de suivre ce qu'il lisait. Au bout d'une minute ou deux, relevant les yeux, il rencontra ceux de l'enfant fixés sur lui et il y vit quelque chose d'étrange. Alors Morgan dit :

— Je n'ai pas peur de la dure réalité.

— Je ne sais pas encore de quoi vous avez peur ; il faut vous rendre cette justice.

Cette réflexion du tac au tac — qui exprimait d'ailleurs la pure vérité — causa à Morgan un plaisir évident.

— Il y a longtemps que j'y pense, — reprit-il.

— Hé bien, n'y pensez plus.

L'enfant parut obéir et ils passèrent une heure confortable et même amusante. En général ils s'imaginaient travailler avec un grand sérieux et pourtant avaient l'air d'en rester toujours aux endroits amusants des leçons. Ces endroits ressemblaient aux coupures entre des tunnels sombres et ennuyeux, par lesquelles on aperçoit des vues riantes et de jolies bordures. Pourtant la matinée finit dramatiquement. Morgan, mettant un bras sur la table, y enfouit sa tête et éclata en sanglots. Pemberton en fut d'autant plus saisi que, il en était tout à fait sûr, c'était la première fois qu'il voyait l'enfant pleurer. L'impression qu'il en ressentit fut donc extrêmement pénible.

Le jour suivant, après y avoir beaucoup pensé, il en vint à une décision et, la croyant juste, agit immédiatement. Il prit Mr et Mrs Moreen à part dans un coin et les informa que si, sur l'heure, on ne lui payait pas tout ce qui lui était dû, non seulement il quitterait leur maison mais encore il dirait exactement à Morgan pourquoi il était obligé de le faire.

— Oh ! vous ne le lui avez pas dit? — s'écria Mrs Moreen, appuyant sa main sur son élégant corsage, d'un geste pacificateur.

— Sans vous prévenir? Pour qui me prenez-vous? — répondit le jeune homme.

Mr et Mrs Moreen se regardèrent. Pemberton put s'apercevoir qu'ils étaient sensibles à sa scrupuleuse délicatesse qui assurait leur sécurité, mais qu'il y avait en même temps quelque inquiétude dans leur soulagement.

— Mon cher ami, — demanda Mr Moreen, — quel besoin pouvez-vous avoir d'une telle somme d'argent avec la vie tranquille que nous menons?

Demande à laquelle Pemberton ne fit aucune réponse, occupé qu'il était à noter que ce qui traversait l'esprit de ses patrons était quelque chose comme :

— Oh ! bien, si nous avons senti que notre enfant, cher petit ange, nous a jugés, et de quelle façon il nous regarde sans que nous ayons été trahis, c'est donc qu'il a tout deviné. Et donc il en est de même avec tout le monde !

Cette conclusion n'était pas sans agiter Mr et Mrs Moreen comme le souhaitait Pemberton. Mais, ayant supposé que sa menace pourrait provoquer en eux un changement d'attitude, il fut désappointé de les voir trouver tout naturel qu'il les eût déjà trahis. Comme ils étaient vulgaires ! Il y avait dans leur cœur une inquiétude mystérieuse et leur défiance à l'égard de Pemberton avait été pour eux une façon inférieure de la ressentir. Sa menace cependant ne les en toucha pas moins ; car, s'ils avaient échappé, ce n'était que pour courir un nouveau danger. Mr Moreen s'adressa à lui en homme du monde, fort de toutes ses traditions. Mais sa femme eut pour la première fois depuis que le jeune homme faisait partie de la famille, recours à une superbe hauteur, lui rappelant qu'une mère dévouée avait avec son enfant

des habiletés qui la protégeaient contre les calomnies grossières.

— Je vous calomnierais certes grossièrement si je vous accusais de la plus élémentaire honnêteté, — répliqua le jeune homme refermant brusquement la porte derrière lui et persuadé qu'il n'avait pas arrangé ses affaires.

Tandis que Mr Moreen allumait une autre cigarette, il entendit la maîtresse de maison crier, d'une façon plus touchante :

— Oh ! vous avez une façon de mettre le couteau sur la gorge des gens !

Le lendemain matin de très bonne heure, elle vint dans sa chambre. Il reconnut sa manière de frapper, mais il n'avait aucun espoir que ce fût pour lui apporter de l'argent ; en quoi il se trompait, car elle avait cinquante francs dans la main. Elle se glissa dans la pièce en robe de chambre. Il la reçut de même, entre son tub et son lit. Il avait fini par se faire à peu près aux façons singulières de ses hôtes. Mrs Moreen était exaltée et lorsqu'elle était ainsi, elle ne faisait pas attention à ce qu'elle faisait. Aussi s'assit-elle sur le lit, les chaises de Pemberton étant encombrées de vêtements. Dans sa préoccupation elle oublia, en regardant autour d'elle, d'être honteuse de la chambre qu'elle donnait au précepteur de son fils. Ce qui l'absorbait en premier lieu, c'était le dessein de lui persuader qu'elle était très bonne de lui apporter cinquante francs ; secondement que s'il voulait seulement s'en rendre compte, il était vraiment trop absurde de sa part d'espérer être payé. Ne l'était-il pas assez, sans cet éternel argent, par l'intérieur confortable, luxueux, dont il jouissait avec eux tous, sans une préoccupation, une inquiétude, un besoin personnel? N'avait-il pas une situation assurée et n'était-ce pas tout ce qu'il fallait à un jeune homme comme lui, tout à fait inconnu et possédant peu de qualités apparentes? Il n'était pas facile de trouver la justification de prétentions aussi exorbitantes. Et, par-dessus tout, n'était-il pas payé par le caractère exquis du sentiment qui s'était établi entre lui et Morgan, de ces relations idéales entre maître et élève, par le privilège seul de connaître un enfant aussi extraordinairement doué et de vivre avec lui? Car — et elle était bien réel-

lement persuadée de ce qu'elle disait — c'était le meilleur compagnon qu'on pût trouver en Europe. Elle en appela à ses sentiments d'homme du monde. Elle dit : « Voyons mon cher » et « mon cher monsieur, voyez ».

Et elle le supplia d'être raisonnable, lui mettant devant les yeux qu'il s'agissait d'une belle, d'une vraie occasion pour lui. Elle parlait comme si, en se montrant raisonnable, il allait se rendre digne d'être le précepteur de son fils et de l'extrême confiance qu'on avait mise en lui. Après tout Pemberton réfléchit qu'il ne s'agissait que d'une différence de point de vue et que cela n'importait pas beaucoup. Il avait été entendu jusque-là que ses services seraient rémunérés : ils seraient désormais gratuits. Mais pourquoi s'étendre là-dessus? Cependant Mrs Moreen persistait à vouloir le convaincre et, assise là, ses cinquante francs à la main, elle parlait, ressassait à la façon des femmes. Elle le fatiguait et l'irritait. Appuyé contre le mur, les mains dans les poches de sa robe de chambre et ramenant celle-ci autour de ses jambes, il regardait par-dessus la tête de sa visiteuse le néant grisâtre de la fenêtre. Elle termina en disant :

— Et je vous apporte une proposition définitive.

— Une proposition définitive?

— Oui, pour régulariser nos rapports, c'est-à-dire les rendre agréables.

— Je vois. C'est un système, une espèce de chantage organisé.

Mrs Moreen bondit, ce qui était exactement ce que voulait le jeune homme.

— Qu'entendez-vous par là?

— Vous spéculez sur les craintes des autres ; sur les craintes qu'on aurait pour l'enfant si l'on était obligé de partir.

— Et, je vous prie, qu'arriverait-il en ce cas? — demanda Mrs Moreen majestueusement.

— Hé bien, il resterait seul avec vous.

— Et, je vous prie, avec qui un enfant pourrait-il être mieux qu'avec ceux qu'il aime le plus?

— Si vous le croyez, pourquoi ne me renvoyez-vous pas?

— Prétendez-vous qu'il vous aime mieux que nous? — s'écria-t-elle.

— Je trouve qu'il le devrait. Je fais des sacrifices pour lui. Bien que j'aie entendu parler des vôtres, je ne les ai jamais vus.

Mrs Moreen le fixa un moment, puis, avec émotion, saisit sa main.

— Voulez-vous faire ce sacrifice?

Pemberton éclata de rire :

— Je verrai ; je ferai ce que je pourrai ; je resterai encore un peu. Votre calcul est juste : il m'est extrêmement pénible de l'abandonner. Il m'est cher et m'intéresse profondément en dépit des ennuis que j'éprouve. Vous connaissez parfaitement ma situation ; je ne possède pas un sou au monde et, occupé comme je le suis avec Morgan, il m'est impossible de gagner de l'argent.

Mrs Moreen tapota son bras nu avec le billet de banque plié.

— Ne pouvez-vous pas faire des traductions comme moi?

— Je ne sais pas traduire. Et c'est très mal payé.

— Je suis heureuse du peu que je gagne, — dit-elle avec un air de mérite prodigieux.

— Vous devriez bien me dire pourquoi vous le faites.

Pemberton s'arrêta un moment et elle ne dit rien. Alors il ajouta :

— J'ai essayé de trousser quelques petites variétés, mais les magazines n'en veulent pas. On me les refuse avec des remerciements.

— Vous voyez bien que vous n'êtes pas un tel phénix, — Mrs Moreen eut un fin sourire, — et vous n'allez pas nous faire croire que vous nous sacrifiez des dons.

— Je n'ai pas assez de temps pour bien faire les choses, — dit Pemberton tristement.

Puis, trouvant qu'il y avait une sorte d'abjection dans la bonté avec laquelle il donnait des explications, il ajouta :

— Si je reste plus longtemps, c'est à une condition : c'est que Morgan saura sur quel pied je suis.

Mrs Moreen hésita :

— Vous n'avez pas envie d'étaler vos mérites aux yeux d'un enfant?

— Non, mais votre indignité.

De nouveau, Mrs Moreen chercha une réponse, mais cette fois ce fut pour sortir une perle plus belle encore :

— Et c'est vous qui parlez de chantage !

— Vous pourriez aisément l'empêcher, — dit Pemberton.

— Et vous parlez de jouer sur les craintes, — continua-t-elle bravement.

— Oui, je suis assurément un grand scélérat.

Le regard de sa patronne rencontra le sien, il était clair qu'elle était aux abois. Alors elle lui jeta l'argent :

— Mr Moreen m'a priée de vous donner ceci en acompte.

— Je suis très obligé à Mr Moreen, mais nous n'avons pas de compte.

— Vous ne voulez pas le prendre.

— Cela me laisse plus de liberté, — dit Pemberton.

— Pour empoisonner l'esprit de mon chéri? — gémit Mrs Moreen.

— Oh, l'esprit de votre chéri ! — dit le jeune homme en riant.

Elle le fixa un moment, et il pensait qu'elle allait s'écrier, tourmentée et suppliante : « Pour l'amour de Dieu, dites-moi ce que cela veut dire? », mais elle réprima cette impulsion pour céder à une autre plus forte. Elle empocha l'argent — il y avait quelque chose de comique dans l'impudence avec laquelle elle avait accepté cette alternative — et elle opéra sa sortie de la chambre sur cette concession désespérée :

— Vous pourrez lui dire toutes les horreurs que vous voudrez.

VI

Deux jours plus tard, deux jours pendant lesquels il avait négligé de profiter d'une permission si large, il se promenait depuis un quart d'heure avec son élève lorsque celui-ci, redevenant sociable, fit cette remarque :

— Je m'en vais vous dire comment je le sais. Je le sais par Zénobie.

— Zénobie, qui donc est-ce?

— Une bonne que j'avais, il y a très, très longtemps. C'était une femme charmante. Je l'aimais énormément et elle m'aimait aussi.

— Des goûts et des couleurs... Qu'est-ce que vous savez par elle?

— Hé bien, leur idée de derrière la tête. Elle est partie parce qu'ils ne voulaient pas casquer. Elle m'aimait énormément, et elle est restée deux ans. Elle m'a tout raconté et comment à la fin elle ne pouvait jamais toucher ses gages. Dès qu'ils virent à quel point elle m'aimait, ils cessèrent de lui donner quoi que ce soit. Ils s'imaginaient qu'elle resterait pour rien, à cause de cela, comprenez-vous? — Et Morgan eut un drôle de petit regard averti et lucide. — Elle est restée très longtemps, tant qu'elle a pu. Ce n'était qu'une pauvre fille. Elle envoyait de l'argent à sa mère. A la fin, sa situation est devenue impossible, et elle est partie un soir dans une rage folle, une rage folle contre eux, bien entendu. Elle pleurait toutes les larmes de son corps en pensant à moi, elle me serrait contre elle à m'étouffer. Elle m'a tout raconté — répéta le petit garçon. — Elle m'a expliqué leur calcul. C'est pourquoi j'ai deviné, il y a bien longtemps, qu'ils n'avaient pas dû agir autrement avec vous.

— Zénobie était une maligne, — dit Pemberton. — Et elle vous a rendu comme elle.

— Oh non ! Ce n'est pas Zénobie qui m'a fait ainsi. C'est la nature. Et l'expérience ! — répondit Morgan en riant.

— Soit, mais Zénobie fait partie de votre expérience.

— Dans tous les cas, je fais partie de la sienne, la pauvre !

Et l'enfant soupira avec un air entendu :

— Et je fais partie de la vôtre aussi.

— Oui, vous en formez une très importante partie. Mais je ne vois pas comment vous savez que j'ai été traité de la même manière que Zénobie.

— Est-ce que vous me prenez pour le dernier des imbéciles? — demanda Morgan. — Est-ce que je ne me suis pas aperçu de ce que nous avons enduré?

— Qu'est-ce que nous avons enduré?

— Nos privations, nos moments de tristesse.

— Oh ! notre vie a été suffisamment heureuse.

Morgan continua sa promenade en silence pendant un moment. Puis il dit :

— Mon vieux, vous êtes un héros.

— Vous en êtes un autre, — répliqua Pemberton.

— Non, je ne suis pas un héros, mais d'un autre côté je ne suis pas un bébé. Je ne veux plus supporter cela. Il faut que vous trouviez un emploi qui vous rapporte de l'argent. J'ai honte, j'ai honte ! — continua-t-il d'une voix tremblante à laquelle la passion donnait ce timbre d'argent des petits enfants de chœur qui lancent leurs notes aiguës dans l'immensité d'une cathédrale.

Son ami fut profondément remué.

— Nous devrions nous en aller vivre ensemble quelque part, — dit-il.

— Je ne ferai qu'un bond, si vous voulez de moi.

— Je me procurerais du travail, de quoi nous faire vivre tous les deux, — continua Pemberton.

— Et moi aussi. Pourquoi ne travaillerais-je pas? Je ne suis pas tellement propre à rien !

— L'ennui c'est que vos parents ne voudront jamais en entendre parler. Jamais ils ne se sépareront de vous ; ils baisent la trace de vos pas. N'en voyez-vous pas la preuve? Ils ne me détestent pas ; ils ne me veulent pas de mal ; ils sont très aimables pour moi. Mais ils sont toujours prêts à m'exposer pour vous à n'importe quel embarras.

Le silence avec lequel Morgan accueillit ses affectueux sophismes parut à Pemberton assez expressif. Au bout d'un instant l'enfant répéta :

— Vous êtes un héros !

Puis il ajouta :

— Ils m'abandonnent complètement à vous. Vous avez toute la responsabilité. Ils me laissent sur vos bras du matin au soir. Pourquoi s'opposeraient-ils à ce que je vive entièrement avec vous? Je vous aiderais.

— Ils ne tiennent pas énormément à ce que je sois aidé et ils sont ravis de penser que vous leur appartenez. Ils sont extraordinairement fiers de vous.

— Moi je ne suis pas fier d'eux. Mais vous le savez.

— En dehors du petit travers dont nous venons de parler, ce sont des gens charmants, — dit Pemberton sans relever cet appel fait à sa compréhension.

Il était néanmoins vivement frappé de celle dont l'enfant

faisait preuve et surtout de sentir ce qu'il avait dès le début noté en lui se rappeler ainsi à son attention. C'était l'élément le plus étrange qui entrât dans la composition à la fois si riche et si menue de son petit ami ; un tempérament, une sensibilité, un idéal même, bien à lui, et qui lui faisaient en lui-même renier sa propre chair et son propre sang. Il avait sa petite hauteur secrète grâce à laquelle il découvrait avec un instinct aiguisé les manifestations par lesquelles se trahit la bassesse. Il possédait aussi pour apprécier les manières de son entourage un sens critique absolument unique dans une nature aussi jeune, étant donné surtout que cette nature n'en était nullement devenue « vieillotte » au sens où l'on entend cet adjectif en parlant d'enfants singuliers, ridés ou désagréables. On eût dit que c'était un petit gentleman qui avait expié sa distinction en découvrant qu'il était dans sa famille le seul de son espèce. Une telle comparaison ne le rendait pas vain mais, à l'occasion, mélancolique et un peu austère. Cherchant à pénétrer ces sentiments juvéniles et fuyants, semblables à des ombres d'ombres, Pemberton, — comme s'il y eût éprouvé quelque scrupule — se sentait en partie attiré et en partie retenu par ce qu'avait de délicieux cette tentative pour sonder cette petite âme encore fraîche et sans abîmes, mais dont la profondeur augmentait pourtant avec rapidité. Lorsqu'il essayait de se représenter ce crépuscule matinal de l'enfance afin de l'aborder comme il fallait, il voyait qu'il n'avait rien de fixe ni d'arrêté, que l'ignorance au moment où il la touchait devenait comme une aurore du savoir et qu'il n'y a rien qu'on puisse à un moment donné déclarer inconnu à un enfant intelligent. Il avait l'impression d'en savoir trop lui-même pour imaginer l'ingénuité de Morgan et trop peu pour débrouiller l'enchevêtrement de ses pensées enfantines.

Morgan ne prêta aucune attention à ce que venait de dire son précepteur et continua :

— Il y a longtemps que je leur aurais parlé de leur idée de derrière la tête, j'appelle ça comme ça, si je n'avais pas été d'avance certain de leur réponse.

— Et quelle aurait été cette réponse?

— La même que celle qu'ils m'ont faite à propos de ce

que la pauvre Zénobie m'avait dit, que c'était une histoire impossible, abominable et qu'ils lui avaient payé tout ce qu'ils lui devaient jusqu'au dernier sou.

— C'était peut-être vrai.

— Alors peut-être qu'ils vous ont payé, vous aussi !

— Faisons comme s'ils l'avaient fait et n'en parlons plus.

— Ils l'accusèrent de mensonge et d'escroquerie, — insista Morgan qui s'en tenait à la vérité historique. — Voilà pourquoi je ne veux pas leur parler.

— De peur qu'ils ne m'accusent moi aussi?

Morgan ne répondit pas et Pemberton abaissant son regard vers lui le vit détourner ses yeux remplis de larmes et comprit qu'il n'avait pas eu la force d'exprimer toute sa pensée.

— Vous avez raison. Ne les tourmentez pas, — poursuivit-il. — En dehors de cela, je le répète, ce sont des gens charmants.

— En dehors de leurs mensonges et de leurs escroqueries.

— Allons ! Allons ! — s'écria Pemberton, imitant un ton de l'enfant qui était lui-même une imitation.

— Soyons francs, à la fin ; il faut nous entendre, — dit Morgan avec l'importance d'un petit garçon qui s'imagine régler de grandes affaires, presque comme s'il eût été en train de jouer au naufrage, ou aux sauvages. — Je suis au courant de tout.

— Je suppose que votre père a ses raisons, — répondit Pemberton trop vaguement, comme il s'en rendit compte.

— Ses raisons pour mentir et escroquer?

— Pour économiser, bien gérer sa fortune, tirer le plus grand parti possible de ses ressources. Il a beaucoup de charges. Sa famille lui coûte cher.

— Oui, je lui coûte cher, — approuva Morgan de telle manière que son précepteur éclata de rire.

— Il économise pour vous. Vos parents pensent à vous dans tout ce qu'ils font.

— Pendant qu'il y est, il pourrait tout aussi bien mettre de côté un peu.....

Le petit garçon s'arrêta et Pemberton attendit la fin de sa phrase. Puis Morgan ajouta sur un drôle de ton :

— Un peu de bonne réputation.

— Oh ! il n'en manque pas. Ça va, de ce côté-là.

— Ils en ont assez pour les gens qu'ils connaissent, c'est sûr. Les gens qu'ils connaissent sont inouïs.

— Vous faites allusion aux princes? Ne disons rien contre les princes.

— Pourquoi pas? Ils n'ont pas épousé Paula, ni Amy. Ils ne font que plumer Ulick.

— Vous êtes, en effet, au courant de tout, — déclara Pemberton.

— Hé bien non, après tout. Je ne sais pas de quoi ils vivent, ni comment, ni pourquoi ! Qu'est-ce qu'ils ont et comment l'ont-ils eu? Sont-ils riches ou pauvres, ou ont-ils seulement une modeste aisance? Pourquoi sont-ils toujours à me trimballer, vivant une année comme des ambassadeurs et l'autre comme des indigents? Enfin, qui sont-ils et que sont-ils? J'ai pensé à tout cela, j'ai pensé à des tas de choses. Ils sont terriblement mondains. C'est cela que je déteste le plus. Oh ! je l'ai bien vu. Tout ce dont ils se soucient c'est de paraître et de se faire passer pour ceci ou pour cela. Pourquoi diable veulent-ils se faire passer? Dites-le moi, Mr Pemberton?

— Vous attendez ma réponse? — dit ce dernier traitant la question comme une plaisanterie, bien qu'il fût intrigué lui aussi et grandement frappé par cette vision aiguë encore qu'imparfaite de son compagnon. — Je n'en ai pas la moindre idée.

— Et à quoi cela leur sert-il? Est-ce que je n'ai pas vu comment les autres les traitent, je veux dire les « gens bien », ceux qu'ils voudraient connaître? Ils acceptent tout de ces gens-là, ils se prosternent devant eux, se laissent marcher sur les pieds. Et les gens bien détestent cela, ça les dégoûte. Vous êtes la seule personne vraiment bien que nous connaissions.

— En êtes-vous sûr? Ils ne se prosternent pas devant moi!

— Mais vous ne vous prosternez pas devant eux. Il faut que vous vous en alliez, voilà le parti à prendre.

— Et que deviendrez-vous?

— Oh! je grandis. Je filerai avant longtemps. Je vous reverrai plus tard.

— Vous feriez mieux de me laisser finir votre éducation, — dit Pemberton sur un ton de prière.

Il s'abandonnait à l'étrange supériorité de l'enfant.

Celui-ci s'arrêta et leva les yeux vers lui. Il lui fallait les lever beaucoup moins que deux ans auparavant tant son corps maigre et dégingandé s'était allongé.

— Finir mon éducation? — répéta-t-il.

— Nous pouvons encore avoir beaucoup de bon temps tous les deux. Je veux vous perfectionner. Je veux que vous me fassiez honneur.

Morgan continuait à le regarder.

— Que je vous fasse crédit, vous voulez dire.

— Mon cher enfant, vous êtes trop intelligent pour vivre.

— Voilà justement ce que je crains que vous ne pensiez. Non, non, ce n'est pas juste, je ne peux pas supporter cela. Nous nous séparerons la semaine prochaine. Plus tôt nous nous déciderons et plus vite nous serons tranquilles.

— Si j'entends parler de quelque chose... une occasion... Je vous promets de m'en aller.

Morgan accepta de prendre cet engagement en considération.

— Vous agirez loyalement? — dit-il. — Vous ne ferez pas comme si vous n'aviez entendu parler de rien?

— Il est beaucoup plus probable que je ferai le contraire.

— Mais comment entendre parler de quoi que ce soit, à la façon dont vous vivez dans notre trou? Vous devriez être sur les lieux, aller en Angleterre, en Amérique.

— On dirait que c'est vous qui êtes mon précepteur.

Morgan se remit à marcher et au bout d'un instant recommença :

— Maintenant que vous savez que je sais et que nous regardons les choses en face sans rien nous cacher, nous nous sentirons plus à l'aise, n'est-ce pas?

— Mon cher enfant, notre conversation est si amusante, si intéressante qu'il me sera certainement tout à fait impossible d'oublier l'heure que nous sommes en train de passer ensemble !

Là-dessus Morgan s'arrêta de nouveau :

— Vous ne me dites pas tout. Oh ! vous n'êtes pas franc comme moi !

— Comment cela?

— Vous avez votre idée.

— Oui, que je ne ferai probablement pas de vieux os et que vous pouvez rester avec moi jusqu'au moment où je m'en irai.

— Vous êtes trop intelligent pour vivre, — répéta Pemberton.

— Je ne trouve pas ça très chic de votre part d'avoir cette idée-là, — poursuivit Morgan. — Mais je vous punirai en durant très longtemps.

— Gare à vous ou je vous empoisonnerai, — dit Pemberton en riant.

— Je me fortifie et ma santé s'améliore chaque année. N'avez-vous pas remarqué que pas un médecin ne m'a approché depuis que nous sommes arrivés?

— C'est moi qui suis votre médecin, — dit le jeune homme lui prenant le bras et l'entraînant affectueusement.

Morgan se laissa faire et, au bout de quelques pas, poussa un soupir où se mêlait la lassitude et le soulagement.

— Maintenant que nous regardons les choses en face, ça va mieux !

VII

Ils regardèrent fréquemment les choses en face après cette conversation, et une des premières conséquences de leur nouvelle attitude fut que Pemberton ne « démarra pas », suivant l'expression de son petit ami, rien qu'en raison de cela. Dans la bouche de Morgan les faits prenaient tant de vivacité et de drôlerie, sans rien perdre de leur réalisme ni de leur laideur, que le plaisir de les examiner avec lui était irrésistible. Il eût d'ailleurs été cruel de le laisser tout seul avec sa famille. A présent que les deux amis avaient tant de perceptions communes, ils n'étaient plus tenus à faire semblant de ne pas juger des gens de cette espèce. Mais le fait même de les juger et d'échanger leurs impressions créait un autre lien entre eux. Morgan n'avait jamais été si intéressant qu'à présent, car lui-même devenait plus clair à la lumière indirecte

que ces confidences projetaient sur lui. Ce qui ressortait surtout de celles-ci, c'était la finesse délicate de son orgueil passionné. De cet orgueil il en avait à revendre, trouvait Pemberton, et assez pour qu'il fût sage de lui souhaiter quelques froissements au début de sa carrière. Il aurait voulu que les gens de sa race eussent de la fierté et il était constamment rappelé au sentiment qu'ils ne cessaient au contraire d'accepter des rebuffades. Sa mère était disposée à en absorber n'importe quelle quantité, et son père encore plus qu'elle. Morgan prétendait qu'Ulick s'était tiré à grand'peine « d'une sale affaire » à Nice. Il y avait eu un jour une grande alerte chez ses parents, une véritable panique, à la suite de laquelle tout le monde s'était mis au lit pour se soigner d'une maladie qu'il n'y avait pas moyen d'expliquer autrement. Morgan avait une imagination romanesque, nourrie de poésie et d'histoire et — comme il le disait à Pemberton avec cet humour qui donnait quelque chose de viril à l'étrange délicatesse de ses sentiments — il aurait souhaité que ceux qui « portaient son nom » eussent de l'allure. Mais leur seule préoccupation était de se lier avec des gens qui n'en avaient pas envie et de recevoir des camouflets comme autant d'honorables blessures. Pourquoi les gens ne tenaient-ils pas davantage à les connaître? Morgan n'en savait rien, — c'était leur affaire. Après tout, leur apparence n'avait rien de repoussant; ils avaient cent fois plus d'esprit que la plupart des grands personnages assommants, des médiocres gens de la « haute » qu'ils poursuivaient à travers l'Europe pour s'accrocher à eux.

— En somme ils sont amusants, c'est certain ! — déclarait-il comme si la sagesse des siècles se fût exprimée par sa bouche.

Ce à quoi Pemberton répliquait toujours :

— Amusante, la grande troupe Moreen? Mais ils sont parfaitement délicieux et si vous et moi (mauvais artistes que nous sommes !) ne faisions pas tache dans l'ensemble, rien ne leur résisterait.

Ce que l'enfant ne pouvait pas admettre, c'était le caractère d'injustice et d'arbitraire que prenait cette flétrissure à la tradition de dignité de sa famille. Sans doute on a le droit

d'adopter la ligne de conduite que l'on veut, mais pourquoi ses parents avaient-ils choisi cette existence d'arrivisme, de bassesse, de mensonge, de duperie? Que leur avaient fait leurs ancêtres — tous gens comme il faut, autant qu'il pouvait le savoir — ou que leur avait-il fait lui-même? Qui leur avait empoisonné le sang avec cet idéal social de cinquième ordre, cette idée fixe de se faire de grandes relations, de se pousser dans le monde chic, surtout quand ces tentatives étaient vouées d'avance à l'échec et à la honte. Ils laissaient tellement voir où ils voulaient en venir ! Cela faisait fuir les gens qu'ils poursuivaient. Et jamais une révolte de fierté blessée, jamais un frémissement de honte en se regardant l'un l'autre en face, jamais aucun sentiment d'indépendance, de rancune ni de dégoût ! Si seulement son père ou son frère en démolissaient un ou deux chaque année ! Avec tout leur esprit, ils ne devinaient jamais l'impression qu'ils produisaient.

C'étaient de braves gens certes — comme le sont les Juifs qui se tiennent devant la porte d'un magasin de confection. Mais était-ce là le modèle à souhaiter à sa famille? Morgan avait de vagues souvenirs d'un vieux grand-père du côté maternel à New-York. On lui avait fait traverser l'Océan pour le lui montrer. Il avait une grande cravate, un accent américain très prononcé, portait l'habit le matin — ce qui permettait de se demander ce qu'il mettait le soir — avait, ou était supposé avoir du bien et s'occupait à un titre quelconque de la « Société biblique ». C'était forcément un type d'homme du genre respectable. Pemberton lui-même se rappelait Mrs Clancy, une sœur de Mr Moreen, restée veuve, aussi irritante qu'une histoire morale, et qui était venue passer quinze jours à Nice avec sa famille peu de temps après sa propre arrivée. Elle était « noble et pure », comme Amy le chantait au banjo, avec l'air de ne pas savoir de quoi on parlait et de garder par devers elle quelque chose d'assez important. Pemberton pensait que cette chose-là devait être son improbation de beaucoup des façons de faire des Moreen. Il fallait donc supposer qu'elle appartenait elle aussi au genre respectable et que Mr et Mrs Moreen, ainsi qu'Ulick, Paula et Amy auraient pu facilement, s'ils l'avaient voulu, en adopter un meilleur que le leur.

Mais il devenait tous les jours plus clair qu'ils n'en avaient nulle intention. Ils continuaient à se « défiler » suivant l'expression de Morgan et au bout de quelque temps découvrirent des raisons variées pour aller à Venise. Ils en mentionnèrent un grand nombre — ils avaient toujours une franchise saisissante et conversaient de la façon la plus brillante et la plus affectueuse, tout particulièrement à déjeuner, avant que ces dames ne se fussent « fait » le visage, et alors que, les coudes sur la table, avec quelque chose pour suivre la demi-tasse et dans la chaleur d'une discussion familiale sur ce qu'il convenait de faire, ils se mettaient immanquablement à employer les langues dans lesquelles on peut se tutoyer. Pemberton lui-même les aimait à ce moment-là, au point de pouvoir supporter Ulick élevant sa petite voix insipide en faveur de « l'exquise cité des eaux ». C'était cela qui lui donnait une sorte de secrète tendresse pour eux, cette façon de rester tellement en dehors du prosaïsme de la vie et de l'en tenir lui aussi écarté. L'été était sur son déclin lorsque, avec des cris d'extase, ils s'avancèrent tous sur le balcon qui surplombait le Grand Canal. Les couchers de soleil étaient en cette saison splendides et les Dorrington étaient arrivés. Les Dorrington formaient la seule raison du voyage qu'ils eussent laissée dans l'ombre au déjeuner, mais les raisons dont ils ne parlaient pas au déjeuner finissaient toujours par se découvrir. De leur côté les Dorrington sortaient très peu ou quand ils sortaient restaient dehors pendant des heures — ce qui était bien naturel. Et pendant ce temps Mrs Moreen et ses filles allaient les demander à leur hôtel jusqu'à trois fois. La gondole était réservée pour ces dames, car à Venise aussi il y avait des « jours » que Mrs Moreen connaissait dans leur ordre une heure après son arrivée. Elle-même en prit un immédiatement, auquel les Dorrington ne vinrent jamais, encore que Pemberton et son élève, se trouvant une fois à Saint-Marc (où ils passaient une grande partie de leur temps, occupés qu'ils étaient à faire les plus belles promenades de leur vie et à visiter des multitudes d'églises), aient vu arriver le vieux Lord avec Mr Moreen et Ulick qui lui montraient la sombre basilique comme si elle leur eût appartenu. Pemberton remarqua combien, au milieu de ces curiosités, Lord Dorring-

ton perdait de son allure d'homme du monde. Il se demandait aussi si ses compagnons lui demandaient une rémunération pour les services qu'ils lui rendaient. Quoi qu'il en fût, l'automne se termina, les Dorrington partirent et Lord Verschoyle, l'aîné des fils, n'avait demandé ni la main d'Amy ni celle de Paula.

Par une triste journée de novembre, comme le vent rugissait autour du vieux palais et que la pluie cinglait la lagune, Pemberton et Morgan faisaient les cent pas dans la grande « sala » nue pour prendre de l'exercice et un peu aussi pour se réchauffer (les Moreen étaient terriblement chiches de feu et c'était pour leur hôte une cause de souffrance). Le scaliola des dalles était froid ; les hautes fenêtres en mauvais état tremblaient sous l'effort de la tempête et il n'y avait pas le moindre soupçon de mobilier pour compenser le majestueux délabrement de la pièce. Pemberton se sentait déprimé et il lui paraissait que la fortune des Moreen était plus déprimée encore. Un souffle de désolation, avant-coureur de honte et de désastre, semblait traverser le triste vestibule. Mr Moreen et Ulick se trouvaient sur la Piazza, errant tristement en mackintosh sous les arcades, en quête de quelque chose mais gardant toujours, malgré leur mackintosh, cet air d'homme du monde auquel il est impossible de se méprendre. Paula et Amy étaient couchées ; on pouvait supposer qu'elles restaient au lit pour avoir chaud. Pemberton tourna un regard interrogateur vers le petit garçon pour voir jusqu'à quel point il se rendait compte du caractère sinistre de ces présages. Mais Morgan, heureusement pour lui, était surtout préoccupé de se sentir grandir, se fortifier et être dans sa quinzième année. Ce dernier événement l'intéressait passionnément et formait la base d'une théorie à lui — dont il avait néanmoins fait part à son professeur — et d'après laquelle il serait capable dans peu de temps de se débrouiller tout seul. Il était d'avis que la situation allait changer, qu'en un mot, une fois son éducation finie, et qu'il serait un homme, il deviendrait une valeur productive dans le monde des affaires et serait tout disposé à montrer ses remarquables capacités. Toute pénétrante que fût parfois son « analyse » de sa vie ainsi qu'il l'appelait lui-même, il y avait encore des heures

fortunées où il était — toujours suivant son expression et en conformité avec leur juste idéal — « épatamment » superficiel. La preuve en était son assertion fondamentale qu'il irait bientôt à Oxford, au collège de Pemberton et, avec l'aide et l'appui de celui-ci, y ferait les choses les plus extraordinaires. Le jeune homme s'attristait de voir combien en caressant ce projet l'enfant s'inquiétait peu des moyens de le réaliser, alors qu'en général et dans les autres matières il se montrait si raisonnable. Pemberton essayait de se représenter les Moreen à Oxford et ne pouvait heureusement y parvenir. Et cependant, à moins qu'ils ne s'y installassent, il n'existait pas pour Morgan de *modus vivendi*. Comment s'en tirerait-il sans une pension et d'où cette pension viendrait-elle? Lui, Pemberton, pouvait vivre aux dépens de Morgan, mais comment Morgan pourrait-il vivre aux siens? De toute façon qu'allait devenir son élève? Qu'il fût devenu un grand garçon, avec une meilleure santé en perspective, cela ne faisait que rendre plus difficile le problème de son avenir. Tant que la délicatesse de sa santé était évidente, l'intérêt qu'il inspirait aux gens rendait ce problème moins inquiétant. Pemberton avait la conviction secrète qu'il serait probablement assez fort pour vivre mais pas assez pour lutter et vaincre. Quoi qu'il en fût, il n'avait pas encore dépassé l'aube radieuse de l'adolescence et le choc de la tempête n'était pour lui que l'appel de la vie et le défi du destin. Il avait mis son petit pardessus usagé, relevé son col et prenait plaisir à sa promenade.

Celle-ci fut interrompue par l'apparition de sa mère au bout de la sala. Elle lui fit signe de la rejoindre et Pemberton, tout en la regardant s'éloigner sur le faux marbre humide de la longue perspective, se demandait ce qu'il y avait dans l'air. Mrs Moreen dit un mot à l'enfant et le fit entrer dans la pièce qu'elle venait de quitter. Puis, refermant la porte sur lui, elle se dirigea vivement vers Pemberton. Il y avait certainement quelque chose dans l'air, mais jamais, même dans ses moments de plus grande extravagance, son imagination n'aurait pu concevoir de quoi il s'agissait en réalité. Elle déclara qu'elle avait trouvé un prétexte pour éloigner Morgan, puis demanda — sans hésitation — si le jeune homme

aurait l'obligeance de lui prêter trois louis. Comme il la dévisageait, tout surpris, avant d'éclater de rire, elle ajouta qu'elle avait absolument besoin d'argent, elle était aux abois, il s'agissait de lui sauver la vie.

— Ma chère madame, c'est trop fort ! — dit en riant Pemberton sur le ton et avec la grâce empruntée d'élocution qui marquait les meilleurs moments de la conversation familière et anecdotique de ses amis Moreen eux-mêmes. — Où diable vous figurez-vous que je trouverais trois louis, du train dont vous allez?

— Je croyais que vous travailliez, que vous écriviez. Est-ce qu'on ne vous paie pas ?

— Pas un sou.

— Et vous êtes assez naïf pour travailler pour rien?

— Il me semble que vous devriez le savoir.

Mrs Moreen le regarda, puis rougit un peu. Pemberton vit qu'elle avait complètement oublié les conditions — si l'on pouvait se servir de ce terme — qu'il avait fini par accepter. Elles avaient été pour sa mémoire un fardeau aussi léger que pour sa conscience.

— Ah, oui, je vois ce que vous voulez dire. Vous avez été parfait en ces circonstances, mais pourquoi revenir là-dessus si souvent?

Elle s'était montrée d'une urbanité parfaite à son égard depuis la scène brutale d'explication qu'ils avaient eue tous les deux dans sa chambre à lui, le matin où il l'avait obligée à accepter ses propres conditions, c'est-à-dire à reconnaître la nécessité de mettre Morgan au courant de la situation. Elle ne lui en avait pas voulu à partir du moment où elle s'était aperçue qu'il n'y avait pas de danger que Morgan vînt la trouver à ce sujet. Et même, attribuant cette immunité à l'influence qu'avait sur l'enfant la bonne éducation de Pemberton, elle avait dit une fois à ce dernier :

— Mon cher ami, c'est énorme pour nous que vous soyez un gentleman !

C'est ce qu'elle répéta, en substance du moins :

— Sans doute vous êtes un gentleman, c'est toujours un ennui de moins !

Pemberton lui rappela qu'il n'était revenu sur rien qui ne

fût aussi réel et présent que le froid de l'appartement. Et elle de son côté le pria de nouveau de lui trouver soixante francs n'importe où et n'importe comment. Il prit la liberté d'insinuer que s'il pouvait les trouver, ce ne serait pas pour les lui prêter — ce en quoi il se calomniait, car il savait que s'il les avait eus il les aurait certainement mis à sa disposition. Il s'accusait, et sans se tromper beaucoup, de nourrir pour elle, au fond de lui-même, une sorte de sympathie fantastique et affranchie de toute considération morale. Si la misère réunit d'étranges compagnons de lit, elle crée aussi d'étranges attractions. D'ailleurs cela faisait partie de la dégradation générale d'une vie passée en compagnie de telles gens, cette nécessité de faire des répliques vulgaires et en parfait désaccord avec des traditions d'homme bien élevé.

« Morgan, Morgan, où en suis-je arrivé pour vous ! » gémissait-il intérieurement tandis que Mrs Moreen, dirigeant vers le fond de la sala sa masse volumineuse et flottante pour aller délivrer son fils, se plaignait de l'amertume des choses en général.

Avant que cette libération pût être effectuée, il y eut un coup sourd à la porte qui donnait sur l'escalier. Un jeune homme trempé apparut qui avança sa tête dans l'appartement. Pemberton reconnut un porteur de dépêches et constata que la dépêche lui était adrsssée. Morgan revint au moment où, après avoir jeté un coup d'œil sur la signature — celle d'un parent de Londres — il lisait ces mots : « Trouvé position superbe pour vous, préceptorat jeune homme riche, faites votre prix. Arrivez tout de suite. » La réponse était payée heureusement et le porteur attendait. Morgan, qui s'était rapproché, attendait aussi et regardait Pemberton fixement. Celui-ci, au bout d'un moment, ayant rencontré ses yeux, lui tendit le télégramme. Ce fut par un échange de regards entendus — ils se connaissaient si bien maintenant ! — que l'affaire fut réglée entre eux pendant que le caoutchouc du télégraphiste créait une grande mare sur le sol. Pemberton écrivit la réponse au crayon en appuyant son papier sur une fresque du mur et le télégraphiste s'en alla. Lorsqu'il fut parti le jeune homme s'expliqua.

— Je demanderai des prix exorbitants. Je gagnerai

des tas d'argent en peu de temps et nous vivrons avec cela.

— J'espère du moins que le riche jeune homme sera une belle nullité. C'est bien probable — ajouta Morgan entre parenthèses. — Et qu'il vous faudra longtemps pour lui faire entrer les choses dans la tête.

— Évidemment, plus il me gardera et plus nous aurons d'argent pour nos vieux jours.

— Mais supposez qu'on ne vous paie pas ! — dit Morgan non sans terreur.

— Oh ! on ne rencontre pas deux fois deux...

Mais Pemberton s'interrompit : il avait été sur le point d'employer une épithète regrettable qu'il remplaça par « de telles fatalités. »

Morgan rougit et les larmes lui vinrent aux yeux.

— Dites toujours, allez : deux brigands pareils, n'est-ce pas?

Puis il ajouta sur un autre ton :

— Qu'il est heureux ce jeune richard !

— Pas s'il est une belle nullité.

— Oh ! on est plus heureux ainsi. Mais on ne peut pas tout avoir, n'est-ce pas?

Et l'enfant sourit.

Pemberton le prit par les épaules et l'étreignit vigoureusement — il ne l'avait jamais autant aimé :

— Qu'allez-vous devenir, qu'allez-vous devenir?

Il songea à Mrs Moreen et aux soixante francs dont l'absence rendait la situation désespérée.

— Je deviendrai un homme fait.

Puis, comme s'il apercevait toute la portée de la remarque que venait de faire Pemberton, il ajouta :

— Je m'entendrai mieux avec eux quand vous ne serez plus là.

— Ah ! ne parlez pas ainsi. On dirait que je vous excite contre eux.

— C'est vrai. Il me suffit de vous voir. Ne vous fâchez pas, vous savez ce que je veux dire. Je serai magnifique à leur égard. Je prendrai leurs affaires en main. Je marierai mes sœurs.

— Vous vous marierez vous-même, — dit Pemberton gaîment comme si le ton le plus convenable ou le moins

dangereux à adopter au moment de leur séparation fût un ton de plaisanterie bruyante encore qu'un peu tendue.

Ce ne fut pas néanmoins tout à fait celui de Morgan lorsqu'il demanda :

— Dites-donc, comment allez-vous vous rendre à votre magnifique situation? Il faudra que vous télégraphiiez au jeune homme fortuné de vous envoyer de l'argent.

Pemberton réfléchit :

— Ça choquera ces gens-là, hein?

— Oh pour sûr !

Mais le jeune homme proposa un remède à la situation :

— Je vais aller trouver le consul d'Amérique. Je lui emprunterai de l'argent, pour quelques jours seulement, en lui montrant ma dépêche.

Morgan se mit à rire :

— Montrez-lui la dépêche, prenez l'argent et restez !

Pemberton entra suffisamment dans la plaisanterie pour dire qu'il était bien capable de faire cela pour Morgan. Mais l'enfant, devenu sérieux et désirant montrer qu'il ne pensait pas ce qu'il venait de dire, non seulement le fit se dépêcher — puisqu'il devait partir le soir même comme il l'avait télégraphié à son ami — mais encore l'accompagna pour plus de sûreté. Ils pataugèrent dans ces obscures perforations que sont les rues vénitiennes, traversèrent les ponts en dos d'âne et la Piazza où ils aperçurent Mr Moreen et Ulick entrant chez un bijoutier. Le consul se montra arrangeant. Pemberton dit que ce n'était pas à cause de la dépêche mais des grands airs de Morgan et, en revenant, les deux amis allèrent passer à Saint-Marc dix minutes de recueillement. Puis ils prirent leur séparation avec une gaîté qui ne se démentit pas jusqu'à la fin. Et il parut à Pemberton que l'attitude de Mrs Moreen n'était pas pour diminuer cette gaîté. Car, dans son irritation en apprenant la résolution du précepteur, elle fit une allusion vulgaire et comique à l'argent qu'elle avait vainement essayé de lui emprunter, et lui reprocha de filer dans la crainte de se laisser soutirer quelque chose. D'un autre côté, il est vrai, il dut rendre à Mr Moreen et Ulick la justice de reconnaître que, lorsqu'ils apprirent en rentrant la fâcheuse nouvelle, ils se comportèrent en parfaits hommes du monde.

VIII

Quand Pemberton se mit au travail avec l'opulent jeune homme qu'il lui fallait préparer pour Balliol College, il se trouva incapable de dire si cet aspirant aux grades universitaires était en réalité fort médiocre ou s'il ne lui apparaissait ainsi que parce qu'il venait de demeurer longtemps en la compagnie d'un petit homme dont l'esprit vivait d'une façon si intense. Il reçut une demi-douzaine de lettres de Morgan. Elles étaient jeunes et charmantes, écrites dans un pot-pourri de langues, avec de longs post-scriptum où il employait le volapuk familial et de cocasses illustrations logées dans des petits carrés, des petits ronds et dans les coins libres que laissait le texte. Il était partagé entre le désir de les montrer à son nouvel élève pour le stimuler — tentative d'avance inutile et vaine — et le sentiment qu'il y avait en elles quelque chose qui serait profané s'il le rendait public. Le jeune homme opulent se présenta à l'époque voulue et échoua. Mais ses parents, semblant par là justifier leurs prévisions qu'il ne fallait pas s'attendre à ce qu'il devînt tout de suite brillant, excusèrent cet échec, affectèrent avec bonté de ne pas en faire grand cas comme si ce fût Pemberton lui-même qui eût été refusé, sonnèrent le ralliement et demandèrent au jeune professeur d'assiéger de nouveau la place.

Il se trouvait en ce moment en situation de prêter trois louis à Mrs Moreen et lui envoya par mandat une somme plus importante encore. Comme réponse à cette attention il reçut une ligne effroyablement griffonnée : « Je vous supplie de revenir tout de suite. Morgan est extrêmement malade. » Ils avaient rebondi et se trouvaient une fois de plus à Paris — quelque bas qu'ils eussent été, Pemberton ne les avait jamais vus anéantis — et les moyens de communication entre eux et lui étaient par conséquent rapides. Il écrivit à l'enfant pour être fixé sur sa santé, mais attendit en vain sa réponse. Aussi, au bout de trois jours, prenant brusquement congé de l'opulent jeune homme, traversa-t-il la Manche pour arriver au petit hôtel du quartier des Champs-Élysées dont Mrs Moreen lui avait donné l'adresse. Un mécontentement profond,

quoique sourd, contre cette dame et ses compagnons ne le quittait pas. Ils ne pouvaient pas être honnêtes au sens vulgaire du mot, mais ils pouvaient vivre à l'hôtel, dans des entresols ouatés où régnait une odeur de pastilles brûlées, au milieu de la ville d'Europe où la vie est le plus dispendieuse. Lorsqu'il les avait quittés à Venise, ç'avait été avec un irrésistible soupçon que quelque chose allait se produire, mais la seule chose qui avait pu se produire était leur nouvelle et magistrale retraite.

— Comment va-t-il? Où est-il? — demanda-t-il à Mrs Moreen.

Avant qu'elle eût pu parler, la réponse à ses questions lui arriva sous la forme d'une pression exercée autour de son cou par une paire de bras vêtus de manches trop courtes quoique encore parfaitement capables d'une jeune étreinte à la façon de celles que donnent les continentaux démonstratifs.

— Extrêmement malade? Je ne m'en aperçois pas ! — s'écria le jeune homme.

Et, s'adressant à Morgan :

— Pourquoi donc ne m'avez-vous pas rassuré? Pourquoi n'avez-vous pas répondu à ma lettre ?

Mrs Moreen déclara qu'au moment où elle avait écrit il était très mal et Pemberton apprit en même temps de l'enfant qu'il avait répondu à toutes les lettres reçues. D'où il s'ensuivait clairement qu'on lui avait soustrait la lettre de son précepteur pour que le petit manège de sa mère n'en souffrît pas. Mrs Moreen était préparée à se voir dévoilée comme d'ailleurs à bien d'autres choses, ainsi que Pemberton s'en aperçut au moment où il se trouva en face d'elle. Elle était surtout prête à soutenir qu'elle avait agi sous l'impulsion de sa conscience, qu'elle était enchantée de l'avoir fait venir quoi qu'ils pussent dire et que c'était bien inutile de sa part de prétendre qu'il n'était pas pénétré jusqu'aux moelles de la certitude que sa place en ce moment était auprès de Morgan. Ayant éloigné cet enfant de ses parents, il n'avait plus maintenant le droit de l'abandonner. Il s'était créé les responsabilités les plus graves et devait à tout le moins accepter les conséquences de ses actes.

— Je l'ai éloigné de vous? — s'écria Pemberton avec indignation.

— Faites ce qu'elle vous dit, faites-le par pitié ; c'est tout ce dont j'ai besoin. Je ne peux pas supporter ceci, ni de telles scènes ! Ce sont de terribles menteurs, les pauvres !

Ces paroles échappèrent à Morgan qui avait interrompu son embrassade. Elles furent prononcées sur un ton tel que Pemberton se tournant vivement vers lui vit qu'il s'était assis brusquement, respirait avec de grandes difficultés et était très pâle.

— Oserez-vous dire maintenant qu'il n'a rien, mon pauvre chéri? — s'écria la mère tombant à genoux devant lui, les mains jointes, mais s'abstenant autant de le toucher que s'il eût été une idole dorée. — Ça va passer, c'est l'affaire d'un instant. Mais ne dites pas de ces choses affreuses !

— Je vais mieux, je vais mieux, — dit Morgan à Pemberton d'une voix haletante.

Toujours assis, il continuait à le regarder avec un étrange sourire, ses mains posées de chaque côté de lui sur le sofa.

— Prétendez-vous à présent que je n'ai pas agi loyalement, que je vous ai trompé? — lança la flamboyante Mrs Moreen à Pemberton en se levant.

— Ce n'est pas lui qui le prétend, c'est moi ! — répliqua l'enfant.

Il semblait plus à l'aise mais s'affaissait contre le mur, et l'ami qui lui était rendu s'asseyant à côté de lui lui prit la main et se pencha sur son visage.

— Mon enfant aimé, on fait ce qu'on peut. Il y a tant de choses à considérer, — plaida Mrs Moreen. — C'est sa place ici, la seule place qui lui convienne. Vous voyez bien que vous êtes de cet avis maintenant.

— Emmenez-moi, emmenez-moi — continua Morgan, toujours à Pemberton et toujours très pâle.

— Où vous emmènerais-je, et comment pourrais-je le faire, comment, mon pauvre enfant? — bégaya le jeune homme songeant à la dure appréciation que porteraient sur sa conduite ses amis de Londres; car il les avait abandonnés, en ne pensant qu'à sa propre convenance et sans les assurer d'un prompt retour.

Pleins d'un juste ressentiment, ils avaient déjà dû lui trouver un successeur. Il songeait aussi combien peu l'aide-

rait à trouver une nouvelle position le fait qu'il avait été incapable de faire recevoir son élève.

— Oh! nous nous arrangerons. Nous parlions de cela autrefois, — dit Morgan. — Si seulement nous pouvons partir, le reste n'est qu'un détail.

— Parlez-en tant que vous voudrez, mais ne vous imaginez pas que vous puissiez essayer. Mr Moreen n'y consentirait jamais, ce serait une existence tellement aléatoire, — expliqua à Pemberton la maîtresse de la maison avec un calme magnifique.

Puis se tournant vers Morgan elle s'exprima plus clairement :

— Ce serait la fin de notre tranquillité, ça nous briserait le cœur. Maintenant qu'il est revenu, tout va recommencer comme avant. Vous aurez votre existence à vous, votre travail, votre liberté et nous serons tous heureux comme autrefois. Vous vous développerez, vous deviendrez tout à fait bien et nous ne recommencerons pas ces sottes tentatives, n'est-ce pas? Elles sont vraiment trop absurdes. La place de Mr Pemberton est ici, chacun doit être à sa place. Vous à la vôtre, votre papa à la sienne, moi à la mienne, n'est-ce pas, chéri? Nous oublierons tous nos sottises et nous nous donnerons du bon temps.

Elle continua à parler et à remplir de ses vagues allées et venues le petit salon drapé et sans air où Pemberton était assis avec l'enfant dont les couleurs revenaient peu à peu. Et elle s'embrouillait dans ses raisons, insinuant qu'il allait y avoir des changements, que les autres enfants allaient se disperser (qui sait? Paula avait son idée) et qu'alors il était aisé de se figurer combien le pauvre vieux nid aurait besoin du petit oiseau. Morgan regarda Pemberton qui ne le laissa pas bouger, sachant d'ailleurs exactement ce qu'il ressentait en s'entendant appeler ainsi. L'enfant reconnut qu'il avait eu un ou deux jours mauvais, mais protesta encore contre la façon coupable dont sa mère en avait tiré parti pour faire appel au pauvre Pemberton. Le pauvre Pemberton pouvait rire maintenant (sans parler du comique de toute cette philosophie que Mrs Moreen appelait à la rescousse — on eût dit qu'elle la secouait de ses jupes dont l'agitation bousculait les

minces chaises dorées), tant son petit compagnon, déjà marqué par la maladie, évidemment marqué pour ne pas dire plus, lui paraissait peu qualifié pour faire fi d'un avantage offert.

Dans tous les cas, il était pris, lui. Il allait de nouveau avoir Morgan sur les bras pour un temps indéfini, encore qu'il vît que son élève avait une idée à lui pour diminuer son embarras. Il lui en était bien obligé d'avance, mais cette perspective ne l'empêchait pas de se sentir bien bas, pas plus d'ailleurs qu'elle ne l'empêchait d'accepter son sort sur-le-champ. Il avait néanmoins la certitude qu'il le ferait beaucoup mieux s'il pouvait souper un peu. Mrs Moreen fit d'autres allusions aux changements à envisager mais sa conversation offrait un tel mélange de sourires et de frissons — elle avouait se sentir très énervée — qu'il n'aurait pu dire si elle traversait un moment de triomphe ou une crise de nerfs. Si la famille était vraiment en train de faire naufrage, pourquoi ne pas reconnaître la nécessité de mettre Morgan dans quelque bateau de sauvetage? Ce pressentiment d'une déconfiture prochaine était fortifié par le fait que les Moreen s'étaient installés luxueusement dans la capitale du plaisir. C'était tout à fait l'endroit où il était naturel de les voir installés pour la culbute finale. D'ailleurs n'avait-elle pas dit que Mr Moreen et les autres étaient à l'Opéra avec Mr Granger et n'était-ce pas aussi là qu'on devait les chercher à la veille d'une catastrophe? Pemberton comprit que Mr Granger était un riche Américain à capturer, une sorte de grand programme avec un en-tête magnifique et rien encore dedans ; de sorte qu'une des « idées » de Paula était probablement que cette fois-ci elle n'allait pas rater son coup. Et ce coup infaillible allait détruire la cohésion de l'édifice familial. Dans ce cas qu'allait devenir le pauvre Pemberton? Il se sentait assez lié à leur destin pour se concevoir lui-même non sans alarme comme un bloc désagrégé de cet édifice.

Ce fut Morgan qui finit par demander si on n'avait pas préparé à souper pour lui. Et il s'assit avec son précepteur un moment après, en bas, dans la demi-obscurité, devant un grand étalage de peluche verte et de cordelières, une assiette de biscuits décorative et un garçon dont la réserve

était fortement caractérisée. Mrs Moreen avait expliqué qu'on avait été obligé de retenir une chambre au dehors pour le nouvel arrivant ; et la consolation que trouva Morgan — il l'offrit au moment où Pemberton méditait sur le mauvais goût des sauces tièdes — consistait surtout à démontrer que cette circonstance favoriserait leur évasion. Il parlait de cette évasion — et il y revint ensuite souvent, comme si tous les deux étaient en train de composer des aventures pour livres d'étrennes. Mais il déclara aussi avoir le sentiment qu'il y avait quelque chose dans l'air et que les Moreen ne pouvaient pas tenir bon beaucoup plus longtemps. En réalité, ainsi que Pemberton devait le constater, cela dura encore cinq ou six mois. Tout ce temps-là, cependant, les efforts de Morgan avaient pour but de réconforter et d'égayer son ami. Mr Moreen et Ulick, qu'il avait rencontrés le lendemain de son retour, prirent ce retour en parfaits hommes du monde. Si Paula et Amy y mirent encore moins de façons, il convenait de les excuser en considération de ce que Mr Granger avait fini par ne pas venir à l'Opéra. Il s'était contenté de mettre sa loge à leur disposition avec un bouquet pour chacune. Mr Moreen et Ulick n'avaient pas été oubliés, ce qui faisait de ses largesses un amer sujet de réflexions.

— Ils sont tous comme cela, — commenta Morgan, — juste au dernier moment, alors qu'on s'imagine les avoir pêchés, ils retombent au fond de la mer.

Les commentaires de Morgan à cette époque se faisaient de plus en plus libres ; ils allaient même jusqu'à reconnaître généreusement l'extraordinaire tendresse avec laquelle on l'avait traité en l'absence de Pemberton. Non, ils ne pouvaient pas en faire assez pour lui plaire, pour lui montrer qu'ils avaient des remords à son égard et qu'ils désiraient lui faire oublier sa perte. Voilà bien ce qui l'attristait et le fit se réjouir après tout du retour de Pemberton ; à présent il était moins affligé de penser à leur affection et éprouvait moins le sentiment de leur avoir de l'obligation. Pemberton accueillit en riant cette dernière raison et Morgan dit, en rougissant :

— Eh ! fichtre, vous savez bien ce que je veux dire !

Pemberton le savait parfaitement, mais il y avait bon nombre de choses que — fichtre aussi — cette raison-là

n'éclaircissait pas beaucoup. Cet épisode de son second séjour à Paris se traînait languissamment. Ils avaient repris leurs lectures, leurs promenades, leurs flâneries sur les quais, leurs visites aux musées et parfois au Palais-Royal à l'apparition des premiers froids, alors que les chaudes émanations du sous-sol devenaient agréables, devant la succulente et merveilleuse vitrine de Chevet. Morgan voulait tout savoir de ce qui concernait l'opulent jeune homme — il s'intéressait extrêmement à lui. Et quelques-uns des détails de son opulence — Pemberton ne savait lui faire grâce d'aucun — donnaient évidemment à l'enfant une conscience plus nette de l'étendue du sacrifice auquel son précepteur avait consenti pour lui revenir. Mais ce trait d'héroïsme avait développé en lui un vif désir de réciprocité, et en outre il éprouvait toujours sa conviction, non dépourvue de frivole allégresse, que leur longue épreuve touchait à sa fin. Sa certitude que les Moreen ne pourraient pas tenir beaucoup plus longtemps allait de front avec l'élan inattendu qui, mois après mois, leur permettait de conserver leur allure. Trois semaines après le retour de Pemberton, ils allèrent dans un autre hôtel inférieur au premier ; mais Morgan se réjouit de ce que son précepteur n'eût pas perdu l'avantage d'avoir une chambre au dehors. Il persistait, avec un entêtement romanesque, à croire à l'utilité de cet arrangement quand viendrait le jour ou la nuit où ils s'enfuiraient.

Pour la première fois notre ami sentit au milieu de toutes ces complications sa chaîne lui peser. C'était trop fort — comme il l'avait dit à Mrs Moreen à Venise — tout dans sa situation était trop fort. Il ne pouvait ni se débarrasser de son épuisant fardeau ni recueillir à le porter le bénéfice d'une conscience apaisée ou d'une affection récompensée. Il avait dépensé tout l'argent gagné en Angleterre ; il voyait s'en aller sa jeunesse sans recevoir aucune compensation. C'était très joli à Morgan de considérer comme une réparation de ce qu'il souffrait le fait de ne plus le quitter jamais. Mais il y avait dans cette façon de voir un vice irritant. Pemberton se rendait bien compte de ce qu'était au fond la pensée de l'enfant ; du moment que son ami avait eu la générosité de revenir, il devait lui témoigner sa gratitude en lui consacrant son existence. Mais ce pauvre ami n'avait pas envie d'un tel présent — que

pouvait-il faire de la misérable petite vie de Morgan? Et, sans doute, en même temps qu'il s'irritait, Pemberton songeait au motif très honorable auquel obéissait son élève : il cherchait simplement à faire oublier ainsi qu'il n'était rien de plus qu'un gosse hétéroclite. Si l'on basait sur une autre conception les rapports que l'on avait avec lui, on ne devait s'en prendre qu'à-soi-même de ses mésaventures. Pemberton, en proie à une étrange confusion de désir et d'alarme, attendait donc la catastrophe qu'il estimait être suspendue sur la maison Moreen. Il était certain parfois d'être frôlé par ses symptômes et se demandait quelle forme elle prendrait pour produire l'effet le plus saisissant.

Ce serait peut-être une dispersion soudaine, un sauve-qui-peut effaré, une débandade où chacun se cacherait égoïstement dans un coin. Ils possédaient certainement moins de ressort et d'élasticité qu'autrefois ; il était évident qu'ils cherchaient quelque chose qu'ils n'arrivaient pas à trouver. Les Dorrington n'avaient pas reparu ; les princes s'étaient débandés ; n'était-ce point le commencement de la fin? Mrs Moreen avait perdu le compte de ses fameux « jours » ; son calendrier social était en proie à une grande confusion, il se trouvait tourné contre le mur. Pemberton soupçonnait que la grande, la cruelle déconfiture avait été l'innommable conduite de Mr Granger qui ne paraissait pas savoir ce qu'il voulait ou — ce qui était pire — ce qu'*eux* voulaient. Il continuait à envoyer des fleurs, comme pour joncher le chemin de sa retraite qui ne devenait nullement celui de son retour. C'était très bien d'envoyer des fleurs, mais... Pemberton pouvait compléter sa phrase. Il apparaissait clairement qu'en fin de compte les Moreen étaient des épaves sociales ; si bien que le jeune homme se félicitait presque de ce que ce compte ait duré si longtemps. Mr Moreen était certes capable de s'en aller parfois faire des affaires et, ce qui était plus surprenant, de s'en revenir chez lui. Ulick n'avait pas de club, mais on ne l'aurait pas deviné à le voir, tant il continuait à avoir l'air de quelqu'un qui considère le monde du haut de la fenêtre d'une institution de ce genre. Aussi Pemberton fut-il d'autant plus surpris de l'entendre une fois répondre à sa mère sur le ton désespéré d'un homme familiarisé avec les pires priva-

tions. Il n'avait pas, bien entendu, résolu la question ; il s'agissait apparemment d'un conseil pour savoir vers qui se tourner, qui consentirait à prendre Amy.

— Envoyez-la au diable ! — jappa Ulick, montrant ainsi à Pemberton que la famille non seulement avait perdu son amabilité, mais encore avait cessé de croire en elle-même.

Il était visible aussi que si Mrs Moreen essayait de trouver quelqu'un pour prendre ses enfants on pouvait la considérer comme étant en train de carguer ses voiles en prévision de la tempête. Mais Morgan était le dernier dont elle se séparerait.

Un après-midi d'hiver — c'était un dimanche — les deux amis allèrent faire une longue promenade au Bois de Boulogne. La fin du jour était si magnifique, le coucher de soleil d'une couleur citron si claire, le défilé des voitures et des piétons si amusant, la fascination de Paris si grande, qu'ils s'attardèrent et s'aperçurent soudain qu'il allait leur falloir se dépêcher pour arriver à l'heure du dîner. Ils se dépêchèrent donc, bras dessus, bras dessous, affamés et de bonne humeur, convenant qu'il n'y avait en somme rien comme Paris, et, qu'après tout ce qu'ils avaient éprouvé, ils n'étaient pas encore rassasiés de plaisirs innocents. En arrivant à l'hôtel ils découvrirent que, encore que scandaleusement en retard, ils arrivaient à temps pour le dîner qui s'offrirait vraisemblablement à eux. Une grande confusion régnait dans l'appartement des Moreen — bien misérable cette fois, mais encore le meilleur de la maison — et, en présence du dîner interrompu, de la vaisselle en désordre comme après une rixe et d'une grande tache de vin laissée par une bouteille renversée, Pemberton ne put se dissimuler qu'il y avait eu une scène où la volonté du propriétaire avait dû s'affirmer avec la dernière rigueur. La tempête était arrivée, — ils cherchaient tous un refuge. Les voiles étaient carguées, et Paula et Amy invisibles. Elles n'avaient jamais eu recours à l'égard de Pemberton aux plus élémentaires de leurs artifices féminins, mais il sentait bien qu'il ne leur était pas assez indifférent pour qu'elles se souciassent de le rencontrer au moment où on venait de confisquer leurs robes. Quant à Ulick, il paraissait avoir sauté par-dessus bord. Le propriétaire et son personnel avaient, en un mot,

cessé de marcher à l'allure de leurs hôtes. Et, grâce à une pile de malles ouvertes qui encombraient le corridor, l'impression de détention embarrassée qui se dégageait de ce désarroi se mêlait étrangement à un aspect de départ indigné.

Lorsque Morgan se fut rendu compte de tout cela, — et ce ne fut pas long — il rougit jusqu'à la racine de ses cheveux. Il se mouvait depuis l'enfance au milieu des difficultés et des dangers, mais il n'avait jamais été témoin d'une honte publique Un second coup d'œil permit à Pemberton de remarquer que les larmes lui étaient montées aux yeux, larmes d'une amertume jusqu'ici inconnue. Il se demanda un instant si, pour ménager l'enfant, il ne pourrait pas réussir à faire semblant de ne pas comprendre. Mais tout effort dans ce sens fut rendu vain par l'apparition de Mr et de Mrs Moreen assis sans dîner dans leur petit salon déshonoré, devant leur feu éteint et semblant tourner de tous côtés leurs regards vitreux en quête d'un port pour s'abriter contre une telle tempête. Ils n'étaient point prostrés mais horriblement pâles et Mrs Moreen venait évidemment de pleurer. Pemberton cependant eut vite fait d'apprendre que son chagrin n'était point causé par la perte de son dîner — quelque plaisir qu'elle y prît d'ordinaire — mais par un coup qui l'atteignait encore plus profondément, ainsi qu'elle se hâta de l'expliquer. Il verrait lui-même comment ces grands changements, ce coup de foudre s'étaient produits et comment il leur fallait tous maintenant se débrouiller. Aussi, quelque cruel qu'il fût pour eux de se séparer de leur enfant chéri, elle était obligée de s'adresser à lui et lui demander de pousser plus loin encore l'influence qu'il avait si heureusement acquise sur l'enfant et de l'engager à le suivre dans quelque modeste retraite. A dire vrai, ils avaient absolument besoin de lui pour donner à ce fils délicieux une protection momentanée ; cela laisserait à Mr Moreen et à elle-même une bien plus grande liberté pour donner l'attention voulue au rétablissement de leurs affaires (attention qui avait, hélas ! été jusqu'à présent trop rare).

— Nous nous fions à vous ; nous sentons que nous le pouvons, — dit Mrs Moreen, frottant lentement l'une contre l'autre ses mains blanches et grasses et regardant Morgan bien en face avec componction, cependant que son mari,

évitant de prendre des libertés avec l'enfant, se contentait de lui caresser paternellement le menton d'un index hésitant.

— Oh ! certes, nous le sentons bien. Nous avons pleine confiance en Mr Pemberton, Morgan, — poursuivit-il.

Pemberton se demanda une seconde fois s'il pouvait faire semblant de ne pas comprendre, mais il n'y avait pas moyen de résister à l'intense pénétration de Morgan.

— Est-ce que vous voulez dire, — s'écria-t-il, — qu'il peut m'emmener vivre avec lui pour toujours, pour toujours? Qu'il peut m'emmener loin, bien loin, n'importe où il veut?

— Pour toujours, toujours? Comme vous y allez ! — dit Mr Moreen avec un rire indulgent. — Pour aussi longtemps que Mr Pemberton le voudra bien.

— Nous avons lutté, nous avons souffert, — continua sa femme, — mais vous l'avez fait tellement vôtre que nous avons déjà supporté le plus dur de notre sacrifice.

Morgan s'était détourné de son père, il regardait Pemberton le visage illuminé. Il n'avait plus honte de leur humiliation commune, c'était l'autre aspect de la situation qui le frappait, — il fallait saisir cette occasion. Il eut un moment de joie enfantine, à peine mitigée par la réflexion que cette consécration inattendue de ses espoirs (trop soudain et trop violent, ce changement dans leur vie était bien autre chose que des aventures de livre pour bon petit garçon) n'en laissait pas moins sur leurs bras les difficultés de l'évasion. Cette joie dura un instant et Pemberton fut presque saisi devant le flot de gratitude et d'affection qui se fit jour à travers son premier abattement, lorsqu'il balbutia :

— Mon vieux, qu'est-ce que vous dites de ça?

Comment ne pas se montrer enthousiaste? Mais il fallut à Pemberton plus de courage encore devant ce qui suivit immédiatement. L'enfant s'assit brusquement sur la première chaise venue. Il était devenu livide et avait porté la main à son côté gauche. Les trois autres le regardaient, mais Mrs Moreen bondit tout d'un coup en avant :

— Ah ! son pauvre petit cœur ! — s'écria-t-elle.

Et cette fois, tombant à genoux et sans respect pour son idole, elle l'étreignit passionnément.

— Vous l'avez entraîné trop loin, vous l'avez fait marcher trop vite, — jeta-t-elle à Pemberton par-dessus son épaule.

Son fils ne protesta pas et l'instant d'après, le tenant toujours dans ses bras elle se leva soudainement, les traits convulsés, et avec un cri de terreur :

— Au secours ! au secours ! Il se meurt, il est mort !

Pemberton comprit, avec une horreur égale, à la fixité du visage de Morgan que rien ne pouvait le rappeler à la vie. Il l'enleva à demi aux bras de sa mère et, pendant un instant, comme ils le soutenaient ensemble, tous deux mirent toute leur détresse dans leur regard.

— Il n'a pas pu supporter cela, son cœur était trop faible, — dit le jeune homme, — ce choc, toute cette scène, la violence de son émotion...

— Mais je croyais qu'il voulait s'en aller avec vous ! — gémit Mrs Moreen.

— Je vous disais bien que non, ma chère, — répondit son mari.

Il était tout tremblant et, à sa façon, aussi affligé que sa femme. Mais au bout d'un instant, il supporta son épreuve en homme du monde.

HENRI JAMES

(TRADUIT PAR L. WEHRLÉ ET M. LANOIRE)

LE JOURNAL D'ÉMIGRATION DU PRINCE DE CONDÉ

Parmi les événements qui signalèrent le déclin de la Monarchie, au cours du mois de juillet 1789, le départ de plusieurs des Princes du Sang est un des plus considérables : le Comte d'Artois, la Maison de Condé, le Prince de Conty doivent quitter la France. C'est le récit du voyage de Louis-Joseph de Bourbon, Prince de Condé, qui est publié ici pour la première fois.

Le 14 juillet, le Prince se rendit de Chantilly à Versailles. Il est accompagné de son fils le Duc de Bourbon et de son petit-fils, le Duc d'Enghien. Il y passe deux jours et après un conseil de la Famille, il est décidé qu'il s'éloignera du royaume. Il n'est pas question d'émigrer — terme qui ne sera prononcé que plus tard — mais simplement d'éviter l'impopularité que Paris a attachée à plusieurs noms, en abandonnant la France et en passant quelques mois à visiter les États qui l'entourent. Le Prince jugeait toutefois la situation grave, puisque, dès le 15, il concluait, à la suite d'un entretien avec le Comte d'Artois et Mesdames, « qu'il n'y avait plus de ressource pour le Roi, et qu'il allait boire le calice jusqu'à la lie ».

Le surlendemain le Prince quitte Versailles et revient à Chantilly avec son fils, son petit-fils et sa fille la Princesse Louise. Il y fait hâtivement ses préparatifs. Après le dîner, « en redingote bleue, l'épée au côté », il montait dans sa voiture accompagné d'une nombreuse suite.

Les Princes de la Maison de Condé gagnèrent Bruxelles. C'est là que Louis-Joseph commence le *Journal de mon voyage*. Il semble alors réaliser la tristesse de sa situation : il a cinquante-trois ans, son fils trente-trois, son petit-fils dix-sept. Mademoiselle de Condé et la Princesse de Monaco partagent cet exil. Le mois d'août se passe à visiter les bords du Rhin; aucun travail politique n'obscurcit leurs excursions : ils parcourent avec intérêt les églises, les châteaux, les édifices publics.

En septembre, ils sont en Suisse et admirent les Alpes bernoises. L'automne les trouve à Inspruck, passant par le Brenner pour se rendre à la Cour de Savoie.

Le 26 septembre, les illustres voyageurs arrivent à Turin. Ils y sont accueillis par le Comte d'Artois, et c'est alors que commence la longue suite des intrigues destinées à rétablir le Roi dans la plénitude de ses pouvoirs et l'État dans l'ancien ordre des choses. Le *Journal* devient presque monotone par la répétition des heures passées à écrire, les espérances naissent dans le centre de la France, à Lyon, parmi certains groupes de Paris; elles s'évanouissent toujours, et c'est une longue série de malheurs que le Prince de Condé subira jusqu'à son retour d'émigration, plus de vingt ans après avoir quitté Chantilly.

LE COMTE DE RIBES

JOURNAL DE MON VOYAGE

Juillet.

Nous apprîmes le mardi 14 juillet au soir à Chantilly que les révoltés s'étaient emparés de la Bastille ; nous eûmes de la peine à le comprendre, mais enfin cela était ; je crus alors ne pouvoir me dispenser de me rendre le lendemain avec mes enfants auprès du Roi, dont au moins la couronne nous paraissait en danger ; mais les chemins n'étaient pas sûrs, plusieurs de mes courriers n'avaient pas pu passer, un d'entre eux avait été arrêté, et n'avait échappé que par le plus grand hasard ; je me décidai donc à partir le lendemain matin à cheval, par des chemins détournés, pour me rendre à Versailles, comme je pouvais, mais le peu de sûreté des environs de Paris me détermina à me faire escorter par quelques-uns de mes gentilshommes et une vingtaine de mes gens à cheval; nous étions tous bien armés.

Je partis donc le mercredi 15, à onze heures et demie du matin avec mon escorte, m'étant fait une avant-garde et une arrière-garde ; je passai par la forêt du Lys, le bois de Bertinval, la forêt de Carnelle [1], le bois Carreau, la haute forêt,

1. *Note du Prince :* « Mon fils à cet endroit me quitta pour retourner à Nointel, mais il changea d'avis quatre ou cinq heures après et se rendit à Versailles dans la nuit. »

Le château de Nointel, près Clermont-en-Beauvaisis, appartenait au Duc de Bourbon qui l'avait acheté le 13 décembre 1787 à Thomas Ribault de Nointel, officier de cavalerie et gentilhomme ordinaire du Roi. Il était veuf de Louise-Catherine-Elisabeth Béchameil dont il tenait cette terre.

le bois de Boissy, Beauchamp, je traversai la vallée d'Enghien. le chemin de Pontoise, je joignis la rivière à la Frette, je la longeai jusqu'au pont du Pecq, que je passai avec quelques précautions, et j'arrivai par Marly à Versailles, à sept heures du soir, ayant fait environ seize à dix-huit lieues sur le même cheval ; je ne rencontrai personne sur ma route. En arrivant, on me dit qu'il débouchait de Paris une colonne de trois mille hommes qui venait de Versailles ; ce bruit ne se confirma pas ; je vis le soir M. le Comte d'Artois et Mesdames et je conclus de leur conversation qu'il n'y avait plus de ressource pour le Roi, et qu'il allait boire le calice jusqu'à la lie ; j'en gémis du plus profond de mon cœur et je me retirai.

Le jeudi 12, j'allai au lever du Roi, et je lui demandai dans un coin de la chambre s'il allait à Paris ; j'étais alors bien résolu à l'y suivre quoi qu'il m'en pût arriver; il me dit qu'il n'en était pas encore question mais que s'il y allait il n'aurait pas besoin de moi ; ces paroles ne me laissèrent aucun doute que ma présence à son entrée dans Paris ne lui parût importune ou nuisible [1], et je pris dès lors la résolution de m'en retourner à Chantilly ; cependant je crus devoir rester à Versailles le reste de la journée, pour voir un peu quels en seraient les événements, car ils se succédaient avec une rapidité incroyable. A midi, j'appris que le Garde des Sceaux [2] avait donné sa démission ; une heure après tous les autres ministres la donnèrent, et tout fut décidément perdu. L'après-midi, j'allai chez M. de la Vauguyon [3] qui ne me le cacha pas, et qui m'avoua qu'il n'y avait pas autre chose à faire que de penser à sa sûreté ; j'allai chercher M. le Comte d'Artois chez madame de Polignac [4]; il m'avoua qu'il pensait à la sienne, et qu'il partirait le soir, en me conseillant de faire de même, et je m'y décidai sur-le-champ; mais je ne voulais pas laisser ma fille en otage et je calculai que M. le Comte d'Artois ne partant qu'après minuit, on ne le saurait guère à Paris avant quatre ou cinq heures du matin ; je

1. Le Prince de Condé avait d'abord écrit « désagréable ».

2. M. de Barentin, qui avait été nommé Garde des Sceaux l'année précédente.

3. Paul-François, Duc de La Vauguyon (1746-1828).

4. Gabrielle de Polastron, Duchesse de Polignac, gouvernante des Enfants de France.

me décidai donc à ne partir qu'avec elle, sous l'escorte des troupes qui se retiraient en prenant le même chemin.

Nous partîmes de Versailles le vendredi 17 à quatre heures du matin; je me fis suivre par mes chevaux et mes gens armés; je montai à cheval au pont du Pecq (ma fille suivit les troupes jusqu'à Saint-Denis); je pris avec mes gens le long de la rivière, et, réfléchissant que l'on pouvait m'attendre par où j'avais passé la veille, je laissai la Frette à gauche, je passai par Sartrouville, Franconville, Cormeilles, Chauvry, Belloy, je gagnai le bois de Parois, celui de Beauvillers, et j'arrivai à Chantilly par la route des Princes et celle du Connétable; j'appris en arrivant que M. le Comte d'Artois venait de passer et qu'il y avait pris une de mes voitures; j'y dînai, j'y restai environ deux heures à faire quelques arrangements et j'en partis à deux heures et demie avec mon fils, mon petit-fils [1], MM. du Cayla, d'Autichamp et de Mintier [2]; ma fille [3] en partit quatre heures après avec mesdames de Monaco, d'Autichamp, et Amélie de Lambertie [4], MM. de Choiseul et d'Espinchal [5]; je pris la route de Flandre, je joignis au Bois de Lihus les enfants de M. le Comte d'Artois [6]; je les suivis jusqu'à Gournay, où ils m'ordonnèrent de passer, ce qui me fit plaisir;

1. Le Duc de Bourbon et le Duc d'Enghien.

2. François-Étienne de Baschi, Comte du Cayla, premier gentilhomme du Prince, maréchal de camp en 1788 et lieutenant-général sous la Restauration.

Jean-Thérèse-Louis de Beaumont, Marquis d'Autichamp (1758-1831), maréchal de camp et premier écuyer du Prince.

Le Chevalier de Mintier, page du Duc de Penthièvre, écuyer du Prince, colonel de cavalerie et chevalier de Saint-Louis. Son frère était évêque de Tréguier. Leur nom véritable est le Mintier.

3. La Princesse Louise.

4. Marie-Catherine de Brignole (1757-1813), épouse de Honoré Grimaldi, Prince de Monaco. Elle vivait séparée de lui depuis 1770 et devint veuve en 1795. Elle se remaria avec le Prince de Condé en 1808.

Le Marquis d'Autichamp avait épousé en 1763 la veuve du Marquis de Vastan, née Maussion de la Court-Augé.

La Comtesse Amélie de Lambertye, qui devait rentrer en France à la fin de 1790 et être remplacée par madame de La Rochelambert auprès de la Princesse.

5. Louis-François-Honoré, Comte de Choiseul-Meuse, maréchal de camp, général adjudant et capitaine des gardes de Son Altesse Sérénissime.

Le Comte d'Espinchal (1748-1823). Son journal d'émigration a été publié par M. Ernest d'Hauterive.

6. Le Duc d'Angoulême et le Duc de Berry avaient quitté Versailles accompagnés du Comte de Sérent, leur gouverneur.

je suivis ma route et je marchai toute la nuit ; en arrivant à Bouchain, l'on me donna quelque inquiétude ; on m'assura qu'on arrêtait toutes les voitures à Valenciennes ; je pris cependant le parti de continuer ma route jusqu'auprès de Valenciennes, mais, ne voulant pas m'enfermer dans cette ville sans être sûr d'en sortir, je m'arrêtai et je fis monter M. d'Autichamp à cheval pour tâter le terrain, bien résolu à prendre à pied ou à cheval des chemins détournés pour sortir du royaume s'il était vrai qu'on dût m'arrêter à Valenciennes. J'attendais environ une demi-heure, après quoi M. d'Autichamp m'envoya dire que je pouvais entrer en toute sûreté et qu'on me laisserait passer ; j'entrai donc le 18 à cinq heures du matin et je trouvai M. d'Esterhazy [1], qui me fit beaucoup de reproches d'avoir pu douter de son attachement à moi en particulier et au salut de la Maison de Bourbon ; je joignis là M. le Comte d'Artois, et notre entrevue fut aussi touchante que notre position peut le faire imaginer, nous trouvant désormais en fuite ; nous restâmes deux heures ensemble à causer de notre situation présente et de nos démarches futures, et je continuai ma route vers Mons, où j'arrivai à dix heures du matin, et où je m'arrêtai ; ma fille y arriva cinq ou six heures après ; le commandant autrichien, prévenu par M. d'Esterhazy, vint me voir ; beaucoup de politesses de part et d'autre ; rien d'intéressant le reste de la journée ; M. le Comte d'Artois passa dans la nuit pour se rendre à Namur.

BRUXELLES

Le dimanche 19, nous allâmes à la messe à l'église de...; les enfants de M. le Comte d'Artois arrivèrent, je leur donnai à dîner à midi, et nous partîmes à deux heures pour Bruxelles où nous arrivâmes à sept ; nous fûmes loger à l'auberge de Bellevue, nous nous y établîmes à merveille. La première personne qui me parla à la descente de ma voiture fut une marchande de dentelles qui me pressait d'en acheter, j'eus toutes les peines du monde à m'en défaire ; je parvins cependant à lui faire

1. Le Comte Valentin Esterhazy de Galantha (1740-1805), maréchal de camp et colonel du régiment de son nom. Il avait épousé mademoiselle d'Hallweill.

entendre qu'on n'avait pas besoin de dentelles quand on n'avait pas de chemises; c'était effectivement le cas où je me trouvais, attendu la précipitation de mon départ. Le Résident de France, M. de la Gravière [1], vînt me voir tout de suite (j'oubliais de dire que je voyageais sous le nom de Comte de Nanteuil, mon fils sous celui de Comte de Dammartin, et mon petit-fils sous celui de Comte de Saint-Maur). Ce résident, créature de M. de Montmorin, à travers beaucoup de respects et d'honnêtetés, me laissa voir clairement que la présence de trois Princes du Sang qui tombaient à Bruxelles comme une bombe, l'effarouchait un peu; je ne lui en sus pas mauvais gré, cela devait être; je lui expliquai l'état des choses, les motifs malheureusement trop fondés de notre retraite, dont le Roi était instruit; cette dernière phrase le fit respirer un peu plus à son aise, mais cependant il resta toujours un peu effrayé; il me dit que c'était l'Archiduchesse [2] qui lui avait appris au spectacle notre arrivée, et qu'il allait en faire part à M. de Trauttmansdorff [3], ministre de l'Empereur; je l'approuvai fort; nous soupâmes, et nous nous retirâmes de fort bonne heure.

Le lundi 20, au matin, je reçus la lettre la plus honnête du Ministre, et par le Résident qui me l'apporta; j'aimai mieux aller chez lui que d'y répondre; je ne le trouvai pas, j'y repassai deux heures après, parce que j'étais bien aise de lui parler, il me reçut avec beaucoup d'égards, m'assura que j'étais en pleine sûreté dans les États de l'Empereur, mais il me marqua quelque inquiétude que notre présence ne réchauffât les troubles des Pays-Bas, qui n'étaient pas encore bien éteints, et me fit entendre qu'il désirait que nous n'y restassions pas longtemps; nous nous séparâmes cependant fort bons amis, et dès que je fus rentré chez moi, il y vint; mêmes honnêtetés, mêmes propos; en revenant de chez ce Ministre, je rencontrai dans la ville un nommé Baudet, officier de la bouche du Roi.

1. Le Chevalier de la Gravière, résident près le Gouvernement général des Pays-Bas.

2. Marie-Christine-Josèphe (1742-1798), Gouvernante générale des Pays-Bas autrichiens, mariée à Albert-Casimir-Ignace, Prince de Saxe, Duc de Teschen (1738-1822). Elle était la sœur de la Reine Marie-Antoinette et de l'Empereur Joseph II.

3. Ferdinand, Comte Trauttmansdorff-Weinsberg (1749-1827); il fut ensuite ministre et Prince de l'Empire.

— Eh, mon pauvre Baudet, — lui dis-je, — qu'est-ce que vous faites ici?

Le pauvre homme se mit à fondre en larmes en me reconnaissant.

— Hélas, — me dit-il, —je pleure bien plus de vous voir ici, que des affaires de famille qui m'ont forcé de partir de France.

— Eh bien ! mon ami, — lui dis-je, — vous voyez que chacun a les siennes, car ce sont aussi des affaires de famille qui m'ont forcé à faire le même voyage ; mais consolez-vous, avec de la patience et du courage, il faut espérer que nos deux affaires s'arrangeront quelque jour.

Et je passai mon chemin.

Dans l'après-midi, le Résident, que le Comte de Nanteuil avait chargé de présenter ses hommages à l'Archiduchesse, vint me faire beaucoup de compliments de sa part (elle était à la campagne avec son mari) et me dire qu'ils désiraient beaucoup me voir, et que si cela me convenait, ils m'attendraient le lendemain matin ; nulle difficulté de la part du Comte de Nanteuil, et je promis de m'y rendre ; nous nous promenâmes l'après-dîner dans ce qu'on appelle le Parc, qui est la promenade publique de Bruxelles ; on nous y regardait avec quelque curiosité, mais on ne nous suivait pas ; et ce fut le seul jour qu'on y prît garde à nous, ce qui nous convint fort ; les enfants de M. le Comte d'Artois arrivèrent, je m'étais chargé de leur retenir un logement, et je les fis conduire au *Prince de Galles*, qui est une auberge tout aussi bonne que *Bellevue*.

Le mardi 21, à neuf heures du matin, nous nous embarquâmes mon fils, mon petit-fils et moi, dans un carrosse de remise à deux chevaux, comme quatre bons bourgeois, et nous nous en allâmes à Sconenberg Laken (on l'appelle également de ces deux noms), maison de campagne de l'Archiduchesse et de son mari ; nous arrivâmes avant dix heures ; nous y fûmes reçus sans aucune cérémonie, comme nous le désirions, mais avec toutes sortes de grâces et d'honnêtetés; on nous fit voir d'abord la maison, ensuite on nous fit servir un déjeuner excellent, et l'on nous mena voir le jardin, qui est la plus charmante chose que j'aie vue de ma vie ; partout, aux portes,

dans le bateau, dans la voiture, l'Archiduchesse donna la droite à ma fille, et la faisait passer devant elle ; le Prince faisait de même pour nous ; mais le tout sans affectation, et assurément sans aucune prétention des Comtes de Nanteuil, de Dammartin, de Saint-Maur et de la Marquise de Vatan (nom que ma fille avait pris d'une terre qu'elle a [1]) ; à midi et demi, nous prîmes congé des maîtres de la maison ; ils nous reconduisirent jusqu'à notre voiture, nous y firent monter devant eux et nous comblèrent d'une manière très noble de politesses et d'égards. Quand nous fûmes rentrés, nous reçûmes une deuxième visite de M. de Trauttmansdorff, qui nous parut beaucoup plus prévenant pour nous, qui ne parla plus de notre départ, et qui nous dit même qu'il espérait que nous lui ferions l'honneur de dîner chez lui un de ces jours. L'après-dîner, nous allâmes voir le Cabinet d'armes que l'on honore du nom d'Arsenal et qui n'est rien, et le Palais de l'Archiduchesse, où nous trouvâmes d'assez belles pièces et quelques-unes assez richement décorées ; mais en tout cette maison n'a pas l'air d'une Maison royale ; quand nous rentrâmes, nous apprîmes que le Prince et l'Archiduchesse étaient venus pour nous voir, nous fûmes très fâchés d'avoir manqué leur visite ; nous allâmes nous promener au Parc jusqu'au souper.

Le mercredi 22, j'envoyai chercher un fiacre, et j'allai me baigner ; dès que je fus de retour on m'annonça le Baron de Breteuil [2], qui était rentré dans le Ministère le dimanche 12, qui en était sorti le jeudi 16 et qui fuyait la persécution comme moi ; nous n'étions pas fort bien ensemble depuis quelques années, mais le malheur, comme le bonheur, raccommode tout, et nous causâmes deux heures ensemble très franchement, comme si nous étions les meilleurs amis du monde ; j'allai de là voir M. de Sérent [3], gouverneur des enfants de M. le Comte d'Artois; ces conversations, et toutes celles dont je parlerai par la suite, seraient sans doute de quelque intérêt à rapporter, mais ce n'est pas le moment; peut-être le trouverai-je un jour ; l'après-dîner, j'allai avec mes enfants voir

1. Dans le Berry.
2. Louis-Auguste Le Tonnellier, Baron de Breteuil (1733-1807).
3. Armand-Louis de Sérent, Marquis de Kerfily (1736-1822), maréchal de camp et gouverneur des Ducs d'Angoulême et de Berry. Il fut créé duc en 1817.

l'église de Sainte-Gudule ; les tombeaux, les tapisseries, les tableaux, les ornements qui la décorent méritent l'attention des voyageurs. Nous finîmes notre journée en faisant un tour dans le parc ; cette promenade touchait à notre auberge, ce qui en rendait l'habitation aussi agréable que la vue, qui d'un autre côté dominait toute la ville, et laissait apercevoir par-dessus, une étendue de campagne très considérable ; j'avais écrit plusieurs fois depuis le 20 à M. le Comte d'Artois, la réponse que j'en reçus ce jour-là, par laquelle il me pressait fort de venir le voir à Namur, me détermina à y aller le lendemain !

Le jeudi 23, je partis de Bruxelles, à sept heures du matin, avec mon fils, MM. d'Autichamp et d'Auteuil; je fus huit heures en chemin, quoiqu'il n'y ait que douze lieues du pays, mais elles en valent bien dix-huit en France ; j'arrivai donc à Namur à trois heures après midi, à l'Hôtel de Hollande, et mon premier soin fut d'envoyer à l'Hôtel d'Ascamps, savoir si M. le Comte d'Artois était chez lui; il me manda de venir tout de suite, et qu'il me donnerait à dîner; je m'y rendis, et nous causâmes ensemble, nous nous mîmes à table à cinq heures, vers les sept heures nous fîmes un whist, après quoi nous restâmes à causer des affaires publiques avec sa suite et la nôtre; mon projet était de m'en retourner le lendemain matin à Bruxelles, mais M. le Comte d'Artois en attendait des nouvelles qui devaient décider s'il s'y rendrait ou non (ce qui dépendait de la volonté du Ministre), et de plus le retour d'un courrier envoyé à Valenciennes, qu'on se flattait qui rapporterait des nouvelles de Paris, car tous tant que nous étions, nous n'en avions encore reçu aucune, et l'on peut juger de l'inquiétude qui nous agitait, tant pour le sort de nos amis et de nos connaissances, que pour celui de la France entière, que nous n'avons jamais perdu de vue un seul instant, pendant tout le temps de notre absence ; M. le Comte d'Artois me fit beaucoup d'instances de passer avec lui toute la journée du lendemain, mon attachement pour lui n'eut pas de peine à s'y rendre ; nous nous retirâmes tous à dix heures du soir.

Le vendredi 24, à huit heures du matin, j'allai me promener dans la ville, en voir les ponts, dont le coup d'œil est très pittoresque ; je revins déjeuner chez M. le Comte d'Artois,

nous devions aller voir la parade après, mais le Prince d'Hénin[1] reçut une lettre signée de cent cinquante déserteurs français engagés dans la garnison de Namur, qui lui mandaient qu'ils espéraient que les Princes iraient à la parade, et qu'ils étaient déterminés de se jeter à leurs pieds, pour les prier de les faire rentrer en France; nous nous gardâmes bien de nous exposer à cette esclandre, qui aurait fait beaucoup de bruit, et qui nous aurait embarrassés, et nous n'allâmes point à la parade; nous fûmes nous promener sur les décombres des fameux châteaux de Namur où quelques bourgeois nous expliquèrent, tant bien que mal, les attaques du dernier siège; l'aspect des deux rivières de Sambre et de Meuse, et des pays qui les bordent, forme un coup d'œil superbe; je ramenai M. le Comte d'Artois chez lui, où nous apprîmes l'émeute de Lille; je rentrai chez moi et j'y fus assez longtemps; comme je me préparais, à quatre heures et demie, à retourner chez M. le Comte d'Artois qui dînait à cinq, je vis entrer une voiture en poste, dans la cour de mon auberge; quel fut mon étonnement, d'en voir sortir M. le Prince de Conty[2], dont nous n'avions aucune nouvelle; je courus au-devant de lui : « Ah, ah! me dit-il, j'ai fait de la prose sans le savoir. » Effectivement, après avoir échappé à beaucoup de dangers, après avoir essayé de plusieurs routes, qu'il avait trouvé occupées par les révoltés, il avait pris la seule qu'il avait trouvée libre, c'était celle de Soissons, et en se dirigeant toujours pour sortir du royaume il était arrivé à Givet, d'où il nous tomba des nues à Namur, sans savoir qu'aucun de nous y fût; je le menai dîner chez M. le Comte d'Artois, qui fut enchanté de le voir; nous eûmes après dîner une conversation tous les quatre, mais la disette de nouvelles de France ne nous permit que de faire des conjectures, sans arrêter aucun plan; nous nous retirâmes à dix heures du soir, après avoir pris congé de M. le Comte d'Artois pour nous en aller à Bruxelles le lendemain matin, attendu que le local ne nous permettrait pas d'être tous

1. Charles d'Alsace, Prince d'Hénin (1744-1794), maréchal de camp, capitaine des gardes du Comte d'Artois jusqu'en 1790.

2. Louis-François-Joseph de Bourbon, dernier Prince de Conty (1734-1814); il devait rentrer en France peu de temps après pour échapper à la confiscation de ses biens.

assemblés à Namur ; comme j'allais me mettre dans mon lit, M. de Bleschen, commandant de la garnison, avec qui j'avais dîné, demanda à me parler, il me dit qu'il ne voulait pas effrayer M. le Comte d'Artois, mais qu'il y avait de la fermentation dans la ville, qu'il venait de doubler les patrouilles, qu'on se disait dans les cabarets : « Vive la France et les patriotes ! » ; il m'apprit enfin l'émeute de Tirlemont, où il y avait déjà huit maisons de rasées ; je lui demandai s'il avait informé de tout cela quelqu'un de ces messieurs de la suite de M. le Comte d'Artois ; il me dit qu'il venait d'en parler au Prince d'Hénin; alors je crus pouvoir me tenir tranquille, et je me couchai dans la triste pensée que tous les souverains de l'Europe, à commencer par celui chez qui j'étais, subiraient bientôt le sort de mon malheureux Roi.

La nuit s'étant passée tranquillement, je partis le samedi 25, à six heures du matin, et M. le Prince de Conty ne tarda pas à me suivre; j'arrivai à Bruxelles à une heure et demie; j'appris en arrivant la mort cruelle de MM. Foulon et Berthier, qui avaient été arrêtés l'un à Paris, l'autre à Compiègne et massacrés par la populace de Paris [1], où l'on nous mandait que tout était tranquille ; nous dînâmes ; nous reçûmes dans l'après-midi la visite de madame de Balbi [2], amie de Monsieur, et de la Duchesse de Laval [3], qui allaient à Spa; on me dit que l'Archiduchesse et son mari partaient le lendemain pour Namur; comme je n'avais lieu que de me louer d'eux, je crus honnête d'aller leur dire adieu; je partis pour Sconenberg, seul avec mes trois enfants ; nous ne les trouvâmes pas ; en revenant, je passai chez les enfants de M. le Comte d'Artois; je ne les trouvai pas non plus; je rentrai chez moi où ils vinrent me voir quelques moments après ; M. d'Oudenarde, chambellan de l'Empereur, vint dans la soirée nous dire de la part du Prince et de la Princesse qu'ils ne partaient que le lundi, et qu'ils nous priaient à dîner pour le lendemain, avec les personnes de notre maison ou de notre société que nous juge-

1. Le 22 juillet.

2. Anne de Caumont La Force, Comtesse de Balbi (1758-1842), dame d'atours de Madame.

3. Jacqueline de Bullion de Fervaques, épouse du Maréchal Duc de Laval-Montmorency.

rions à propos de leur amener ; nous acceptâmes ; je priai à souper le chambellan et le Résident de France et nous nous retirâmes de bonne heure. (J'avais oublié de dire que M. le Prince de Conty était arrivé sur les trois heures à notre auberge où je lui avais fait préparer un logement.)

Le dimanche 26, j'allai le matin tout seul à la messe à l'église de Caudenberg, qui était à ma porte, de là nous déjeunâmes; le célèbre M. Linguet[1] demanda à me voir; pour ne pas le mettre contre nous, je le vis et nous eûmes ensemble une demi-heure de conversation, dans laquelle je ne me livrai pas ; je ne fus pas mécontent de lui, mais je le priai de ne point parler de nous, dans ses écrits, ni pour nous blâmer, ni pour nous louer, ce qu'il me promit; le Duc de Laval vint me voir, ainsi que M. de Croix le père[2].

M. le Prince de Conty vint nous annoncer dans ce moment que M. de Trautmansdorff venait de lui dire qu'il y avait des lettres qui disaient que nos biens étaient confisqués par l'Assemblée Nationale, ainsi que ceux de tous les fugitifs ; je lui répondis qu'il valait mieux perdre ses biens que son honneur, et peut-être sa vie ; cela ne nous empêcha pas de partir peu de temps après. Je m'habillai, et je pris un fiacre pour aller voir à l'Hôtel d'Angleterre la marquise de Boufflers[3], femme d'esprit et de mérite, qui m'avait fait dire qu'elle désirait me voir, et que je savais qui pensait comme nous sur les affaires publiques; on me dit qu'elle était à la messe, mais qu'elle allait rentrer, je pris le parti de l'attendre, elle rentra et nous eûmes ensemble une conversation assez intéressante, qui fut interrompue par l'arrivée du Duc de Laval; je m'en revins chez moi pour aller dîner chez l'Archiduchesse à sa campagne ; le Prince Albert de Saxe, son mari, vint nous recevoir à la descente de notre voiture, et l'Archiduchesse à la porte de l'antichambre ; grandes politesses, conversation générale, dîner excellent, promenade charmante, pendant laquelle je causai beaucoup avec le ministre de l'Empereur, qui commençait à s'accoutumer à moi ; les enfants de M. le

1. H. Linguet, né en 1736, guillotiné en 1794, avocat et journaliste.
2. Alexandre-Louis-François, Marquis de Croix.
3. Marie de Saujon, Comtesse de Boufflers Rouverel (1725-1800), amie du Prince de Conti, dite « l'idole du Temple ».

Comte d'Artois vinrent après-dîner, nous nous séparâmes du Prince et de la Princesse vers les sept heures, et nous revînmes chez nous ; j'expédiai un courrier à Namur pour instruire M. le Comte d'Artois, qui m'avait prié de lui mander tout ce que j'apprendrais des horreurs qui se commettaient à Paris et des nouvelles fâcheuses de tout genre, que nous avions apprises dans la journée, pour le détourner d'aller à Spa, où je ne croyais pas que sa présence fût placée, et pour lui demander définitivement la première direction de sa marche.

Le lundi 27, nous apprîmes la révolte de Louvain, qu'on n'avait apaisée qu'en tuant trente ou quarante personnes. Pendant que nous déjeunions, l'Archiduchesse et le Prince vinrent nous voir ; ils partaient pour Namur, d'où ils allaient à Spa ; quand ils furent sortis, nous allâmes tous faire nos adieux aux enfants de M. le Comte d'Artois, qui partaient avec l'Archiduchesse ; en revenant de chez eux, nous nous promenâmes pendant quelque temps dans le parc ; j'allai ensuite avec mon petit-fils chez un homme qui fait et qui vend des voitures et qui réunit chez lui tous les ouvriers nécessaires à ce commerce ; cet établissement est assez curieux, par l'abondance des magasins et l'ordre qui règne dans les différents ateliers ; cet homme s'appelle Simon, il nous parut qu'il portait aux affaires de son pays la même activité qu'à celles de son commerce, et s'il y a des révoltes dans ce pays-ci, comme tout paraît l'annoncer, je ne serais pas étonné que ce Simon y jouât un des premiers rôles.

Après-dîner, nous allâmes voir la maison de campagne d'un banquier de ce pays, nommé M. Valkirk; le jardin en est charmant et mérite d'être vu ; je passai le reste de la soirée chez moi ; il nous arrivait tous les jours des Français connus, qui nous apprenaient de nouvelles horreurs de ce qui se passait à Paris.

Le mardi 28, je pris des eaux, pour me purger, car il faut convenir que quelque bonne contenance qu'on fasse, on fait un peu de bile dans la situation où je me trouvais ; je ne sortis pas de la matinée; après-dîner nous allâmes voir un cabinet de tableaux et un autre d'histoire naturelle, le tout chez un M. Bartens, proto-médecin de la ville; c'est là son titre, je

n'ai pas la prétention de l'expliquer ; ces deux cabinets sont peu considérables, mais très curieux, et l'homme qui les possède a de l'esprit et beaucoup de connaissances. Je rentrai de bonne heure ; il nous arrivait des Français tous les jours, beaucoup d'officiers aux gardes ; ils ne manquaient pas de venir me voir, et comme ils étaient, ainsi que moi, martyrs de la cause que je soutenais, je les priais à dîner, tantôt les uns, tantôt les autres, mais pas plus de deux ou trois à la fois ; nous apprîmes dans la soirée que le fameux abbé de Vermont [1] était aussi arrivé à Bruxelles.

Le mercredi 29, je pris encore des eaux, et je m'en trouvai fort bien, nous allâmes au parc où je rencontrai un valet de chambre de M. le Comte d'Artois qui arrivait de Namur et qui me dit que son maître y était fort tranquille, et qu'il l'avait chargé de me dire que j'aurais de ses nouvelles dans deux jours ; nous continuâmes notre promenade par les boulevards et de là au port, dont le coup d'œil est charmant ; nous revînmes en fiacre nous habiller et dîner. L'après-midi je fus chez le ministre, pour savoir un peu des nouvelles des insurrections du Brabant, et celles qu'il avait pu recevoir de Paris : elles n'étaient pas consolantes ; je rentrai chez moi, nous fûmes encore faire un tour dans le parc, et le soir, un nouvel arrivant de Paris renouvela nos douleurs, par le récit de ce qui continuait de s'y passer.

Le jeudi 30, j'écrivis le matin (c'était toujours l'heure où je faisais mes affaires), je descendis à dix heures, pour le déjeuner, nous allâmes, à pied, voir ce qu'on appelle le Béguinage ; c'est un quartier dans Bruxelles, mais absolument séparé de la ville, qui n'est habité que par environ trois cents femmes qui sont des espèces de sœurs grises ; elles ont de petites maisons séparées, elles y travaillent et tiennent des écoles où les enfants apprennent à lire, à écrire, et à faire les ouvrages propres à leur sexe ; il y règne la plus grande propreté ; elles ont une très belle église ; en tout, cet établissement est curieux et intéressant ; nous repassâmes par le Parc, et nous rentrâmes pour faire nos toilettes et dîner ; nous partîmes à quatre heures et demie pour aller à deux lieues de la ville, voir une maison de

1. L'abbé de Vermont (1735-1798) avait été envoyé à Vienne en 1768 pour achever l'instruction de Marie-Antoinette.

campagne, qu'on appelle Gamarache; elle appartient à un banquier; cette maison est charmante, la situation et la vue en sont délicieuses, et le jardin très agréable; nous rentrâmes sur les huit ou neuf heures, et je trouvai chez moi MM. de Baucourt[1] et de Sennevoy[2] qui venaient de Valenciennes, et qui s'en allaient à Spa; ils me dirent beaucoup de bien de la fermeté de leur garnison, mais ils me remirent en même temps une lettre de M. d'Esterhazy, qui me parlait plus franchement, qui avait été obligé d'assembler et d'armer la milice bourgeoise, et je vis par ce qu'il me mandait, qu'il ne fallait pas plus compter sur les troupes de Valenciennes que sur les autres; les paysans des environs se permettaient les plus déplorables excès, sans que personne osât s'y opposer; nous soupâmes, et je me retirai de fort bonne heure, dans l'intention de partir le lendemain de grand matin pour Namur où M. le Comte d'Artois m'avait mandé qu'il désirait me voir ce jour-là.

Le vendredi 31, quelques petites tracasseries dans ma maison me firent partir plus tard que je ne le comptais[3]; il était huit heures quand je montai en voiture, et j'arrivai à trois, à Namur, avec mon fils, MM. d'Autichamp et du Cayla. En arrivant à l'Hôtel de Hollande, où j'avais déjà logé, on me dit que M. le Comte d'Artois était dans la maison, chez un homme qui venait d'arriver de Louvain en droiture; je restai dans ma chambre, à attendre la fin de cette conversation, sur laquelle je me perdais dans les conjectures; tout était intéressant dans la position où nous nous trouvions; mes idées cependant s'arrêtèrent sur une personne, et il se trouva que j'avais deviné; l'hôtesse avait bien vu arriver M. le Comte d'Artois, mais elle ne l'avait pas vu sortir; j'appris qu'il était de retour chez lui, et j'y allai; il fit entrer mon fils et moi, et je demandai que M. de Vaudreuil[4] fût introduit, sachant

1. Probablement M. de Beaucourt, avocat général au Parlement de Rennes.

2. Le Marquis de Sennevoy, maréchal de camp à la promotion de 1784, et en garnison à Valenciennes.

3. La suite du Prince de Condé était trop nombreuse pour voyager commodément; il renvoya en France le Chevalier de Mointier, M. de Sarobert, ainsi que le Comte et le Chevalier d'Auteuil.

4. Joseph-Hyacinthe-François de Paule de Rigaud, Comte de Vaudreuil (1740-1817), ami du Comte d'Artois, qui entretint une nombreuse correspondance avec lui.

que M. le Comte d'Artois n'avait rien de caché pour lui ; nous eûmes une conversation d'environ une heure, et nous y déterminâmes la direction de notre voyage. Mon valet m'avait dit en sortant qu'il croyait avoir reconnu le domestique de l'inconnu et il vint m'apprendre chez M. le Comte d'Artois qu'il avait observé la fenêtre dont le rideau était tiré (c'est absolument l'histoire de La Fleur dans *la Gageure* [1]), qu'il avait vu une main entr'ouvrir le rideau, qu'il avait regardé et qu'il avait reconnu distinctement la personne, qu'il me nomma; comme je la connaissais, je le chargeai de lui dire, quand elle sortirait, que j'aurai bien voulu la voir ; la personne répondit qu'elle me verrait à Bruxelles. Nous dînâmes, avec un malheureux député de la Noblesse [2], dont on venait de pendre au Mans le frère et le beau-père, uniquement parce qu'il avait été de la majorité; M. Bertin [3], ancien Ministre, nous arriva, allant à Spa ; après le dîner, nous nous promenâmes dans la cour, il y avait assez de peuple à la porte ; tout d'un coup, nous entendons partir un coup de pistolet d'une fenêtre, nous entrons dans la chambre pour voir ce que c'est, et nous trouvâmes que c'est un jeune Français très connu, mais comme l'on voit, très étourdi, qui pour décharger son pistolet, avait imaginé de le tirer contre une image ; je dis à M. le Comte d'Artois : « Je ne serais pas étonné que ceci fît histoire en France; mais, sur toutes choses, continuons notre promenade dans la cour car on dirait que vous avez eu peur », et je l'emmenai ; nous passâmes le reste de la soirée à causer des affaires de notre pays avec les personnes qui nous étaient attachées ; à dix heures, nous prîmes congé de M. le Comte d'Artois pour partir le lendemain de bon matin.

Août.

Le samedi 1er août, je partis de Namur à six heures du matin; je cassai deux fois en chemin, cependant j'arrivai à Bruxelles à deux heures et demie ; je restai toute la journée

1. *La Gageure imprévue*, comédie de Sedaine.
2. M. de Montesson.
3. Henri-Léonard-Jean-Baptiste Bertin (1719-1792), contrôleur général des Finances du Roi Louis XV.

chez moi ; l'inconnu de Namur était établi dans mon auberge, il demanda à me voir, et je le vis deux fois dans la soirée ; notre conversation fut très intéressante, le Ministre de l'Empereur, dit à M. le Prince de Conty que la Reine était assez malade, et d'une manière qui donnait lieu à des soupçons affreux; hélas, que d'horreurs nous apprenions tous les jours !

Le dimanche 2, j'allai à neuf heures à la messe de la garnison, à l'église de Caudenberg [1]; je descendis au salon sur les dix heures pour le déjeuner. J'envoyai demander au Ministre à quelle heure je pouvais le voir ; il me fit dire qu'il serait chez moi à une heure ; nous eûmes ensemble une conversation assez longue, j'en eus une aussi après le dîner avec M. le Prince de Conty; nous fûmes, mon fils, mon petit-fils et moi, chez le Ministre pour lui dire adieu, après quoi nous fîmes un tour au Parc ; je rentrai chez moi, et je passai une heure avec l'inconnu.

Le lundi 3, nous partîmes de Bruxelles à six heures et demie du matin; à une lieue de la ville, la voiture de ma fille cassa, elle en prit une de suite, et nous arrivâmes à Liége à six heures et demie ; nous logeâmes à *l'Aigle Noir*, où nous fûmes fort bien ; mes enfants allèrent voir le Palais du Prince, nous soupâmes à huit heures, et nous nous retirâmes, pour partir le lendemain de bonne heure.

Le mardi 4, nous partîmes de Liége à six heures, comptant aller coucher à Cologne ; nous arrivâmes à Aix-la-Chapelle à midi, je descendis à la poste pour déjeuner et la première personne que j'y vis entrer, à mon grand étonnement, fut M. le Comte d'Artois, qui vint m'y voir et que je croyais passé au moins douze heures avant moi; il me conta qu'une de ses voitures était brisée, qu'il avait été obligé de rester, qu'il ne partait que le lendemain et me pria de rester; ce que je fis sans peine ; nous passâmes le reste de la matinée ensemble, j'eus une conversation particulière avec M. de Vaudreuil, et comme on ne dînait qu'à cinq heures chez M. le Comte d'Artois, je dînai avec ma suite, et je retournai chez lui à six heures ; j'y trouvai le général Elliot [1], qui avait si glorieusement défendu Gibraltar; sa figure était vraiment vénérable; M. le

1. Saint-Jacques-sur-Caudenberg.
1. George-Auguste Elliot, premier Lord Heathfield (1718-1790).

Comte d'Artois nous mena à lui tous les trois, et il nous dit les choses les plus honnêtes, tant pour nous que pour la France, et nous parut indigné de ce qui s'y passait ; je revins chez moi et M. le Comte d'Artois y vint un moment après faire une visite à ma fille ; après quoi, il voulut absolument nous mener à la Redoute (ce n'était pas trop mon avis, mais il le voulut, et nous le suivîmes); j'avoue que ce plaisir, si c'en est un, me parut fort ennuyeux : nous en sortîmes tous à dix heures du soir, et je me retirai chez mon hôtesse, vis-à-vis de la poste.

Le mercredi 5, je fus obligé de rester à Aix-la-Chapelle à cause des chevaux de poste, j'allai me baigner le matin, après quoi nous allâmes tous voir chez le sieur Scheines un cabinet de tableaux très nombreux, mais assez médiocres; j'appris qu'il y avait beaucoup de murmures dans le peuple contre les magistrats ; Montesson et son frère, qui voyageaient à petites journées à notre suite, arrivèrent; nous causâmes ensemble et je les priai à dîner ; nous allâmes ensuite dans une autre maison du même homme, qui me parut un brocanteur, voir un cabinet ou pour mieux dire une boutique d'histoire naturelle et de curiosités, il y a des choses fort curieuses par leur antiquité ; je m'y amusai assez longtemps, autant qu'on peut s'amuser, quand on quitte sa patrie, outragée par tous les fléaux à la fois ; nous allâmes ensuite voir la cathédrale qui est très belle, et infiniment curieuse, par sa forme, par son ancienneté, par les richesses de tout genre qu'elle renferme, et par les restes précieux de Charlemagne, ce grand homme qui gouvernait avec tant d'habileté ses immenses possessions, et savait si bien punir des rebelles et s'attacher des sujets. De là, nous allâmes voir l'Hôtel de Ville, et les salles où s'est traitée et signée la paix de 1748; c'est tout de ce qu'elles ont d'intéressant. Le soir, nous fîmes partir une partie de nos gens pour Cologne.

LES BORDS DU RHIN

Le jeudi 6, je partis d'Aix-la-Chapelle à cinq heures et demie du matin, et ma fille à dix heures ; ces arrangements étaient nécessaires pour trouver des chevaux aux postes ; cependant, je n'en trouvai pas à celle de Berghem et j'y

restai trois heures ; j'arrivai à Cologne à sept ; on nous dit que quatre jours avant, il y avait eu une sédition, et qu'on avait voulu massacrer les protestants et le bourgmestre ; j'attendis ma fille pour souper jusqu'à dix heures et demie ; elle n'arriva pas; nous prîmes le parti de nous mettre à table et de nous coucher.

Le vendredi 7, j'appris en m'éveillant que ma fille était arrivée à minuit sans accident avec ses compagnes de voyage ; après avoir déjeuné, nous nous mîmes en marche à dix heures et demie, pour voir les curiosités de la ville ; on nous mena d'abord à l'église de Maria Capitolio, où il n'y a rien de bien intéressant, le jeu d'orgues est encore ce qu'il y a de mieux décoré ; ensuite à l'église de Saint-Pierre, dans laquelle on voit un très beau tableau de Rubens qui représente le crucifiement de ce saint ; l'on nous fit entrer dans une maison, où nous trouvâmes un très grand tableau de Le Brun représentant la famille des Jabac; jamais on ne put m'expliquer ce que c'était que cette famille ; je vis chez un M. Kramer un cabinet de physique, assez curieux, où l'on fit devant nous quelques expériences assez amusantes; dans une autre maison où l'on nous mena, on nous fit voir de petits tableaux de composition en relief, que fait un abbé Gordyet, qui sont pleins d'expression et de vérité; j'en achetai un; de là nous allâmes à l'Arsenal, qui est immense, très bien garni, très curieux, et très agréablement arrangé ; l'on nous y fit voir l'armure de Jean de Vert, et celle du fameux évêque de Munster, Bernard van Galen; après dîner, nous allâmes voir la cathédrale ; le vaisseau en est superbe, et d'une élévation prodigieuse ; le maître-autel en est d'un genre unique, et d'une grande noblesse ; le trésor en est très curieux et très riche; mais ce qui surpasse tout en magnificence, c'est la Châsse où l'on voit ce qu'on nous dit être les reliques des trois Rois, elle est d'or, fort grande, très bien travaillée, et abondamment enrichie de pierres précieuses comme topazes, rubis, perles, sardoines, pierres gravées, du plus grand volume et du plus grand prix ; nous nous rendîmes ensuite au port du Rhin, nous y vîmes beaucoup de bâtiments marchands ; nous passâmes sur le pont volant à Duitz, d'où le fleuve et la ville forment un coup d'œil superbe ; nous en jouîmes quelque

temps, et nous repassâmes, ce qui finit notre journée. Je trouvai chez moi M. de Maulevrier [1], Ministre du Roi à Bonn, qui m'avait fait proposer la veille de déjeuner chez lui, à mon passage dans cette ville, et à qui j'avais fait répondre que je l'accepterais volontiers, si l'Électeur [2] n'était pas à Bonn, parce que, dans ce cas, je croirais malhonnête de m'y arrêter autre part que chez lui ; ce Ministre vint me dire que l'Électeur y était et il m'ajouta qu'il l'avait sondé pour savoir s'il désirait me recevoir, ou non ; que le Prince lui avait répondu d'un air très froid, que certainement, si je me faisais annoncer sous mon nom, il me recevrait ; c'était dire très clairement qu'il ne se souciait pas de me voir, car il n'était pas vraisemblable que, voyageant sous le nom de Comte de Nanteuil, j'allasse reprendre le mien, pour voir un Archiduc dont les Princes n'avaient pas eu à se louer pendant son séjour en France ; cette conduite de sa part me parut d'autant plus malhonnête et d'autant plus absurde, que le Comte de Nanteuil était fort loin de penser à faire valoir les droits du Prince de Condé, et que l'Archiduchesse, sa sœur, venait de me combler d'égards et d'honnêtetés à Bruxelles ; je n'eus pas de peine à me décider à passer à Bonn sans m'y arrêter, car cela me convenait fort, et cela fut convenu entre M. de Maulevrier et moi, dont c'était fort l'avis et dont je fus fort content ; je vis un M. de Conway, Maréchal de camp [3], qui pensant comme nous sur les affaires publiques, fuyait aussi la persécution, et qui venait de Luxembourg, où il s'était sauvé avec le Maréchal de Broglie [4], qui paraissait jusqu'à présent s'y fixer ; il ne m'apprit rien de nouveau, si ce n'est qu'on mandait au Maréchal qu'il y avait trois partis dans Paris, celui de l'Hôtel de Ville, celui du Palais Royal et celui de la rue du Bac ; j'eus peine à comprendre ce dernier ; je conjecturai cependant que c'était celui de M. Necker, parce que madame de Staël,

1. Le Comte de Maulevrier-Colbert (1754-1839), Ministre plénipotentiaire près l'Électeur de Cologne depuis 1784.

2. Maximilien-François-Xavier-Joseph de Lorraine, Archiduc d'Autriche (1756-1801), Électeur et Archevêque de Cologne depuis le 15 avril 1784. Il fut le dernier Électeur.

3. Le Comte Thomas de Conway, Irlandais, maréchal de camp au service de la France, ancien Gouverneur des possessions françaises aux Indes.

4. Victor-François, Duc de Broglie et Prince du Saint-Empire (1718-1804), Maréchal de France en 1759.

sa fille, loge dans cette rue; j'en étais à recueillir les nouvelles vagues que j'entendais dire, car depuis mon départ de France, je n'en avais reçu aucune directement, et mon amour pour ma patrie me rendait cette position cruelle.

Le samedi 8, je partis de Cologne à six heures du matin, je suivis les bords du Rhin, dont l'aspect est enchanteur par les vues pittoresques et variées qu'ils présentent à chaque pas, et j'arrivai par le chemin le plus intéressant et le plus agréable, à Coblentz, à six heures et demie; nous allâmes voir, en arrivant, la résidence de l'Électeur de Trèves[1]; c'est un château superbe, dans le grand genre, et meublé avec le dernier goût; le concierge me dit qu'il y avait de l'insurrection à Trèves contre l'Électeur.

Le dimanche 9, nous partîmes à cinq heures du matin, après avoir entendu la messe, nous passâmes le Rhin, et nous vîmes de l'autre côté le yacht de l'Électeur; il réunit aux plus grandes commodités un goût et une magnificence qui méritent un coup d'œil de la part des voyageurs; nous continuâmes notre route par des chemins assez difficiles et peu intéressants, nous passâmes par Montabaur, Limbourg, Henneskirsche, Wisbaden, et nous arrivâmes à Mayence vers les onze heures du soir; nous logions à l'auberge de la Cour de Mayence; nous soupâmes et nous nous couchâmes, beaucoup trop tard pour des voyageurs.

(*A suivre*).

LOUIS-JOSEPH DE BOURBON
Prince de Condé.

1. Clément-Wenceslas, Prince de Saxe (1739-1812), Électeur et Archevêque de Trèves depuis 1768. Il fut transféré en 1802 à Augsbourg.

APRÈS L'EXPOSITION INGRES

De toutes parts des voix se sont élevées, graves et solennelles : « Recueillons La Leçon d'Ingres... » Le pluriel conviendrait mieux peut-être, puisque chacun a cherché et rapporté la leçon — souvent contradictoire — dont il avait besoin ou simplement envie. Par exemple, le groupe des « synthétistes de l'objectivité picturale », — c'est la dernière définition que, pour nous mettre en goût, ait proposée un des exégètes des cubistes, — une fois de plus et avec une audace d'affirmation encore accrue, s'est réclamé de lui. N'est-il pas le maître de la « déformation »? N'a-t-il pas donné l'exemple de travailler « le dos tourné à la nature »? En effet, dès l'apparition de l'*Odalisque*, il ne manqua pas de critiques pour remarquer qu'elle avait « trois vertèbres de trop ». Le « goître » de la *Belle Zélie*, le « cou de girafe » de *Thétis*, l'épaule décrochée de madame de Sénones, le bras de la Renommée dans *l'Apothéose d'Homère* excitèrent tour à tour la verve ou l'indignation... Sainte-Beuve a eu bien raison de dire que, si l'on veut se donner la peine de chercher, on finit toujours par constater que les contemporains ont déjà dit sur une œuvre d'art, littéraire ou plastique, à peu près tout ce que la postérité en dira à son tour. — Mais les points de vue, les conclusions et même le sens des mots ont changé. « S'il est le maître de la déformation, il est notre patron », disent donc les ingénieux synthétistes de l'objectivité pictu-

rale. « C'est chez lui que nous trouvons, sinon le modèle définitif, tout au moins le principe et la justification de ces « constructions » géométriques, par plans et volumes brusquement juxtaposés, arbitraires, parce que non conformes aux vaines apparences de la Nature, disent les esprits superficiels, mais profondément raisonnées que crée notre Pensée. Ne savez-vous donc pas quelle insurmontable horreur, Ingres professait pour l'anatomie qu'il eût voulu rayer à jamais de toute pédagogie artistique? Nous sommes les seuls continuateurs de son esprit, les exécuteurs fidèles de son profond Vouloir... » C'est une affirmation, beaucoup plus qu'une démonstration. Ingres lui-même a expliqué ce qu'il entendait par déformation ou plutôt par « exagération » qui doit — qui *peut* — être la mise en évidence d'un caractère important en vue de l'expression. Mais il a dit et redit : « Il faut *copier* la nature toujours et apprendre à la bien voir. C'est pour cela qu'il est nécessaire d'étudier les antiques et les maîtres, non pour les imiter mais pour apprendre à *voir*. Quand vous manquez au respect que vous devez à la nature, vous donnez un coup de pied dans le ventre de votre mère... »

Quant aux « Pompiers », comme Luc-Olivier Merson que nous venons de perdre aimait à s'appeler, ils n'ont pas de peine à trouver dans le répertoire des pensées et maximes recueillies par le comte Henri Delaborde, — et dans les tableaux d'Ingres depuis *le Vœu de Louis XIII*, le *Saint-Symphorien*, *l'Apothéose d'Homère* jusqu'à *l'Age d'Or*, tous les articles du Credo auquel ils prétendent rester fidèles. « Qu'on ne me parle plus de cette maxime absurde : il faut du nouveau, il faut suivre son siècle ; tout change ; tout est changé. Sophismes que tout cela ! Et si mon siècle a tort ! — Il n'y a pas deux arts ; il n'y en a qu'un ; c'est celui qui est fondé sur l'imitation de la nature et de la Beauté immuable, infaillible, éternelle... Qu'est-ce que vous voulez dire? Qu'est-ce que vous venez me prêcher avec vos plaidoyers en faveur du « neuf »? En dehors de la nature, il n'y a que du baroque. En dehors des anciens et des maîtres, il n'y a, il ne peut y avoir que caprice et divagation ! Il n'y a rien d'essentiel à trouver dans l'art, après Phidias et après Raphaël. Mais il y a toujours à faire, même après eux, pour maintenir le culte

du vrai et pour perpétuer la tradition du beau !... » Et enfin et par-dessus tout, en grandes majuscules d'or au mur de l'atelier : « Le Dessin est la probité de l'Art. »

Mais le diable — et Delacroix — répondait : « Quel dessin? Celui d'Holbein ou celui de Rembrandt? Celui même de Raphaël ou celui de Michel-Ange? »

Il y a en effet tant de manières d'évoquer, noir sur blanc, en même temps que la « forme » des êtres et des choses l'impression que nous en avons reçue et enregistrée. Michel-Ange disait que Titien ne savait pas dessiner. Ingres lui-même jusqu'en 1824 ne fut-il pas traité de « gothique » par les purs Davidiens pour sa « manie » paradoxale d'imiter le dessin étriqué et les sécheresses d'un Ghirlandajo et autres primitifs voués « aux galetas de la brocante »... Et c'est en somme la critique des Davidiens que reprirent les romantiques quand, par la bouche de Préault, ils appelèrent Ingres « un Chinois égaré dans Athènes ».

Les « nobles contours », la calligraphie — pour l'appeler de son vrai nom — dont quelques élèves de David et d'Ingres lui-même firent la condition première du « grand art » ne sont d'ailleurs pas la « probité » au sens où l'entendait l'auteur du portrait de madame de Tournon... Et puis comment l'entendait-il exactement lui-même? L'eût-il définie de la même manière en ses jeunes années et quand il fut devenu le maître de l'École menacée, le défenseur de la « Tradition », de la « Beauté » contre les romantiques? J'aurais voulu que M. Delaborde notât à côté de chacune des pensées qu'il a recueillies sa date exacte. Ingres ne manqua pas à l'occasion de compléter par des définitions plus précises cette affirmation générale et un peu vague sur la probité : « *Dessiner ne veut pas dire reproduire des contours; le dessin ne consiste pas dans le trait;* le dessin, c'est aussi l'*expression*, la forme intérieure, le plan, le modelé... » (On dit aujourd'hui d'un air im-por-tant : les Volumes, car il est bien entendu que personne ne s'en était avisé avant nous!) Mais un autre jour, il dira : « La fumée même doit s'exprimer avec le trait », tout en recommandant de n'avoir d'yeux « que pour l'ensemble. *N'interrogez que lui. Les détails sont des petits importants qu'il faut mettre à la raison...* » Même s'il s'agit des chamar-

rures d'or du manteau impérial? du collier de corail de la belle madame Panekouke? des bagues et du coussin bleu de madame Rivière? du léger duvet qui ombre la lèvre supérieure de l'impérieuse et noire comtesse de Tournon, un des plus extraordinaires chef-d'œuvre de ses jeunes années?

Si les propos du maître, riches de substance et de moelle sous leur forme souvent prudhommesque, sont bons à retenir — chacun en prenant à ses risques et périls pour son usage personnel ce que ses capacités peuvent s'en assimiler, — les œuvres elles-mêmes, surtout quand elles ont l'air de démentir les propos, sont bien plus éloquentes et plus persuasives. Le mieux sans doute serait de se placer devant elles et de les contempler silencieusement, pour notre intime délectation, sans aucune malice, ni intention plus ou moins avouée d'y chercher des arguments pour ou contre une doctrine quelconque. Mais on a beau faire ; elles restent des « documents », des témoins dans le grand procès esthétique dont chaque génération reçoit et augmente le dossier... Et dès qu'on parle de « Leçons » surtout, il n'est pas inutile, il est indispensable d'essayer de se replacer, par un effort de sympathie critique, dans les conditions et circonstances où elles furent données... D'un bout à l'autre de sa longue vie (1780-1867), Jean-Dominique Ingres assista à de passionnés conflits de sentiments, d'idées, de doctrines et de techniques qui remplirent son siècle, le plus abondant en crises et en révolutions esthétiques. Pour le suivre, à travers ses œuvres, actions et réactions, au cours de sa carrière, il faudrait écrire en réalité l'histoire de la peinture française du Consulat à la fin du second Empire... Il ne s'agit ici que de quelques notes sommaires sur ce qu'il fut et fit aux principales étapes de sa course.

***

Le coche le dépose à Paris au mois d'août 1797, âgé de dix-sept ans; il entre dans l'atelier de David. Il a noté lui-même la date : « Un mois environ avant la journée du 18 fructidor sous le Directoire. » Il arrivait de Montauban, par Toulouse où, — depuis 1791 exactement, au rapport du

dernier et du plus abondant de ses historiens, M. Henry Lapauze, — il avait été envoyé à l'une de ces écoles provinciales érigées au cours du XVIIIe siècle au rang d'académies royales et qui avaient conservé une indépendance relative, quoique de plus en plus réglées au rythme de l'Académie qu'avait fondée Colbert et que les encyclopédistes avaient voulu réformer. Mais à cette heure, elle avait cessé de vivre. David qui l'avait fait supprimer régnait en maître souverain.

L'heure approchait pourtant — et plus d'un symptôme en avait déjà révélé la menace — où dans l'atelier du « réformateur » une crise allait éclater. David en ressentait le trouble dans son for intérieur. Dans la retraite forcée de sa captivité *(David pingebat in vinculis)* il avait emporté et ruminé la pensée d'un grand tableau qui devait — il en avait la confiance — marquer dans son œuvre une ascension décisive. Après avoir été un très fidèle sujet académique (au sens de l'ancienne Académie royale où il s'était formé), alors qu'il peignait *Vénus et Mars*, *Apollon*, *Diane* et les *Nioides*, *la Mort de Sénèque* et jusqu'à son voyage à Pompéi avec Quatremère de Quincy ; — puis un « Romain » au temps d'*Horace* (1785), il s'agissait de devenir « Grec » et si les *Sabines* ne suffisaient pas, on aurait le *Léonidas* !

C'est que les idées avaient marché. Les esthéticiens et les raisonneurs après les archéologues étaient entrés en scène. On ne saurait être assez attentif à ce qui se passa alors, si l'on veut comprendre le funeste malentendu qui rompit une fois de plus l'évolution logique et naturelle de notre art, et comment une pédagogie importée, dont l'institut impérial allait devenir le gardien, exaspéra jusqu'à l'absurde un « classicisme » artificiel et sectaire. Depuis le début du pontificat de Clément XIV, et sous la protection officielle du Vatican, avait été établi à Rome un cours que Raphaël Mengs avait inauguré en donnant comme titre général à ses premières leçons : *Contre le goût français* (celui du XVIIIe siècle et de l'Académie royale). Winckelmann, — avec plus de prestige et au nom de la Sacro-Sainte antiquité une fois de plus renaissante et encore bien mal connue, — l'avait repris pour son compte et Quatremère de Quincy à son tour s'en était inspiré. On avait trouvé, décrété, imposé la formule même du Beau,

du *Beau absolu* et c'est au nom de cet « idéal », de fabrication allemande et métaphysique, que l'Académie des Beaux-Arts put entendre et approuver tant de blasphèmes contre l'art le plus authentiquement français. Tout ce qui s'écartait de la définition *ne varietur* de ce Beau absolu devait être impitoyablement écarté ; on savait ce que devaient être « les traits d'un beau visage »; il suffisait d'appliquer la recette. On avait du même coup une règle de critique, et une discipline pour orienter l'enseignement. Boucher, « de funeste mémoire », deviendra le bouc émissaire de tous les péchés du « goût français », les bustes d'Houdon lui-même, « facilement faits d'ailleurs et même ressemblants », n'en seront pas moins condamnables « par l'oubli de tout ce qui tient à l'idéal » et Guérin, un peu plus tard, au rapport de Delacroix son élève voudra contraindre celui-ci à « ramener une tête de nègre au profil d'Antinoüs ».

A cette esthétique scolastique, — dont il subit pourtant l'influence à certains moments de sa vie ou plutôt dont certaines formules lui revinrent parfois à la bouche quand il eut été mis à la tête de la résistance et de l'orthodoxie contre les hérétiques, — Ingres était assez fort pour échapper. « Il ne faut pas essayer d'*apprendre* à faire le beau caractère, disait-il souvent : *il faut le trouver dans son modèle.* » Tandis que les docteurs patentés de l'École voulaient l'*imposer* au modèle. Et encore : « Croyez-vous que je vous envoie au Louvre pour y trouver ce qu'on est convenu d'appeler le « Beau idéal », quelque chose d'autre que ce qui est dans la nature? Ce sont de pareilles sottises qui ont amené la décadence de l'art. »

Dans les propos et le cerveau des jeunes artistes, — au milieu desquels, ordinairement solitaire et silencieux, il venait de prendre place, — on peut dire que frémissaient déjà confusément tous les éléments des prochaines éclosions du « romantisme ». Un groupe surtout s'agitait et par ses excentricités attirait l'attention. C'étaient les « Penseurs ». David ne trouvait pas grâce devant eux. Sans doute, ils daignaient reconnaître, dans les *Sabines*, « quelque intention de rentrer dans la voie des Grecs » ; mais rien d'assez simple, de « primitif »... Ils avaient découvert « sur les coupes étrusques »

et surtout dans les plus archaïques, « où tant de grâce et de pureté se mêle à tant de volupté », le secret d'une beauté plus subtile. D'ailleurs leur imagination — éprise d'Ossian tout autant que de la Bible et d'Homère, — s'émouvait aux romances de « la plaintive Malvina »... Au grand scandale de David, plusieurs de ses élèves, les meilleurs, Girodet, Gérard, préparaient mystérieusement des *Songes d'Ossian*, tandis que Gros, après avoir lui aussi comme les camarades produit sa *Malvina pleurant sur la lyre d'Ossian la mort d'Oscar son époux étendu à ses pieds*, peinait pour complaire à son maître sur une malheureuse *Sapho à Leucade* et ne devait retrouver toute sa verve que pour peindre *Bonaparte au Pont d'Arcole*, en attendant le chef-d'œuvre des *Pestiférés de Jaffa*. Ingres lui-même céda à la mode passagère et fit son *Rêve d'Ossian*. Mais ce fut en 1812 seulement, alors que ses rapports avec David étaient tout à fait refroidis et qu'une série de petits tableaux « de genre historique » semblaient indiquer une inclination « dangereuse » vers la couleur et le romantisme, qui ne devait vraiment « éclater » que dix ans au plus tard.

Fut-il affilié selon les rites à la franc-maçonnerie des « primitifs »? Aucun texte n'autorise à l'affirmer, encore que Delécluze, son camarade d'atelier, ait formellement dénoncé une influence de « la Secte » dans l'*Andromède* de 1807. Plusieurs des œuvres les plus significatives de sa jeunesse prouvent surabondamment qu'il fut « tenté » par elle. Sans doute, il ne se promena pas, comme Maurice Quai, déguisé en Agamemnon dans les jardins du Luxembourg; il ne se livra à aucune des excentricités qui scandalisaient ou amusaient les bonnes gens du quartier. Ce n'était pas son genre. Ses camarades, quand il était entré à l'atelier, avaient bientôt remarqué chez le nouveau venu, « grand studieux », un caractère « grave », un manque complet « de cet éclat de pensée qu'on appelle esprit en France et qui le tint toujours à l'écart de toutes les folies turbulentes ». Mais ses œuvres parlent. Même quand il est encore élève très docile, et dédie ses premiers crayons « à son cher maître »; même quand il fait des Horaces un dessin attentif, contresigné par David, il y met des particularités, des intentions sinon encore

des partis pris, qui ne viennent pas de chez David. Les mains et les doigts tendus des fils d'Horace ont des finesses nerveuses, des accents qui sont du copiste plus que de l'orignal. Le tableau qui lui valut en 1801 le prix de Rome : *les Ambassadeurs d'Agamennon envoyés pour apaiser Achille le trouvent dans sa tente occupé avec Patrocle à chanter les exploits des héros*, est encore sans doute d'un disciple, tout près du David des *Amours d'Hélène et Pâris* et qui peut-être a pensé en peignant son morceau de concours à ceux qui le jugeront. Tout de même on trouve dans la figure d'Achille des accents et un mordant déjà révélateurs d'une personnalité qui se dégage et qui bientôt s'affirmera. L'ensemble est d'ailleurs d'une élégance froide, conventionnelle. On comprend l'admiration éperdue de Flaxman devant un pareil morceau.

Il dut attendre jusqu'en 1806 l'arrêté ministériel et l'ordonnancement du mandat qui lui permirent enfin de se mettre en route pour Rome. Pendant cette période, dans l'ancien couvent désaffecté des Capucines devenu une ruche d'ateliers, à côté de son ami le sculpteur Florentin Bartolini il travailla avec acharnement. Dans d'autre cellules, Girodet peignait, secrètement, les *Funérailles d'Atala* et *Ossian* ; Gros, *Bonaparte au Pont d'Arcole*, le *Combat de Nazareth*; Granet, des jolis *intérieurs* que David tolérait, parce que « celui-là avait trouvé son genre », et que le maître n'avait jamais compté sur lui pour la grande peinture d'histoire, c'est-à-dire les nudités mythologiques et héroïques.

C'est de cette période que datent les premiers chefs-d'œuvre de Jean-Dominique Ingres. Son propre portrait (1804) le montre à vingt-quatre ans debout devant sa toile, le front bas et têtu, tenant à la main, comme un bâton de commandement, le crayon blanc dont il va se servir, l'œil solidement enchâssé sous l'arcade sourcilière, scrutant, captant le modèle qu'il s'apprête à dessiner. L'année suivante, c'étaient les portraits de monsieur, madame et mademoiselle Rivière, et celui moins impérieusement écrit de l'architecte Couderc-Gentillon (dont l'enveloppe est presque prudhonienne).

Tout a été dit sur les portraits des trois Rivière, sur le coussin bleu où madame appuie son bras potelé, sur le merveilleux châle qui l'enveloppe de la chute ondoyante et caressante de

ses volutes et de ses plis, sur la recherche attentive et impérieuse de la ressemblance physionomique, sur la grande bouche aux lèvres épaisses de la brune jeune fille. Elle est debout, elle se détache, elle passe, sur un délicieux fond de paysage, si vrai, si harmonieux — avec ses calmes eaux claires, son grand ciel et son mince clocher s'élançant doucement d'un massif de verdure — qu'il prend dans l'histoire du paysage français l'importance d'une révélation, à cette heure où des exégètes davidiens, fanatisés, des Jacobins en délire intoxiqués d'esthétique winckelmanienne professaient que « *le paysage est un genre qui ne devrait pas exister* ».

Un paysage apparaît aussi dans l'encadrement de la fenêtre ouverte dans le cabinet vert et or où s'exaltent en fanfare les rouges de l'uniforme du premier Consul. Peut-être le visage n'a-t-il pas l'intensité de vie et l'évidence de vérité que l'on admire dans les autres portraits de cette époque, soit que le modèle ait intimidé le peintre, soit plutôt que celui-ci n'ait pu obtenir le nombre de séances dont il aurait eu besoin. On sait les idées de Napoléon sur la ressemblance des portraits des grands hommes. Il les expliquait à David à propos du *Passage du mont Saint-Bernard* et s'était contenté de lui envoyer son uniforme, son chapeau et ses bottes. Et David, fier de constater qu'il avait le pied aussi petit que son héros, se plaisait à chausser les bottes dont la pointure était exactement celle de son pied. On lui suggéra que les grands hommes ont généralement le pied petit et la tête forte. Il se coiffa du tricorne qui descendit jusqu'aux épaules...

Le grand Ingres est dès lors formé. Les portraits qu'il laisse à Paris ou à Montauban quand il part pour Rome, sans parler de l'hallucinante *Zélie* du musée de Rouen, après madame Rivière, et de l'extraordinaire idole byzantine de Napoléon empereur, ceux qu'il va peindre à la Villa Médicis où les pensionnaires de France viennent de s'installer, *Granet*, *Madame Devauçay*, suffiraient à sa gloire et mériteraient qu'on leur appliquât les mots qu'il employait lui-même pour qualifier Michel-Ange et Raphaël : « Ils ont imprimé à leur *dessin le nerf et la rage.* » La rage... et aussi, à l'occasion, la plus xquise et caressante subtilité. On demeure confondu devant

les crayons qui, dès lors, prennent dans sa production, on peut dire journalière, une si grande place. La famille Forestié est de 1806. Autour de la jeune fille debout près du piano (elle fut la fiancée du peintre... « mais quelques jours avant mon départ pour Rome, racontait-il à Amaury Duval, elle contraria mes idées en peinture et me tint tête ; cela m'avertit ; je la laissai de côté ! »), toute la famille est groupée, sans oublier la servante et le chien. Chacun vit devant nous de sa vie propre, on n'en oublie plus aucun ; quelques coups de crayon ont suffi à évoquer à jamais la ressemblance et l'attitude, la manière d'être, la nuance du regard et celle du sourire !

*
* *

Il devait passer près de vingt ans à Rome. Après son « temps » régulier à la villa, il alla s'établir dans le proche voisinage, Via Gregoriana. Les nouvelles qui lui arrivaient de Paris, l'accueil qu'on y réservait à ses envois n'étaient pas pour lui encourageants et ne l'invitaient pas au retour. « Si M. Ingres n'a voulu que faire parler de lui, écrivait la *Revue philosophique, littéraire et politique*, il ne faut pas s'étonner de la manière bizarre qu'il a adoptée et le succès passe ses espérances. » Le *Mercure de France* lui reprochait sur un ton badin d'avoir pris Napoléon pour le roi Dagobert. Et le *Pausanias* : « Voici que dans un autre genre non moins détestable puisqu'il est *gothique*, M. Ingres ne tend à rien moins qu'à faire rétrograder l'art de quatre siècles, à nous reporter à son enfance, à ressusciter la manière de Jean de Bruges. » Un autre comparait ses tableaux à « ces pièces de vers modernes dont le style, plus niais que naïf, annonce la prétention d'imiter le ton et l'expression de nos vieux poètes. » Son *Œdipe et le Sphynx*, avait été sévèrement centuré par l'Académie (1808). Ce n'était pas « le beau idéal » qu'elle encourageait. On eut dit qu'il se plaisait à justifier ces critiques par chacun de ses ouvrages. C'est la période où, par l'acuité passionnée de sa vision, l'ardente et subtile ferveur de son dessin serrant — et tour à tour violentant et caressant — la forme, il s'est vraiment fait une âme et un œil primitif. Il entretient, d'ailleurs, commerce avec le *quattrocento* et même le

trecento. Son carnet de voyage porte les traces de séjours à Florence, Assise, Pérouse. On lit sur une page : « S'arrêter au moins huit jours à Spolète. » Certaines études d'armure font penser à Pisannello. A Pise, il prend des croquis devant les fresques du Campo Santo; à Assise et à Florence, devant celles de Fra Angelico et même à la Chapelle des Espagnols et note sur une page de son album : « C'est à genoux qu'il faudrait étudier ces hommes-là !... » Voilà ce que peut dire un cœur vraiment épris. « Ah ! comme ils m'ont trompé ! », écrira-t-il encore en parlant de ses maîtres.

S'il revient à l'antique, c'est aux époques primitives qu'il remontera de préférence. Il lit Homère dans la traduction de Bitaubé et c'est là qu'il trouve l'inspiration de son tableau de *Jupiter et Thétis* (1811)... Il le peignit selon la version de Bitaubé plutôt que d'après le texte d'Homère, car le texte original porte que la déesse a *pris* le menton du dieu de son geste de suppliante, et le traducteur plus timide s'est contenté de dire qu'elle porte la main vers le menton divin. (La remarque a été faite par M. Dimier.) C'en est assez d'ailleurs pour que la tension de cette main, du bras, du long cou de la déesse, dont le motif fut emprunté sans doute à quelque miroir antique, atteignent et dépassent ici toutes les possibilités et tout l'entraînement des exercices de gymnastique les plus audacieux. On sent là plus encore que l'effort d'une volonté, la délectation presque morbide d'une égoïste et obsédante concupiscence des yeux et de l'esprit. Dans les portraits de ces mêmes années, c'est avec une puissance — toujours plus attentive et plus efficace à s'emparer des moindres particularités physionomiques, — une virtuosité toujours plus étonnante à ramasser la vie tout entière dans un rythme impérieux. De l'admirable portrait de Granet (1807), avec la grave et pleine harmonie de ses horizons romains faits pour ravir Corot lui-même, à celui de la comtesse de Tournon (1812) avec sa robe verte, l'expression de ses grands yeux fixés sur vous, intimidants et fascinants... les chefs-d'œuvre se succèdent presque sans interruption. C'est le plein épanouissement d'une maturité précoce (il a trente ans) dans la solitude, l'injustice de l'opinion, presque l'exil.

L'Institut impérial le tient systématiquement en suspicion et à l'écart. Du fond de son bannissement, David lui garde encore rigueur; les critiques l'accablent de leur sévérité. « Je sais tout ce qui se passe à Paris sur mon compte, écrit-il à ses amis de Montauban. Le Salon est donc le théâtre de ma honte? Je suis victime de l'ignorance, de la mauvaise foi, de la calomnie. Les scélérats ! Ils ont attendu que je sois parti pour m'assassiner de réputation... Et je ne suis pas là, je ne puis me défendre. Je sacrifierai ma vie ou cette meute croassante aura cessé de crier... Mais, de grâce, par pitié, voyez mon désespoir... » Et ce dernier cri de détresse, qui révèle sous la fierté de l'artiste, incapable d'aucune lâche concession, la douleur profonde de l'homme atteint au plus intime de ses espérances, ajoute à cette lettre toute vibrante d'indignation, de douleur et de mépris, une beauté pathétique et poignante. La volonté, l'œil et la main restaient d'ailleurs sans défaillance. « Il est bien rare, avait-il dit ou plutôt dira-t-il plus tard, il est bien rare qu'un *grand dessinateur* n'ait pas eu *le coloris qui convenait le mieux à la nature de son dessin.* » Ses portraits (madame Devauçay, madame de Senonnes, et madame Rivière en témoigneraient suffisamment, si des petits tableaux comme la *Chapelle Sixtine* (moins encore celle du Louvre de 1820 fort belle et riche pourtant que celle qui vient de nous être révélée à l'exposition du Jeu de Paume) ne convainquaient de suprême injustice le mot de Delacroix, répété par George Sand, dont je ne reproduis ici que le sens : « Ingres croit avoir fait de la couleur, quand il a juxtaposé et étendu des couleurs sur sa toile comme une cuisinière met de la non-pareille sur un gâteau bien cuit... » La couleur, la matière, la sonorité, la chaleur et l'exécution sont ici d'une qualité à ne rien laisser souhaiter au delà. L'ampleur, la justesse et l'intelligence avec lesquelles sont interprétées les fresques de Botticelli et le *Jugement dernier* de Michel-Ange, la puissance des harmonies étoffées, sobres et profondes que composent les costumes ecclésiastiques, cardinaux, évêques et religieux autour du pape debout dans son ample chasuble blanche et or, aux longs plis tombant sur les marches du trône jusqu'au tapis rouge, dont la note plus vive attire d'abord le regard... quel admirable tableau!

C'est le jour où il avait achevé de peindre ce morceau qu'il dut écrire sur ses tablettes : « Aux yeux de beaucoup de personnes, Raphaël n'a pas *coloré*. Il n'a pas coloré comme Rubens. Parbleu ! je le crois bien ! Il s'en serait bien gardé ! » — Et encore : « Titien, voilà la couleur vraie, voilà la nature sans exagération, sans éclat forcé. C'est juste. » Et enfin : « Dans un tableau, la lumière doit tomber et se concentrer sur une partie avec plus de force, de manière à ce que le regard y soit attiré tout d'abord et s'y porte... Et les dégradations ! »

*
* *

Sa disgrâce durait encore quand ouvrit le Salon de 1824 où le *Vœu de Louis XIII* paraissait en même temps que les *Massacres de Chio* de Delacroix. Girodet venait de mourir. David achevait de s'éteindre dans son exil de Bruxelles ; l'École était dans la crise, « ou plutôt il n'y a plus d'École », écrivait Delécluze. La saine technique était violemment menacée, « par la multiplicité des doctrines et des goûts », et aussi par « la multiplicité des moyens employés pour arriver à l'imitation de la nature, par cette manière nouvelle de jeter les teintes avec une fougue qui va jusqu'à la témérité et de faire grimacer les figures sans aucun respect pour la beauté ». L'École allait donc mourir... Qui se mettrait à la tête de la résistance nécessaire ? Qui oserait s'opposer à l'assaut des envahisseurs ?

« Homéristes et Shakespeariens » étaient aux prises. Qui viendrait pour la défense d'Homère offrir sa poitrine aux barbares conjurés?

Le jour de l'enterrement de Girodet, dans la chambre mortuaire, une conversation — une sorte de conseil de guerre — s'était tenue entre les principaux représentants de l'atelier de David. Gros, Gérard, « les membres de l'Institut et les plus habiles artistes » s'entretinrent de la perte irréparable que venait de faire l'École dans un moment « où elle avait besoin d'une main puissante qui la retînt sur la pente où elle était entraînée par l'école dite romantique ? » (C'est un témoin, Delécluze, qui a noté et nous a conservé cette conversation

dont il faut lire le procès-verbal fidèle et que je ne puis que résumer ici.) « Que ne le remplacez-vous, Gérard, — dit quelqu'un, — et que ne vous levez-vous pour remettre l'École dans la bonne voie, puisque David est exilé? »

Et Gérard, « roi des peintres et peintre des rois », sans compter des belles dames dont il savait comprendre et contenter le secret désir de plaire : « Je confesse que je ne m'en sens pas la force. J'en suis incapable. » — Et vous Gros? — Pour moi, répond celui-ci, *dont les yeux étaient rougis et la voix altérée*, non seulement je n'ai pas assez d'autorité pour diriger l'École, mais je dois m'accuser d'avoir été le premier à donner le mauvais exemple que l'on a trop suivi... » Et il pensait sans doute à ses « péchés » : *les Pestiférés de Jaffa, le Champ de bataille d'Eylau* qui avaient allumé au cœur de Delacroix l'enthousiasme et révélé son vrai génie à l'élève de Guérin,... aux « lettres de rappel » de David : « Que faites-vous, mon bon Gros, reprenez votre Plutarque !... » Il s'accusait... en attendant d'aller, dix ans plus tard, découragé, à jamais, désespéré, s'allonger le nez dans la vase dans une flaque d'eau, au bord de la Seine, pour y chercher la délivrance et la mort !

Et c'est alors dans ce désarroi de l'École qu'on se tourne vers l'exilé de Florence et de Rome, qui alors dans sa quarante-quatrième année, se rappelait par *le Vœu de Louis XIII* au souvenir de ses pairs. On le fit venir à Paris. L'Institut qui l'avait tenu en suspicion lui ouvrit ses portes... C'était sa première victoire ; il n'en fut jamais assez reconnaissant à Delacroix, car en votant pour lui c'est contre l'autre que l'Académie des Beaux-Arts avait manifesté... Il était bien d'ailleurs — au moins par son caractère — l'homme qu'il fallait pour la mission qui lui était tout à coup proposée. Autant que les préférences de son esprit, la structure même de son œil, à qui les moindres modulations de la forme apparaissaient dans la clarté la plus égale, sans complications pour lui inutiles et offensantes de reflets contrastés et qui modelait dans les chairs avec une vigueur subtile comparable à celle des plus authentiques primitifs, en avaient fait la contradicteur en quelque sorte prédestiné d'Eugène Delacroix... Il eut vite fait d'entrer dans son nouveau

personnage de chef d'école, de général en chef des armées de la Foi ! Bientôt il professe, dogmatise et vaticine. Rubens et van Dyck peuvent plaire au regard ; mais ils trompent. Ils sont de l'Ecole du mensonge... » Et cette énorme boutade prudhommesque : « Le reflet est indigne de la peinture d'histoire !... » Et le voilà qui dans la lumière égale de l'Empyrée groupe autour d'*Homère déifié* (ce plafond fut commandé en 1826 par la Maison du Roi pour la neuvième salle du musée Charles X au Louvre) « les plus grands génies de l'Humanité » : Apelle conduit par la main et présente Raphaël, — comme Virgile, Dante, — Ménandre, Sapho, Alcée, Alcibiade, Pisistrate et Lycurgue forment à la droite du Poète que couronne la gloire et aux pieds de qui ses filles l'*Iliade* et l'*Odyssée* sont assises, un groupe sympathique et d'un choix en somme assez arbitraire! Plus bas, en demi-figure, Corneille, Poussin, le Tasse et dans un coin, à demi caché comme en pénitence, Shakespeare. Mais en 1840 quand il reprend dans un grand dessin toute la composition, il fera disparaître Shakespeare, dont Delacroix s'est trop souvent inspiré ! « pour ne pas compromettre l'unité morale, la vertueuse harmonie de la scène »... et il y introduira l'auteur du *Voyage d'Anacharsis* et Winckelmann !

Et par le même « retour », quand on parlera, au nouveau maître de l'École, au « successeur et continuateur » du grand David, des primitifs et de Florence, il répondra de son ton le plus irrité et bourru : « Ces messieurs vont à Florence ! Moi je suis à Rome... vous entendez, *je suis à Rome* ! Ils étudient le gothique... je le connais aussi : *je le déteste*; il n'y a que les Grecs ! » Mais des témoins étaient encore là sans parler de ses œuvres — les plus irrécusables des témoins — pour rappeler qu'en ses jeunes et plus belles années, à son premier voyage, il s'était enthousiasmé pour ces « gothiques », que son génie fraternel s'était incliné devant eux et qu'il les avait copiés « à genoux ! »

Il serait tout à fait excessif et paradoxal de soutenir qu'il n'y eut que contradiction entre l'Ingres d'avant et l'Ingres d'après 1824 ; mais il fallait expliquer d'une part comment le peintre décrié par les Davidiens de la *Belle Zélie* et de *Jupiter et Thétis*, de mademoiselle Rivière et de *Vénus blessée*

fut amené à prendre la succession de David — et il faudrait montrer à présent comment l'homme de la résistance, le grand prêtre de « l'Idéal », en même temps qu'il promulgait à son tour un dogme du Beau pour l'opposer aux « dictateurs du laid », par une de ces heureuses inconséquences fréquentes dans l'Histoire, retrouvait — jusque dans son extrême vieillesse, dans quelques-unes de ses peintures, dans plusieurs de ses portraits et dans presque tous ses crayons, en dépit de la rigueur de son dogmatisme intransigeant et de ses partis pris, — la spontanéité, l'acuité de vision et surtout ce don prestigieux, cette prise de possession voluptueuse de la beauté féminine qui feront jusqu'à la veille de sa mort, quand il reprendra *la Source, la Naissance des Muses, l'Age d'or*, les plus exquises inspirations de sa jeunesse.

Si les déboires d'ailleurs ne lui furent pas épargnés dans cette seconde période, et si la mauvaise humeur de l'accueil fait au *Saint Symphorien* le détermina à quitter de nouveau Paris pour retourner à Rome (où il prit à la Ville Médicis la direction laissée vacante par Horace Vernet), ses fureurs comiques et son intraitable intransigeance ne furent pas plus clémentes aux dissidents que les pontifes de l'École de David l'avaient été aux œuvres de sa jeunesse. « Qu'on ne me parle plus de cette maxime absurde : il faut du nouveau, il faut suivre son siècle, tout change, tout est changé. Sophisme que tout cela ! Est-ce que la nature change, est-ce que la lumière change, est-ce que les passions du cœur humain ont changé depuis *Homère* ! Il faut suivre son siècle? Mais si ce siècle a tort? » « Homère a pour jamais instruit le genre humain ; il a le premier débrouillé les beautés naturelles, comme Dieu a organisé la vie en la démêlant du chaos... » Et il voulait faire enlever du Louvre la *Radeau* et les « dragons », comme il appelait les *Cuirassiers* de Géricault, l'un des grands coupables à ses yeux, — de ce noble et généreux Géricault d'esprit et de cœur plus hospitaliers que les siens, qui, au-dessus de son lit de mort avait fait placer un dessin d'Ingres et dans les pires angoisses de la douleur, aux approches de l'agonie murmurait encore : « Voyez, que c'est beau ! »

Les critiques élevées contre le *Saint Symphorien* furent-elles toutes injustes? Oserai-je confesser que je comprends les

objections faites à cette « composition » profondément réfléchie, cherchée, savante, où les beaux morceaux certes ne sont pas rares, et que dans la nouvelle salle des États, — si bien remaniée au Louvre, — les Delacroix sont décidément plus près de notre cœur et enrichissent d'un apport plus utile que l'*Apothéose d'Homère* le trésor de l'art français?

Mais le temps des controverses, étroitesses, rivalités a pris fin. Les deux génies ennemis peuvent enfin, dans l'immortalité, — si les échos de la Terre vont jusqu'au séjour mystérieux où les grands artistes s'entretiennent dans la lumière, — entendre :

La voix du genre humain qui les réconcilie.

ANDRÉ MICHEL

TERRE DE CHANAAN![1]

Nous n'allons pas : on nous emporte.
MONTAIGNE

VII

BRELAN DE ROIS

Environ toutes les cinq semaines, le paquebot-poste arrivait à Puerto-Leon. Son escale était courte ; il y avait si peu de marchandises; des colis postaux, des journaux, des lettres, à destination de quelques commerçants, des agents consulaires, des rares Européens échoués sur cette rive. Et cependant le passage du courrier rompait la monotonie torride des jours et faisait battre le cœur de ceux-là mêmes qui n'attendaient rien.

L'arrivée du paquebot qui venait de Trinidad, était signalée par le sémaphore, placé sur la montagne à l'extrémité nord de la baie; un disque rouge et deux boules noires annonçaient que le navire était en vue. La ville entière se rassemblait sur le port pour contempler la lente manœuvre du navire qui, avec des précautions infinies, venait accoster à l'appontement ses hauts bordages où s'accrochaient encore, ruisselantes et rousses, les herbes des Sargasses.

Le port reprenait ce matin-là une apparence de vie. L'air

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 mai et 1er juin 1921.

était moins étouffant. Des vendeuses de fruits promenaient leurs paniers, juchés haut sur leurs têtes, et le soleil allumait l'écorce des oranges. Des porteurs s'affairaient. Il y avait quelques ballots de café et de cacao à embarquer, des cotonnades à décharger. Les grues rouillées grinçaient et leur aigre rumeur était plus agréable que le pesant silence habituel. Les coups de sifflet, les cris des hommes d'équipage déchiraient heureusement la torpeur qui envoûtait les eaux métalliques et l'argile sanglante de Puerto-Leon.

J'aperçus don Juan Manera, la canne à la main, en conversation animée avec le lieutenant du port, et suivi à bonne distance par un petit groupe de gaillards robustes, mais de bien mauvaise mine. Depuis quelque temps, on ne rencontrait guère l'Espagnol sans son escorte. Il devait avoir de bonnes raisons pour adjoindre à ses promenades une peu séduisante compagnie. Des rixes avaient eu lieu dans des cabarets — à la *Fé en Dios* on avait ramassé un cadavre — entre les partisans du gouvernement et les révolutionnaires. On disait que le parti de Lopez Mendoza avait, grâce à don Juan, pris un nouveau corps, que l'ex-président attendait à Trinidad une occasion favorable pour débarquer, un jour ou l'autre, sur la côte américaine, rassembler ses amis, et marcher sur Puerto-Leon. J'avais même ouï dire une fois par un capitaine hollandais, hôte de M. Breitkopf, que le cirque Wang, le Chinois et le jovial Cupidon n'étaient peut-être pas étrangers à toutes ces machinations.

Carvès, qui s'était rendu à bord avec la chaloupe de la Santé, dégringolait la passerelle, brandissant des papiers.

— Ça y est, — me cria-t-il. — Nous voici sûrs de notre affaire. L'A. M. T. consent à entreprendre l'exploitation du placer, à ses frais. Je suis chargé de tout organiser. Un chèque de cinquante mille à toucher à la Brasilian Bank, ici. D'autres envois suivront plus tard. Il faut que nous soyons en route dans un mois. Ah ! mon vieux ! mon vieux ! quelle chance !

— Chut ! — dis-je. — Il y a des mots qu'il ne faut pas dire.

— Tais-toi, mauvais prophète ! Et puis, voilà ton courrier ! Il ajouta en riant :

— Une lettre de ma mère. Elle n'a rien compris à mon

câble de quatre cents mots. Le facteur du pays n'avait jamais rien vu de pareil. Elle m'a cru fou. Pauvre vieille !

Quelques lettres insignifiantes. Sauf celle, prévue, de Fasie, écrite par un clerc de notaire, confuse, sans autre pittoresque que celui de la syntaxe, parlant du prix de la volaille, de la récolte probable, des maladies de la vigne. Mais si palpitante d'humble tendresse, imprégnée de l'odeur de mon grenier à foin, de mon cellier, de toutes ces choses qui étaient dans mon sang et dans mon cœur. Je courus à ma chambre, et couché sur mon lit, je sanglotai sur ce papier, couvert de la fine anglaise du tabellion, grossièrement signé par ma nourrice, en caractères bousculés et gauches, comme sa propre démarche quand elle est en retard pour la messe de cinq heures, le dimanche.

Lorsque la sirène du paquebot émut de son hurlement rauque et prolongé le silence de ma sieste, je n'eus pas le courage d'aller sur le port, faire un signe d'adieu au navire en partance.

— Tiens, me dit Carvès, don Juan nous invite à faire un poker chez lui, la semaine prochaine. Tu viendras. Une petite partie de temps en temps, ce n'est pas à négliger. D'ailleurs, — ajouta-t-il, — je crois que je rencontrerai Miguel Sampietri et, dame, c'est pour me tenter ! Et maintenant, à la besogne.

Carvès loua une baraque de bois qu'il aménagea en bureau. Un ancien comptable de Sampietri, M. Napoléon Garbure, fut chargé de l'administration embryonnaire du Placer Eldorado. M. Napoléon Garbure était un ex-fonctionnaire colonial français qui avait eu des malheurs et ne songeait pas à rentrer dans sa patrie. Il avait un visage insignifiant et bouffi, d'une teinte jaune fort repoussante, de petits yeux plissés. un ventre bedonnant; et il s'exhalait de sa personne une odeur de transpiration. M. Napoléon Garbure était résigné à Puerto-Leon, à sa maladie de foie et à la vaine monotonie des jours. La colonie l'avait engraissé, mais avait pompé ses globules rouges. Il ne réagissait plus. Depuis des années qu'il vivait sur ce rivage, il trouvait dans le brandy-coktail sa seule

raison d'exister, il avait perdu toute faculté de réagir devant les hommes et les événements. Il exerçait des métiers vagues et tirait peu de profits d'une petite plantation de cacao acquise sur les bénéfices d'une part de Placer. Une mulâtresse lui servait de « Ménégère ». C'était le type parfait du « raté » tropical, bonhomme, flegmatique, ridé par le soleil, maté par cette langueur qui monte d'une terre humide où les énergies s'étiolent, les volontés s'affaissent, les muscles s'amollissent, lente dissolution au bout de laquelle ce qui fut un homme n'est plus qu'un peu de rêve confus dans beaucoup de chair flasque, cinglée passagèrement par le fouet des alcools.

Un large placard de carton fut accroché à la porte. On lisait : « *Agence Minière tropicale.*

» *Les inscriptions pour le Placer Eldorado sont reçues de 6 heures à 9 heures au matin.*

» *Agent : Carvès.* »

Les hommes qui désiraient monter au placer recevraient une somme pour leur équipement et leurs vivres, plus une part de pépites, ou de poudre. La caravane devait être organisée en trois semaines. Il fallait des charpentiers, un arpenteur-géomètre, des piocheurs, des porteurs, des pagayeurs pour les pirogues. La petite expédition comprendrait une cinquantaine d'hommes. Carvès en prendrait la direction.

Le recrutement et l'approvisionnement demandaient pas mal de temps. Les mineurs ne se trouvent pas en un jour, dans un port abandonné comme Puerto-Leon. Ce n'était pas le premier comptoir d'or qui s'ouvrait. Aucun n'avait prospéré. Miguel Sampietri ricanait, quand on prononçait le nom du placer devant lui :

— Je le connais, — disait-il, — je n'en ai pas voulu. La belle affaire pour l'A. M. T. ! L'or, ils feront bien de l'y porter avec eux. Et ils l'y laisseront, avec leur peau, dans les marécages. Eldorado ! Laissez-moi rire. J'en sais quelque chose. Bien malin qui me repincerait à y retourner.

Carvès était un inconnu. Bien que l'entreprise fût patronnée par l'A. M. T., pouvait-on savoir s'il ne s'agissait pas d'un aventurier comme tant d'autres? Pourtant le raid avait impressionné.

— C'est un homme ! — disaient de vieux chercheurs d'or qui n'avaient jamais fait fortune, mais n'avaient pas perdu le goût de la forêt.

Carvès parlait peu. Il ne voulait ni d'un bluff criard, ni de réclames charlatanesques. Mais quand il exposait les chances de l'exploitation à quelque personnage de poids, comme Archie W. Mackinson (cafés et cacaos) ou Vicente Perros, le lieutenant du port, il était bien rare que l'interlocuteur ne partît pas convaincu. Carvès avait une manière à lui, brève, ardente, qui réduisait une conviction opposée en cendre, comme une lentille consume un morceau d'amadou. Il en faisait l'épreuve sur moi, et peu à peu mon scepticisme fondait. Le mirage opérait. Cette parole magique « Eldorado » devenait une réalité précise, à portée de la main. On dit que l'argent n'a pas d'odeur, mais l'or en a une, subtile et qui grise de loin. Je la respirais dans le vent lourd qui soufflait des terres, apportant la fièvre, le vent qui avait passé sur la brousse, chargé de miasmes, mais plus chargé encore de rêves et d'espoir. Le soir venu, assis sur une pile du quai, contemplant les astres dans le ciel nocturne qui, plus que l'Océan, donne à l'homme le sens angoissé de l'infini, Carvès et moi devisions de la route à suivre. Et les étoiles m'apparaissaient comme un palpitant symbole de notre fortune, des trésors que nous allions conquérir. La Toison d'or ! un plus brûlant souffle de convoitise n'avait pas gonflé les voiles des caravelles, et les cœurs des conquérants, qui battaient sous les pourpoints de buffle et les cuirasses d'acier damasquiné, n'avaient pas battu plus fort que les nôtres, aux temps anciens des épopées transocéaniques. Puissance du rêve qui mène les hommes, donne un sens — illusoire mais enivrant — à leur course vers la mort.

Ainsi Carvès m'avait parlé au bord du « gour », et j'étais encore auprès de lui, l'enfant d'abord étonné, craintif, puis résolu à le suivre.

Deux mois environ s'étaient écoulés depuis le départ de la *Mariquita*. Je songeais que le temps était proche où je reverrais Letchy.

Ce fut justement le soir d'un orage violent que la *Mari-*

quita, démâtée, donnant du bord, entra dans la baie, semblable à une mouette que la tempête chasse de vague en vague. Heureusement pour lui, le voilier n'avait eu qu'une « queue de cyclone », sans quoi nous n'eussions jamais revu la carrure ruisselante de Cupidon, la mine jaune et effarée de M. Wang, et le pâle visage de Letchy. L'alerte avait été vive. Le cyclone signalé de port en port, avait passé à une quarantaine de milles environ de Puerto-Leon, au moment où la *Mariquita* venant de Cuba, entrait dans les eaux colombiennes. Le capitaine Cupidon s'en était tiré avec son mât de beaupré abattu, un bordage défoncé et de l'eau plein sa cale.

Quand le brick entra en rade, la mer avait cette teinte vert foncé, zébrée de rictus livides, qu'elle prend par les gros temps. D'énormes ballots de nuages, violets et rosâtres, roulaient sur l'horizon. Très basse, au raz de l'eau, une bande claire, sur laquelle se détachait la crête déchiquetée des houles. On eût dit que l'océan avait soudain gonflé au point de presser le ciel. Ce déplacement de niveau était plus effrayant encore que les vagues furieuses, hérissées de panaches glauques et blêmes qui se brisaient, en hurlant, sur le môle. Le vent sifflait, balayant des mouettes qui chaviraient, plongeaient au creux des lames et venaient à tire d'aile chercher un refuge sur les rochers où elles s'assemblaient, criardes.

Letchy et moi cheminâmes ensemble jusqu'à l'hôtel Victoria. Elle m'interrogea aussitôt sur le résultat du raid de Carvès.

— Ah ! — dit-elle, — comme je suis heureuse qu'il ait réussi. D'ailleurs, j'en étais sûre. Je vous l'ai dit : c'est un vainqueur.

La mort de Barju l'assombrit.

— Vous avez deviné, je pense, que cette besogne était signée : Miguel Sampietri?

— Je n'ose accuser personne, — dis-je.

M. Breitkopf saluait sur le seuil de la porte. Il saluait, la main sur son cœur, en fléchissant le jarret. Il était fort satisfait d'avoir tant de notabilités chez lui.

— Et ze pon mesié Wang, ne fientra-d-il bas dou d'a l'heure.

Mais le Chinois n'apparut à M. Breitkopf que le lendemain matin, souriant, jaune, son étroite casquette sur le sommet du crâne. Il sortait de sa chambre où personne ne l'avait vu entrer.

Au jour dit, nous nous rendîmes, Carvès et moi, chez don Juan Manera. L'habitation du Conquistador, la « Casa de los Lilios », était située à une heure environ de Puerto-Leon, sur le versant de la montagne. On y accédait par une assez belle route en lacets, bordée de cactus, d'aloès, d'aréquiers, et chaque tournant révélait un nouvel aspect d'un panorama grandiose et sauvage : la baie, la ville et au loin l'océan, parfois d'un bleu dur et précis qui tranchait sur le ciel légèrement teinté de rose et s'opposait aux pentes rougeâtres des monts; parfois vaporeux et voilé, sans limite d'horizon, semblable à une immense cuve fumante. Les derniers rayons du couchant venaient de frapper les troncs écailleux qu'ils patinaient d'une laque rouge. L'habitation était cachée aux regards par une ceinture d'orangers, de citronniers, et tout un fouillis de lianes, d'hibiscus, de cotons pourpre.

D'énormes gerbes de lys décoraient l'escalier et le patio d'entrée. Un serviteur noir nous introduisit aux appartements du maître.

L'Espagnol était assis devant une large table d'ébène, couverte de papiers. Un poignard à manche d'ivoire ciselé reposait, tel un inoffensif coupe-papier, sur un livre ouvert. La pièce était sombre. Une lampe était allumée et n'éclairait que les mains de don Juan, dont le visage restait obscur.

Il se leva à notre approche et nous salua avec respect.

— Soyez les bienvenus, messieurs, — nous dit-il.

La conversation s'engagea avec peine. Un étrange malaise pesait sur nous trois. Il n'y avait aucune cordialité, mais une malveillante ironie dans le sourire que les mêmes lèvres de don Juan esquissaient à l'ombre de l'abat-jour. Notre hôte nous observait en silence.

J'avisai un curieux portrait : un visage remarquablement laid et expressif qu'un rayon de la lampe dorait sur un fond de ténèbres. La blancheur d'une fraise auréolait une barbe pointue, un sourire oblique, tout à fait semblable à celui

qui errait sur la bouche de don Juan. C'était une œuvre ancienne. Carvès et moi priâmes notre hôte de l'éclairer.

— Volontiers, — répondit-il.

Et il éleva sans effort la lourde lampe de bronze.

— L'œuvre n'est pas signée. Elle porte une date : 1572. Ce portrait est celui de Juan de Aguirre, mon ancêtre. Je vous ai déjà cité ce nom illustre dans l'histoire de la conquête. Rebelle et traître jusqu'à la mort. Un caractère. L'Empereur ne l'a pas compris. L'Empereur a eu tort. Juan de Aguirre eût été un grand soldat. A la tête de sa poignée de « Marañones », il fonda des cités, conquit deux îles. Il était hideux, il boitait : il était féroce. Sa cruauté est légendaire. Mais il avait une fille qu'il adorait. Succombant, livré par les siens, au moment d'être fait prisonnier, il la tua d'un coup de mousquet en pleine poitrine pour qu'elle ne tombât pas aux mains des soudards. Il y avait des hommes en ce temps-là.

Don Juan s'exaltait.

— Ah! cette époque de la conquête! Ce grand siècle où la loi fut imposée par la flamme et l'épée, où ces contrées vierges durent céder leurs trésors aux mains puissantes des hommes venus d'Espagne par des mers inconnues. Tenez! cette bibliothèque est pleine d'histoire. Cela vous passionnerait. Vous verriez éclatant dans ces vieux parchemins qui relatent les hauts faits de nos conquistadores le génie de l'audace et de la cruauté. Car il y a un génie de la cruauté, et, à mon avis, c'est bien ce génie-là qui rapproche le plus l'homme de la divinité.

Un prêtre de haute taille entra dans le cabinet.

— Don Felipe, mon chapelain, — présenta don Juan.

Nous passâmes à table.

La salle à manger était une pièce haute, boisée et décorée de trophées de chasse, de peaux de tigre jetées sur un vaste coffre. La table était mise au centre. Deux candélabres à six branches projetaient sur une nappe damassée leur clarté tremblante et jaune, allumant des reflets sur l'argenterie et les cristaux. Deux noirs, de belle stature, se tenaient derrière don Juan, attentifs.

J'avais en face de moi don Felipe, le chapelain. A la lueur

des bougies, je distinguai, mieux que je ne l'avais pu faire tout à l'heure, ce long visage jaune, aux yeux très noirs, enfoncés dans les orbites, sous d'épais sourcils grisonnants. Don Felipe mangeait et buvait ferme. Entre les plats, il demeurait, la tête baissée, les mains dans ses manches.

— Padre, — dit don Juan à don Felipe, — reprenant une idée qui lui était chère, ne croyez-vous pas que la cruauté sur cette terre soit d'institution divine.

— Dieu, — répondit le chapelain, — est rigoureux dans ses châtiments, mais ne saurait être appelé cruel.

— Jésuite, — repartit don Juan, — est-ce que cela ne revient pas au même? Nous nous comprenons. Est-ce que Dieu n'a pas exterminé le peuple d'Égypte? Sa rigueur s'est étendue jusqu'aux nouveau-nés. Un archange marquait les portes des condamnés.

— Certes, — dit don Felipe, — si l'on ne peut convertir le pécheur, il vaut mieux l'envoyer au bûcher!

— Et, — reprit don Juan, — ne pensez-vous pas qu'il existe des meurtres légitimes, des meurtres moraux, nécessaires?

— Cela est possible, — fit le chapelain, — ce sont les idées des philosophes qui nous ont fait perdre ces colonies.

— Que deviendront ces terres jadis fertiles, — reprit don Juan, — sans une main de fer et sans les esclaves! Où sont nos plantations de coton et de canne? Où sont les vieux planteurs d'antan, armés du fouet et qui savaient faire sortir de ce sol plus d'or que tous les chercheurs d'Eldorado n'en ont jamais retiré de leurs mines imaginaires?

Puis il articula, le regard fixe, les mains jointes sous son menton :

— Le sang est la féconde semence. C'est lui qui fait fructifier la terre. La vie s'engendre de la mort. Tous les grands créateurs ont été de grands destructeurs. Celui qui ne peut tuer ne peut pas créer. Qu'est-ce que les hommes? Une matière vile, de la glaise à pétrir pour nos statues. La puissance s'édifie sur des cadavres.

Le dîner était terminé. Nous revînmes dans le cabinet de travail. Don Juan nous offrait des havanes gainés de paille. Le chapelain fumait dévotement. Don Juan, qui n'usait pas

de tabac, arpentait la pièce, exaltant la vertu de la mort. Un gong résonna dans la nuit. Le capitaine Cupidon et Miguel Sampietri furent introduits.

— Ah! — dit don Juan, — nous allons avoir une belle partie. N'est-ce pas, messieurs?

Don Juan prit Carvès par le bras et l'entraîna vers la fenêtre.

— Vous avez vu Miguel Sampietri. Il est tout disposé à vous serrer la main. Sans rancune ! Vous êtes un rude adversaire, — ajouta-t-il en souriant.

Miguel s'approcha d'eux. Il ressemblait à son père, en plus jeune, avec un front buté, étroit, de petits yeux verts, et la nuque fort congestionnée.

Carvès tendit la main à Miguel qui la serra, sans un mot.

Nous passâmes dans une véranda où la table de jeu était préparée. Des boissons rafraîchissaient dans des sceaux d'argent. Carvès s'assit le premier. Ses longues mains caressèrent le tapis avec douceur. Puis d'un coup sec de l'échine, il rapprocha son fauteuil.

. . . . . .

L'heure était avancée. Dans le salon, les bougies s'éteignaient. Sous la véranda, deux candélabres éclairaient encore un tapis vert sur lequel se penchaient le masque rond et noir du capitaine Cupidon, le visage sanguin de Miguel Sampietri, la face longue et jaune de don Felipe et le profil vulturin de Carvès.

— Brelan de rois, — annonça Miguel Sampietri.

Il se renversa sur sa chaise, abattant des cartes :

— Joueriez-vous aussi votre placer, monsieur Carvès?

VIII

UN BILLET A ORDRE

Carvès perdit ce soir là dix mille dollars, le montant du chèque touché la veille à la Brasilian Bank.

Le lendemain matin, je me rendis machinalement au bureau du placer. J'étais en proie à un désespoir morne, sans révolte.

Il n'y avait qu'à se soumettre, à attendre que la chance tournât. Comment payer leur avance aux mineurs qui venaient s'inscrire? Justement il en arriva deux ce matin-là, deux Floridiens qui avaient travaillé à Callao et que le placard avait attirés. Deux grands gaillards à peine vêtus, le fusil en bandoulière, le « machete » à la ceinture. A tout prix il fallait éviter que l'affaire s'ébruitât, ou tout notre crédit s'effondrait. Avec ce qui restait en caisse je réussis à payer ces hommes.

Notre comptoir était un hangar assez sombre. La porte donnait sur une rue voisine du port ; elle restait toujours ouverte, le matin, et découpait un grand rectangle rouge vibrant de soleil. Deux tables de bois, sur lesquelles étaient posés quelques échantillons des pépites rapportées par Carvès, deux registres, une jarre d'eau, et une bouteille de whisky pour trinquer avec les contractants. Tel était notre modeste ameublement. L'idée qu'il nous faudrait quitter ces pauvres choses me serra le cœur : cette bicoque avait abrité de grands espoirs.

Letchy entra en coup de vent.

— Est-ce vrai, — me dit-elle à brûle-pourpoint, sans autre préparation, — est-ce vrai que Carvès a perdu dix mille dollars chez don Juan, hier soir? La chose se sait en ville. Les mineurs sont furieux. Ils prétendent que Carvès est ruiné, que l'expédition n'aura pas lieu. Miguel Sampietri envoie des gens à lui dans les bars pour conseiller aux placériens de garder l'avance qu'ils ont touchée et d'aller faire fortune ailleurs. Vous êtes flambés, si ces rumeurs s'accroissent, on vous fera un mauvais parti. Les mineurs n'aiment pas la plaisanterie. Le gouvernement ne sera pas fâché de mettre son nez dans une affaire qui l'intéresse. Enfin, voilà ! vous avez glissé sur la peau d'orange. Pour une misérable partie de poker !

— Letchy ! — dis-je. — Je ne suis qu'une victime!

— Une victime ! Une victime ! Laissez donc ces mots pompeux. Une victime ! oui, mais de votre faiblesse, de votre incapacité à prendre une décision.

— Vous êtes sévère !

— Il fallait retenir votre ami par le bras, fermer sa porte à clef, que sais-je? Vous saviez qu'il était joueur. Mener un joueur devant un tapis vert, c'est bien pis que de mettre une allumette dans une botte de paille. Et vous étiez averti !

» Maintenant, vous êtes à la veille d'être ruinés, déshonorés, jetés en prison ! Ces dix mille dollars, n'est-ce pas, c'est l'argent de la caisse ?

Je baissais la tête.

— Alors, la prison ! Et quelle prison ! Tous vos ennemis — et Dieu sait si vous en avez, sans les connaître — vont se ruer sur vous. Que va faire Carvès?

— Je ne sais. Aller chez don Juan !

Letchy éclata de rire.

— Le plus naïf des hommes ! Et savez-vous ce que va faire don Juan?

— Non.

— Le renvoyer au vieil Antonio, à l'avare. Ah ! ah ! La bonne histoire. Et don Antonio acceptera de donner les dix mille dollars, mais contre la cession des droits de Carvès sur le placer et sa substitution à Carvès comme agent de l'A. M. T. C'est clair comme l'eau de roche. Bien joué, n'est-ce pas? Il vous coûte cher, le brelan d'hier soir. Et c'est tout ce qu'il a trouvé, Carvès?

Je haussai les épaules.

— Enfin, comprenez-vous la gravité de votre situation. Comprenez-vous que vous pouvez laisser vos os à la Rotunda de Puerto-Leon, et que, dans la plus heureuse hypothèse, il vous faudra vous faire rapatrier, et revenir en France, comme des gueux ?

— Oui, — balbutiai-je machinalement, — il faut agir, agir au plus vite.

— Des mots que cela ! Ne trouverez-vous donc jamais que des mots? Ce sont des dollars qu'il faut ! Les avez-vous?

— Hélas !

— Eh bien ! je sais quelqu'un qui les a, qui consentira à un prêt. Le placer est une garantie — insuffisante, car il ne garantit pas la moralité de Carvès. Mais cette personne a confiance. Carvès remettra l'argent dans la caisse de l'A. M. T.

— J'en suis sûr, — répondis-je. — Je le garantis sur ma vie, sur ma liberté ; je m'en porte caution. Carvès est un honnête homme. Il a été victime de sa passion.

— Toujours des phrases, — fit-elle visiblement impatientée. Prévenez votre ami qu'il ne tente aucune démarche, aucun

acte prématuré. Qu'il fasse le mort. Ce soir, les dix mille dollars seront dans votre coffre.

— Mais Letchy, cet argent...

— Ne vous en préoccupez pas !

Elle sortit, précipitamment.

Je ne revis Carvès qu'à l'heure du déjeuner. L'histoire du poker avait dû faire le tour de Puerto-Leon. M. Breitkopf nous lançait des regards soupçonneux et se carrait dans une morgue pleine de dignité.

— Nous sommes à la baisse, — me dit Carvès.

Une chose m'étonnait, c'est que Carvès ne manifestât pas le moindre remords d'avoir risqué et perdu des fonds qui lui avaient été confiés. Pas une allusion à cet acte — la plus parfaite indifférence ! Un détournement ! Le vilain mot ! Et d'ailleurs, l'argent n'est-il pas fait pour être détourné. Le meunier amène l'eau à son moulin. La malchance s'en était mêlée. Une gaffe, rien de plus. Et rien d'autre à faire que d'essayer de la réparer. Mais si l'on ne réparait pas ! Bah ! Il y a toujours une solution et souvent plusieurs, que l'on ne saurait prévoir.

Telle était l'insouciante doctrine que je dégageais des paroles de Carvès, de ses gestes, de sa physionomie. Alors que j'étais épuisé par les incidents de cette nuit, Carvès lui, était frais, souriant, et mangeait de bon appétit les ragoûts infernaux apprêtés par le chef noir de M. Breitkopf.

Le plus fort, c'est qu'en effet, il y avait une solution imprévue, invraisemblable — une solution tout de même.

— Nous sommes sauvés, — dis-je brusquement.

Et je racontai mon entrevue avec Letchy.

Il ne se montra pas enthousiaste.

— Hum ! — fit-il, maussade. — Et d'où sort-il cet argent?

— Dame, — m'écriai-je. — Il me semble que nous n'avons guère le droit de faire les difficiles.

— Ça dépend ! Mais je voudrais bien savoir où cette dame de cirque trouvera ses dix mille dollars ! Simple curiosité !

— Cette dame de cirque, — repartis-je, irrité, — nous évitera peut-être de coucher demain soir à la Rotunda.

— Plaisanterie ! mon cher. Mais au lieu de coucher demain soir à la Rotunda, nous pourrions peut-être y coucher, ce soir

même en acceptant la proposition de miss Letchy, acrobate. Diable ! c'est à considérer !

— Je ne te comprends plus, — dis-je, un tremblement dans la voix. —Tu nous ruines ! Tu joues avec ta vie, avec la mienne. Rien ne compte pour toi. Tu nous perdras.

— Écoute, mon petit, — fit gravement Carvès. — La vie n'est qu'un jeu, après tout, et les chances tournent. Déveine aujourd'hui, et veine demain ! N'aie pas peur ! Je ne jouerai plus jusqu'à ce que nous soyons riches. Mais à quoi bon revenir là-dessus. L'A. M. T. ne perdra pas un sou. Comment ! je n'en sais encore rien !

— Jérôme ! Au nom de notre amitié, trouve-toi ce soir au rendez-vous.

J'ignorais où Letchy prendrait cette grosse somme, mais je savais qu'elle ne s'était engagée qu'à bon escient. Il n'y a que l'amour capable de réaliser l'impossible. Letchy aimait Carvès. Elle avait d'ailleurs une façon bien spéciale d'aimer, qui était de fuir mon ami, de ne jamais lui parler, ou de le traiter, comme tout à l'heure, en termes durs et méprisants.

Toujours est-il que Jérôme pressentait cet amour qui rôdait autour de lui, flairait cette odeur, comme il flairait le fauve dans la jungle et se tenait sur ses gardes. Non pas qu'il se crût lié par un service rendu. J'avais constaté plusieurs fois que Carvès faisait peu de cas de la reconnaissance : il ne croyait guère au désintéressement d'un bienfaiteur, encore moins d'une bienfaitrice.

— Ma foi, — dit-il, — puisque tu y tiens, je serai là. Mais je signerai un papier. Je lui paierai les intérêts dès le début de l'exploitation et je ne serai pas long à la rembourser. Qu'elle ne croie pas m'imposer une obligation éternelle.

Carvès n'oubliait pas que les liens qui attachent celui qui oblige à son obligé sont plus forts que les liens inverses. Il craignait que ce sentiment obscurément pressenti chez Letchy ne devînt plus aigu, plus absorbant, du jour où celle-ci l'aurait sauvé. Il serait alors un peu sa chose, ce qui l'humiliait.

Mais la proposition était si inattendue, si merveilleusement opportune !

A six heures, Letchy frappait à ma porte. Elle portait son éternel costume kaki. On distinguait à peine quelques frisons

roux sur ses tempes. Elle tenait un petit portefeuille de cuir à la main.

— Voici, — dit-elle simplement.

Et elle posa l'objet sur la table.

— Je vais chercher Carvès.

Carvès s'inclina froidement.

— Je vous remercie, madame, — dit-il, — de vouloir bien m'aider à sortir d'une situation difficile.

— Vous avez besoin de dix mille dollars, je vous les prête.

— Cet argent, madame, vous excuserez cette question, est-il votre propriété personnelle? Ou bien, servez-vous d'intermédiaire à un prêteur étranger?

— Monsieur, je vous répondrai tout d'abord que lorsqu'on tend une perche à quelqu'un qui se noie, ce dernier ne demande généralement pas à quel arbre la perche a été coupée. En second lieu, cet argent est à moi, c'est moi qui vous l'offre. Libre à vous de le refuser, si son odeur ne vous plaît pas.

Carvès était dompté. Il se tut.

— Bien, — dit-il, — Je vous ferai un reçu de trois mois, à valoir sur les premiers revenus du placer Eldorado — en bonne et due forme — avec quinze pour cent d'intérêt.

— Faites ce que vous voudrez, monsieur. Je ne m'entends guère à ce genre d'opération. Employez cet argent à votre entreprise. Qu'il circule! Qu'il roule! Qu'il prenne l'air de la grande brousse. Avec lui, vous rapporterez de l'or, mais de l'or vierge, celui-là, de l'or tout pur, tout neuf, sans tache.

Carvès libellait un billet.

— Merci, — dit Letchy. — Adieu, messieurs.

Carvès voulut l'accompagner, mâchonnant des remerciements, des excuses, gêné par cette manière brutale, cavalière.

— Non, je vous en prie, je connais le chemin!

Dans le patio de l'hôtel, je la rejoignis, je lui pris les mains.

— Letchy! c'est magnifique ce que vous avez fait là. Mais j'ai peur!

— Peur! — fit-elle méprisante. — Est-ce que j'ai peur, moi?

Elle tira du revers de sa manche le billet à ordre signé par Carvès, le roula entre ses doigts, et enflamma une allumette. Le papier brûlait lentement au bout de ses doigts. Elle s'en ser-

vit pour allumer une cigarette. Un peu de cendre noirâtre tomba à terre, qu'elle dispersa de la pointe du pied.

Le lendemain, le placard du « Placer Eldorado » était changé. On lisait :

A. M. T.

« *Les inscriptions pour le Placer Eldorado ne seront plus* » *reçues après le 25 du mois. Une prime de 20 p. 100 en sus* » *des frais d'équipement sera allouée aux mineurs qui se* » *présenteront avant cette date.* »

— C'est un rude homme, ce Carvès ! — déclara Archie W. Mackinson, au bar « La India » « *select house* » de Puerto-Leon où se retrouvaient les notabilités à l'heure du coktail, des planteurs, des officiers d'état-major du général Diaz.

— Oui, c'est un homme ! — dit Vicente Perros, lieutenant du port. — Le gouvernement devrait se l'attacher, un homme qui peut perdre dix mille dollars, cinquante mille bolivars dans sa nuit et se réveiller frais et dispos.

J'étais venu à « La India » pour prendre le vent de Puerto-Leon. C'était un salon très obscur, très doré, avec des comptoirs couverts de bouteilles colorées, des tables de zinc, un nègre barman en veste blanche, agitant un shaker de nickel. On servait des alcools et de petits sandwichs salés. L'endroit suait le spleen, la torpeur coloniale.

Les deux ou trois journalistes de la ville y cherchaient l'inspiration officielle. L'un d'eux, un grand garçon déluré, trop élégant, s'avança vers moi.

— N'auriez-vous pas, — me dit-il, — une photographie de M. Carvès?

Le lendemain, *El Dia*, journal indépendant de Puerto-Leon, publiait le portrait de Carvès, et un article intitulé : « Un grand homme d'affaires à Puerto-Leon. »

— Quel coup de réclame! — riait Carvès.

M. Breitkopf nous offrit une tisane fantastique décorée du nom de champagne « véritable *sekt* messieurs », et but à la santé de l'Eldorado.

Tout nous souriait.

« Grâce à Letchy », pensai-je.

Mais je ne voulais pas mécontenter Carvès. Je ne lui avais pas raconté l'histoire de la cigarette allumée à son billet. Il eût été furieux !

Mon ami était maintenant l'homme le plus populaire de Puerto-Leon.

IX

LE FEU AUX POUDRES

Le Cirque Wang avait de nouveau dressé ses tentes sur la place de la Liberté. En dépit de l'atmosphère orageuse qui pesait sur la ville, Puerto-Leon s'apprêtait en foule à courir au gala.

Les feux du port n'étaient pas encore allumés que déjà la parade éclatait, sonore de cuivres, éblouissante d'acétylène, refoulant les ombres de la nuit sous les arcades, broyant le silence des rues désertes. L'appel de la fête faisait s'entr'ouvrir les portes verrouillées, apparaître une mantille derrière les grillages. Des robes furtives glissaient le long des murs ; des galopades d'enfants criards soulevaient la poussière et bientôt une foule dense se pressa au pied des tréteaux embrasés d'une incandescence violâtre. Telle une chevelure d'archange, flambait la perruque de M. Peter Boom et sur sa poitrine étincelaient les signes du zodiaque. Sous la badine de M. Van Sleep, en élégant habit noir, les kangourous exécutaient un assaut de boxe, et miss Carolina, en maillot cramoisi, tenant à la main une cravache au pommeau enrichi de diamants, présentait, la main haute au chanfrein, sa jument dont la croupe était caparaçonnée de velours.

A la file, sous l'œil froid de M. Wang, le peuple de Puerto-Leon pénétra dans l'arène et s'entassa sur les gradins : métis et noirs aux larges chapeaux de paille, quelques-uns portant un ara ou un perroquet sur l'épaule ; Chinois en braies de soie ; Indiens, coolies hindous.

Les gradins noirs de grappes humaines étaient pareils aux guirlandes de papier sur lesquelles viennent s'engluer les mouches, les jours d'orage, dans les auberges. Les femmes de couleur, empaquetées dans leurs roides mousselines empe-

sées, coiffées la plupart de la mantille espagnole, sombres Carmens pour ceux du placer et de la forêt, pelaient des oranges et des bananes, dont elles jetaient les peaux dans l'arène et s'interpellaient avec de petits cris aigres et des rires.

En face de la loge où nous prîmes place, Carvès et moi, nous vîmes Don Juan Manera et Miguel entourés comme à l'ordinaire de leurs gardes du corps.

Le clou de la soirée fut comme toujours Letchy balancée au bout du trapèze, presque insensible, là-haut, pareille à une orchidée de la jungle suspendue à une liane. Sur cette fleur montait le désir de la foule, l'ivresse du danger crispait les bouches, exorbitait les prunelles, créait un silence angoissé d'attente. Là-haut, dans l'ombre des charpentes et des toiles, c'était, selon les courbes de la voltige, la rotation d'un astre, la trajectoire d'un bolide, un jeu d'acrobate si rapide, si précis, qu'il tenait de la mécanique céleste.

Et, légère comme Ariel, ses pieds ont à peine effleuré le sol qu'elle a déjà disparu, dans un tonnerre d'acclamations... qui n'étouffe pas le claquement sec d'un revolver en face de nous. Aussitôt, par toutes les entrées, déborde un flot de policiers au casque bleu, les poings en avant. De toutes parts la foule est refluée vers les issues. Des cris, des hurlements. Les femmes élèvent leurs enfants au-dessus de leurs têtes, clamant au massacre.

— *Fuera ! Fuera !* Le Cirque est cerné !

Des poings s'abaissent mécaniquement sur les nuques. Gare à la fusillade tout à l'heure...

A demi asphyxiés, roulant à travers des épaules, des jambes, des poitrines, une contraction de la foule nous jeta dehors. Une haie de policiers canalisait le flot, hâtant l'évacuation.

Un jet de flamme illumina soudain cette ruée.

Les écuries avaient pris feu. Le Cirque Wang brûlait. La fusillade crépitait dans la rue. Des roulements de tambour complétèrent la scène.

Nous courûmes dans la direction de l'hôtel Victoria. Sur le quai un autre incendie s'allumait.

— C'est Sampietri qui brûle !

De nos fenêtres nous constatâmes que trois foyers d'incendie

projetaient leurs lueurs sur le ciel de Puerto-Leon. C'était le cirque, les magasins Sampietri et plus haut, sur le flanc de la montagne, la maison des Lys, la maison de Don Juan Manera.

— Le gouvernement fait des siennes, — dit Carvès.

Des flammèches d'or pleuvaient sur la rade. La fusillade ne cessa qu'au matin.

Dès l'aube, je parcourus la ville. L'état de siège était proclamé. Les rues étaient désertes : les portes des maisons, bien fermées. Derrière le grillage d'une fenêtre on devinait une mantille dissimulée, deux yeux épiant curieusement l'imprudent qui s'aventurait ainsi dans une ville en état de siège. Des patrouilles de cavaliers, sabre au clair, passaient au galop de leurs petits chevaux sellés à la mexicaine, soulevant une nuée de poussière rouge. Des alguazils sordides, mal rasés, le haut casque bleu sur leurs chefs crépus, stationnaient par groupes, au coin des rues, matraque à la main et revolvers à la ceinture. Place de la Liberté, un cordon de police gardait les décombres du Cirque Wang. Le feu avait consumé toile et charpente en quelques heures. Il flottait encore dans l'air une odeur de cuir ou de chair roussie. Un des kangourous de M. Van Sleep tendait vers le ciel ses moignons carbonisés ; le ventre en l'air, vidé de ses entrailles par les soins des vautours. Accroché à des fils de fer, un lambeau de défroque azur, étincelant encore d'une étoile en papier doré, pendait, dernier vestige de la gloire foraine de M. Peter Boom.

Le port était à peu près vide. Un vaste silence pesait sur les eaux et sur les docks poussiéreux. Les pentes des montagnes étalaient une ombre violacée sur le sable où frissonnaient, agités par une brise chaude, les cocotiers et les palmiers. Un noir sommeillait entre de vieilles futailles éclatées. Deux chaloupes alourdies d'eau se balançaient au pied de l'appontement dont les ais craquaient, travaillés par la chaleur et l'humidité. Le sémaphore, squelettique sur un ciel ballonné, guettait des navires qui n'accosteraient jamais. Le port semblait tassé, rabougri, sous cette voûte étouffante, écrasé par les hautes montagnes, déserté des navires et des hommes. Et, par surcroît de désolation, les murailles de brique des établissements Sampietri dressaient leurs pans calcinés dans cette solitude. Là encore, le feu avait été bouté aux entrepôts, aux

bureaux, aux magasins, à l'habitation particulière des Corses. Une vengeance implacable avait guidé les torches des incendiaires. La flamme avait pétrifié les salles encombrées de ballots pourrissants, de denrées moisies ; elle avait consumé, anéanti tout ce qui avait été un jour la richesse d'un homme, son œuvre, sa journée. Seul demeurait debout cet appentis de bois, pompeusement intitulé « Saloon » ; la pancarte, « *Ici on achète la poudre d'or* », grinçait toujours à son clou, et, ironiques, déformées, décolorées, pareilles à une sarabande de pendues, les capitales « *SAMPIETRI* » gigotaient au sommet de leur gibet.

Cette dévastation était l'œuvre d'une nuit et d'une poignée de brutes. A la *India* où je vins m'informer et où je fus accueilli avec des doigts sur la bouche et des clignements d'yeux, un journaliste me fit à voix basse l'historique de la soirée.

Dans l'après-midi le gouvernement avait été averti, par une voie mystérieuse, que Lopez Mendoza, l'ex-président, se trouvait à bord de la *Mariquita* arrivée deux jours auparavant ; qu'il était l'hôte de Don Juan Manera et chef d'une conspiration dont le dessein était de renverser Diaz ; que Lopez n'avait cessé d'entretenir des intelligences avec ses partisans de Puerto-Leon grâce à la complicité du capitaine Cupidon et probablement du Chinois Wang. Dans les terres de Don Juan se trouvait rassemblé un parti important de « llaneros » bien armés et prêts à marcher sur la ville. La *Mariquita* avait, paraît-il, transporté des munitions, depuis des mois, à la barbe des douaniers et de la police.

Le plan des conjurés était précis et organique. Le « pronunciamento » devait s'opérer le lendemain ; les hommes de Lopez Mendoza envahiraient la ville, pendant la nuit ; le palais de Diaz serait cerné, ses officiers massacrés, avant que l'on ait pu assurer la mobilisation des troupes casernées à Puerto-Leon. Le quartier général des révoltés était la « Casa de los Lilios » et ses vastes dépendances. La liste des arrestations, des exécutions, indispensables en pareilles circonstances, était prête ; les nouveaux fonctionnaires et généraux nommés. Les conjurés comptaient de nombreux amis dans les corps de troupes.

— Ah ! amigo, si vous aviez vu l'effet de cette nouvelle chez le Président. Évidemment, on savait que Don Juan conspirait. Mais que Lopez fût là, dans nos murs, c'était trop fort. Le Président a destitué immédiatement le chef de la Police. Ce qui prouve que la dénonciation du complot n'est pas due à la Sûreté.

— Et à qui donc, alors?

— Mystère, mystère ! murmura en clignant des yeux le jeune feuilletonniste. Ah ! il n'y a pas que les mystères de Paris, amigo caro : il y a aussi les mystères de Puerto-Leon. Toujours est-il que les intimes de Diaz connurent seuls la nouvelle et que l'on résolut d'employer le soir même la manière forte. Il ne fallait pas songer à attaquer Don Juan de front ; il résisterait, et, dame, un combat, c'est toujours chanceux. On hésitait, mais un mouchard, au dernier moment, apprit que Don Juan se rendrait au cirque Wang. C'est là qu'on donnerait le coup de filet. Pour ne rien compromettre, on négligea d'envoyer l'ordre de perquisition et de saisie de la *Mariquita* qui, pendant ce temps, levait l'ancre pour une destination inconnue. Nous n'avions plus de bateau pouvant la poursuivre, et d'ailleurs il valait mieux ne pas prévenir le lieutenant du port — qui n'était pas sûr. Le soir venu, toutes les forces étaient sur pied. La rafle, en plein spectacle ! Don Juan sauta hors de sa loge, bondit aux écuries, décrocha une lampe à pétrole et la jeta enflammée, dans la paille des chevaux. On lui tire dessus ; on le rate ; il se sauve. Jusqu'ici, ma foi, on ne sait ce qu'il est devenu, pas plus que Miguel Sampietri. On a arrêté presque toute la troupe du Chinois, sauf M. Wang, naturellement.

— Et le vieil Antonio?

— Le vieil Antonio était resté chez lui. Quelques policiers excitèrent la foule à saccager sa maison. Vous savez combien le Corse était haï. Les débiteurs, ravis, se précipitèrent à l'autodafé. On dit que don Antonio se trouvait, à cette heure-là, enfermé dans la petite salle où il tenait sa caisse. Les cris et les premiers coups de feu le firent sursauter. Ce vieux ladre tripotait son or. C'était sa marotte, dit-on.

» Il n'a que le temps de débarrasser sa table des dollars, livres et couronnes qui l'encombrent — toute sa chère vieille

monnaie — il barricade sa porte et attend, revolver au poing, sans plus se soucier de ses magasins et de sa femme qui, en chemise, courait et hurlait comme une folle. Les pierres pleuvent sur les murs et les fenêtres. On défonce une porte ; on traîne les vieux ballots, les caisses, tout le bric-à-brac des entrepôts et on allume dans la cour le feu de joie, qui, tout naturellement devient un véritable, un formidable incendie. Pendant ce temps, quelques gaillards, plus ou moins ivres, qui en voulaient à ce sacré usurier d'Antonio — les mauvaises langues prétendent que c'étaient des officiers d'Etat-Major — pénètrent dans la maison déjà gagnée par les flammes. Une porte résiste. Derrière, le Corse guette, son arme bien en main. Un coup d'épaule, deux, trois coups d'épaule, la porte cède, un coup de feu ; le premier assaillant s'abat, une balle dans la tête. Les autres, furieux passent sur le cadavre ; d'un coup de machete, don Antonio a la gorge tranchée et s'affale, le nez sur la table encore jonchée de pièces d'or. Ah ! mon ami, alors ce fut la curée. Tout cet or, on le ramassa dans le sang qui ruisselait de la gorge ouverte, à pleines mains ; on en emplit ses poches, on éventra les sacs, on fit sauter les caisses de métal : ce fut une bombance d'or ! Par terre deux cadavres, le maladroit qui avait passé le premier et le vieux ladre qui râlait. Deux ou trois coups de bottes dans la figure et tout fut fini : il était encore riche, le Corse ! on le disait ruiné. Mais c'était lui-même qui avait fait courir ce bruit, par avarice. Ça ne lui a guère servi, d'ailleurs. Enfin, voilà mes gaillards qui tirent les morts par les pieds, ferment la porte et laissent brûler le tout. Seulement Diaz apprend l'assassinat de Sampietri et le vol de son or. Vous imaginez la colère du Président ! Biens du séquestre ! Les assassins ont été fusillés deux heures plus tard, après avoir eu leurs poches retournées soigneusement. Avouez, monsieur le Francais, qu'il y a une justice à Puerto-Leon?

— Je l'avoue, — murmurai-je.

— Il paraît que les policiers, perquisitionnant chez Don Juan pour tâcher de pincer Lopez, en ont fait de belles ! Mais notre Président est la justice même. Au revoir, monsieur, et bonne chance pour le placer !

Puerto-Leon se vida en quelques jours du peu qui lui restait

de vie. La dictature serrait la cité dans son poing. La cité agonisante achevait maintenant de mourir. Tout à l'ivresse de leur prompte et farouche victoire, Diaz et ses officiers, sous la garde des fidèles « andinos », sablaient le champagne, en signant des confiscations et des arrêts de mort. Vers deux heures, chaque matin, quelques salves, ébranlant les fossés sonores de la Rotunda, assuraient les habitants, suant la peur dans leurs lits, de la prompte exécution de ces arrêts.

X

LE « RUSH »

Le paquebot hollandais nous apporta de Trinidad des vivres, des armes et des munitions que nous eûmes la plus grande peine du monde à soustraire aux mains des douaniers. L'annonce de notre prime d'enrôlement pour le placer Eldorado attira vite un grand nombre de mineurs. Carvès les recevait tous les matins au comptoir, assisté de M. Napoléon Garbure. Ils arrivaient, isolés souvent, parfois par paquets de trois ou quatre. La plupart étaient de vieux et solides routiers de la jungle, rompus aux longues expéditions, aux durs travaux de la mine : ils venaient du Callao, de Colombie, de la Nouvelle-Grenade, vrais fils de l'aventure qui avaient rôdé toute leur vie autour de la fortune, qui ne payaient pas d'apparence, ne racontaient jamais d'histoires, en ayant vécu de toutes sortes et des plus pimentées. Ils tenaient de l'ouvrier et du trappeur, portant leurs outils, leur besace et le machete à la ceinture. Les plus fortunés avaient un fusil en bandoulière — oh ! pas un Winchester — un vieux fusil à pierre, dont le canon était parfois raccommodé avec du fil de fer ou de la ficelle.

Carvès les triait avec soin; debout, les bras croisés, l'œil mi-clos, à la manière des maquignons, il dévisageait leurs anatomies, scrutait les tares, perçait d'un regard le secret des épidermes, estimait le ressort des jarrets et des biceps, la vigueur des thorax. Il ne voulait pas de traînards.

— Non, mon vieux. Rien à faire. Et tes varices !

Et le refusé grommelait, protestait, insultait, jusqu'à ce qu'un camarade payé le poussât par les épaules et débarrassât le plancher.

— Je viens pour le placer.

— Comment t'appelles-tu?

— Jack, ou John, ou Tom, ou Philip.

Ils étaient nés sur les rives brumeuses et glacées du Nord, Scandinaves, Anglo-Saxons à la peau recuite par la saumure, tannée par le whisky, et qu'un jour une obscure inquiétude avait arrachés à leur gouvernail, à leurs filets, à leur bière favorite. Un soir d'hiver, l'annonce d'un journal lue à haute voix dans l'ombre enfumée du bar, le récit d'un camarade : cela avait suffi, pour déterminer le « rush » ! Le mirage flottait. La bière et le whisky devenaient fades. On avait envie de se buter la tête contre la cloison de sapin. Au fond du verre, un reste de l'alcool flambait : une goutte d'or. L'or ! à ramasser à la pelle, là-bas, avait dit le camarade... L'homme étouffait sous le poids de la vie quotidienne, des objets et des êtres familiers, de tout ce qui nous rive à notre banc.

Une drôle de chanson que susurrait la nuit, très loin, par delà les plaines boueuses et les eaux noires — une chanson de risque, une chanson d'homme libre ! Et vlan, la porte s'ouvrait d'un coup de poing, refoulait l'ombre sifflante et glacée. Le « rush » vers la richesse, vers l'inconnu, la ruée à l'or... Une sirène hurlait dans le port. La pluie mitraillait les bâches de l'entrepont, qui claquaient en coups de caronade. Des tas de chair, de membres qui grouillent, des visages violacés, des corps grelottants, trempés d'eau, des femmes qui pleurent, des enfants qui hurlent... et des hommes libres qui entendent, à travers la grande plaine de la misère, l'autre chanson, la drôle de chanson, celle du risque, par delà les flots que bientôt baignera la lumière. Allons, il y a encore du bon dans la vie, tant qu'on peut partir ! Et le mirage chemine, comme la colonne biblique, devant l'étrave du bateau d'émigrants.

— Et toi, comment t'appelles-tu !

— José Yrribaren, Basque. Trente ans de voyages : Bolivie, Colombie, Équateur, le Brésil. Dix fois fait fortune : dix fois ruiné ; volé par les gouvernements, volé par les révolutionnaires, ayant crevé la faim, crevé la fièvre. Ah ! je connais le

placer ! Cinquante-quatre ans et je remonte. Ne craignez rien ! Les jarrets de Basque, ça connaît la route.

Carvès limita les enrôlements au nombre de trente. C'était plus que suffisant, dit-il. Chaque homme devait emporter ses vivres. On remonterait le fleuve en pirogue, pendant quatorze jours.

Une fois la liste d'enrôlement close, Carvès réunit ses hommes.

Nous offrîmes une tournée de tafia.

— Pour l'Eldorado ! — cria Carvès.

— Hip ! Hip ! Hurrah ! — tonnèrent les mineurs.

L'Espagnol décrocha sa guitare, égratignant *la Marseillaise*, prit la tête d'un cortège qui se déroula paisiblement par la Calle Mayor, sous l'œil indulgent de la police nègre.

— Ils sont contents, — dit Carvès, — un peu d'alcool, un peu de musique et beaucoup d'illusion !

Nous étions assis parmi des caisses clouées qui répandaient un parfum de bois sec. Sur la table, les verres salis et des flaques d'alcool. Le jour baissait. Par la porte ouverte rayonnait le feu du crépuscule et la brise de mer soulevait la sciure répandue sur le seuil. Un perroquet se gargarisait, gonflant sa gorge verte. Sur le pourpre écran du soir, une ombre se découpa.

C'était Letchy. Elle s'assit près de nous. Elle me parut amaigrie.

— Vous ? — m'écriai-je. — Et d'où venez-vous ? Après les affaires que nous avons traversées ! Je craignais que vous ne fussiez en prison !

— Je ne pouvais vous rejoindre ! D'ailleurs, cela valait mieux pour vous ! grâce à Dieu nous voilà tous réunis !

Carvès observait la jeune femme et demeurait silencieux.

— Voilà, — dit-elle brusquement, en frappant la table de sa main, qui était robuste et bien soignée. — Service pour service — et elle regarda Carvès droit dans les yeux — emmenez-moi avec vous !

Carvès sursauta.

— Une femme. Y pensez-vous?

— Je ne suis pas une femme. Vous devez vous en douter? Je suis un être sans sexe, rompu à toutes les fatigues. N'ayez pas d'inquiétude à mon égard. Le cirque Wang ! Vous savez ce qu'il

en est advenu. Cupidon s'est enfui sur la *Mariquita*, en prenant à son bord, sur la côte, l'ex-président qui avait flairé la mauvaise brise. Von Sleep, Carolina, Peter Boom, arrêtés d'abord, ont été relâchés. Ils seront rapatriés grâce au ministre des États-Unis. Le Chinois est poursuivi. Mais le diable seul sait où il s'est fourré ! Que vais-je devenir? Moi aussi je veux chercher fortune.

Et souriante, elle se tourna vers Carvès.

— La Toison d'Or ! Pourquoi pas ! Allons, soyez généreux ! je ne vous demande qu'une place dans la pirogue, qu'un coin au bivouac. J'ai la foi.

Carvès se taisait. Puis, sèchement :

— Soit ! Je n'oublie pas que je suis votre obligé. Venez. Mais vous savez ce qu'on risque.

Elle haussa les épaules.

— Et Don Juan ? — demandai-je, — qu'est-il devenu dans la bagarre.

— Don Juan... Je ne sais... on dit qu'il a pris la brousse avec Miguel. Allons, c'est entendu... je pars... A bientôt, mes compagnons de route.

Carvès frappa du poing sur la table.

Huit jours plus tard, à trois heures du matin, les pirogues de l'*A. M. I.* sous la direction de Jérôme Carvès, prospecteur, s'ébranlèrent lentement dans la pâleur de l'aube. Nous étions au complet, rassemblés sur la berge depuis minuit. Les hommes n'avaient pas allumé de feux ; ils buvaient ou fumaient leurs pipes, sans bruit. L'Espagnol égrenait sur sa guitare des mélodies indiennes qu'il avait apprises pendant la récolte du café, sur les bords du rio Parana. Les cœurs simples des hommes qui allaient partir s'ouvraient à la sérénité de l'heure. Le chant des crapauds flûtait vers les étoiles. Comme la nuit, où j'avais accompagné Carvès pour son premier départ, je distinguai la masse de la forêt, dont l'épaisseur barrait l'horizon d'une ligne plus sombre que le ciel. Une vapeur blanche, qui montait du fleuve, ouvrait une brèche dans cette muraille, indiquant le chemin que nous allions suivre.

Le chargement des canots s'opéra en bon ordre, à la lueur des torches. Chaque pirogue avait son numéro de marche ;

les mineurs étaient répartis avec une stricte discipline. Carvès se révélait un chef ne négligeant aucun détail.

Un homme déboucha de l'ombre, réclamant Carvès avec un terrible accent anglais. Il semblait essoufflé par une course précipitée, un baluchon sur le dos; on le conduisit au chef.

— Je suis Peter Boom, l'ancien clown, du cirque Wang. Je voudrais partir avec vous.

— Vous auriez pu vous décider plus tôt?

— Sans doute. Ne m'abandonnez pas, sir, j'ai confiance en vous.

— C'est bien, — dit Carvès. — Trouvez une place. Vous connaissez les conditions. Vous avez ce qu'il vous faut, j'espère.

Un clapotis léger révélait dans les roseaux le glissement du Fleuve vers la mer. Des torches, au bout des bras tendus dans le noir, secouaient des étincelles sur l'eau naphteuse.

Carvès donna l'ordre d'embarquer.

Soulevée par une force profonde, notre pirogue tira sur son amarre qui gémit de l'effort. Un courant marin refoulait la poussée du Fleuve. C'était le jusant qui montait. L'Océan nous portait à la Forêt.

Carvès quitta la berge le dernier. Il considéra la file des embarcations dont les rameurs se tenaient prêts, la courte pagaie en main.

— All right !

Là-bas derrière nous, le phare de Puerto-Leon veillait au seuil de la mer.

Un coup de sifflet. Les pagaies plongèrent en cadence. Un frisson courut le long des berges.

Par delà la muraille de la forêt, une clarté souterraine irradiait l'horizon, au ras des cimes dont les rameaux s'incisaient, fresque noire et menue, sur le transparent auroral. Les ténèbres étaient maintenant poreuses de lumière. Devant nous, un voile recouvrait encore le monde, comme un rideau derrière lequel quelqu'un s'approche, portant une lampe...

(*A suivre.*)

LOUIS CHADOURNE

LES ARMISTICES, PRÉLIMINAIRES DE PAIX

I

On s'est beaucoup préoccupé, il y a quelque temps, de l'armistice du 11 novembre 1918. D'aucuns ont fait remonter précisément à cette convention militaire l'origine des déboires que nous procure le traité de paix signé sept ou huit mois plus tard, le 28 juin 1919. C'est faire peut-être — et je pense le montrer — trop bon marché des préoccupations qui, depuis que l'Entente pouvait raisonnablement escompter le succès final, hantaient les cerveaux de la plupart des dirigeants des nations alliées de la France.

Il n'est cependant pas impossible de défendre l'idée, que si autre avait été l'armistice, autre aurait été aussi le traité, les stipulations du premier servant nécessairement de base générale à celles du second.

Pour s'en rendre compte, il convient d'abord de définir exactement ce que c'est qu'un armistice ; ensuite, de rechercher quelques exemples historiques au moyen desquels il est aisé d'illustrer la thèse qu'un armistice peut ne pas être uniquement une « suspension d'hostilités ».

***

Reconnaissons impartialement, toutefois, que la thèse opposée a pour elle l'étymologie. L'*armistitio* de la *bassa latinitas* est une suspension d'armes, cela ne fait pas de doute. Mais, il est à peine besoin de le dire, origine, étymologie ne sauraient limiter en rien le droit des deux partis belligérants — ou de l'un des deux, du vainqueur, si celui-ci est en mesure d'imposer complètement au vaincu sa volonté — de donner une portée beaucoup plus étendue que celle de la simple suspension des hostilités à la première convention par laquelle se manifeste, après une période d'effusion de sang toujours trop longue, le besoin ou le désir de la paix.

Évidemment il devait en être ainsi dans les temps primitifs, où la distinction n'existait pas, en raison de la simplicité des organismes politiques et militaires, entre celui de ces organismes qui conduit les opérations et celui qui, *à l'arrière*, dirions-nous aujourd'hui, en discute les résultats et décide du parti qu'on en peut tirer.

Quoi qu'il en soit, notons que, d'après tous les commentateurs du droit public, il convient de distinguer entre la convention de suspension d'armes, que les chefs militaires ont le droit de conclure, et le véritable armistice, dont les stipulations sont plutôt réservées aux gouvernements.

Et, *a fortiori*, doit-il en être ainsi, semble-t-il, dès que les stipulations arrêtées entre les deux belligérants donnent à l'armistice la physionomie de « préliminaires de paix ».

Mais, encore un coup, il n'existe et ne saurait exister en pareille matière aucune règle précise, aucune obligation inflexible. Tout y est affaire de circonstances, de gouvernements, de chefs militaires ; les circonstances peuvent être particulièrement pressantes, les gouvernements particulièrement passifs ou confiants dans l'esprit politique des chefs militaires et ceux-ci plus ou moins doués d'initiative en même temps que convaincus de la justesse de leurs conceptions. Ajoutons que le cas peut encore se présenter — beaucoup moins qu'autrefois, du reste — où la difficulté des communications doit autoriser le général vainqueur à donner justement à son armistice cette physionomie de préliminaires de

paix. Il reste seulement entendu que son gouvernement conserve le droit de le désavouer.

*
* *

Tout ceci établi — très succinctement — venons-en aux exemples historiques d'armistices-préliminaires de paix.

Le premier qui se présente à l'esprit, ne fût-ce qu'en raison du nom par lequel on désigne presque toujours la convention conclue le 15 avril 1797, est celui de l'armistice ou *préliminaires de paix* de Léoben.

Voyons ici les circonstances, la situation morale et matérielle des gouvernements belligérants, la mentalité des chefs militaires placés l'un en face de l'autre. Tout est important dans cet armistice ; tout nous y intéresse...

Les circonstances d'abord.

Il y a un an que Bonaparte, « le jeune héros » que les messages du Directoire aux Conseils ont déjà révélé à la France, guerroie en Italie. De l'angle reculé des Alpes et de l'Apennin, il a porté la petite armée de 40 à 50 000 hommes que lui a confiée la République au faîte des Alpes Juliennes, après avoir détruit trois armées impériales. Depuis quelques semaines, le vainqueur de Wurtzbourg, l'archiduc Charles d'Autriche, heureux adversaire de Moreau et de Jourdan, recule devant le conquérant de la haute Italie. Les derniers espoirs du Conseil aulique s'évanouissent. Les Français sont à Klagenfurth, en pleine Carinthie — dans les « États héréditaires », comme on disait alors — et il est douteux que l'archiduc, à la tête du corps principal de l'armée autrichienne, puisse recueillir celui du général Kerpen qui, dans la haute vallée de la Drave, bat précipitamment en retraite devant Joubert.

C'est alors que, le 31 mars, Bonaparte écrit au prince autrichien une lettre « très philosophique » — le mot, assez ironique, est de lui — où il lui propose la paix, tout simplement...

En voici le début :

« Monsieur le général en chef,

» Les braves militaires font la guerre et désirent la paix. Cette guerre ne dure-t-elle pas depuis six années? Avons-nous assez tué de monde, fait assez de mal à la triste humanité? Elle

réclame de toutes parts... Quelle que soit l'issue de cette sixième campagne, nous aurons perdu, de part et d'autre, quelques milliers d'hommes de plus. Il faudra bien finir par s'entendre, puisque tout a un terme, même les passions haineuses... etc., etc. »

Et en voici la fin :

« ...Quant à moi, monsieur le général en chef, si l'ouverture que j'ai l'honneur de vous faire peut sauver la vie à un seul homme, je m'estimerai plus heureux de la couronne civique que je me trouverai avoir méritée, que de la triste gloire qui peut revenir des succès militaires. »

*
* *

L'archiduc Charles fut fort embarrassé, dans cette conjoncture inattendue. Il ne pouvait repousser purement et simplement de telles ouvertures. On n'ose jamais paraître insoucieux de la paix. Mais il ne se considérait pas encore comme définitivement vaincu et il lui en coûtait de ne pas faire un dernier effort. Il se retrancha donc derrière l'absence de pouvoirs en vue d'une négociation d'une portée aussi grande, ne fit d'ailleurs aucune allusion à la possibilité de conclure au moins un armistice et termina sa courte réponse par quelques mots de courtoisie :

« Quelles que soient, du reste, les chances futures de la guerre ou les expériences de la paix, je vous prie, monsieur le général, d'être bien persuadé de mon estime et de ma considération distinguée. »

La démarche de Bonaparte, quelle que pût être la sincérité de son amour subit pour la paix, ne laisse pas de surprendre. Les historiens ne se sont pas accordés sur les mobiles exacts du chef de la victorieuse armée d'Italie. Le certain, toutefois, est que celui-ci écrivait et agissait en maître :

Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,

dit le poète ; et c'est le cas ici, de le répéter, bien que le futur empereur ait, depuis, montré plus de déférence pour le gouvernement de son pays et l'ait aidé, même, à exécuter contre la faction royaliste le coup d'État du 18 fructidor. Il est vrai qu'il se garda bien d'aller lui-même à Paris, se

contentant d'y envoyer Augereau, beau sabreur, général énergique, mais politique borné.

Tant y a qu'au printemps de 1797, parfaitement renseigné qu'il était sur l'état des esprits en France, sur l'impopularité du Directoire, sur la vivacité du désir de la paix, Bonaparte avait compris qu'il pouvait tout oser dans ce dernier sens, et que, couvert déjà d'assez de gloire, il acquerrait ce titre de « bienfaiteur de l'humanité », qu'il proposait, dans son message du 31 mars, à son impérial adversaire.

Rebuté, à sa grande surprise, il n'en mit que plus d'ardeur et d'habileté dans ses opérations. L'archiduc battu à Neudeck et décidément séparé de Kerpen, fit comprendre au Ball-platz qu'il n'était que temps d'en finir si l'on ne voulait pas se trouver à bref délai dans l'obligation d'évacuer Vienne et de faire retraite en Hongrie. Le 7 avril les généraux Bellegarde et Merveldt arrivèrent à Judenburg, quartier général français et proposèrent un armistice de six jours, qui fut accordé, *à la condition que l'on entrerait aussitôt en négociations sur les bases essentielles de la paix*; et, de fait, en huit jours, juste — l'armistice avait été prolongé en conséquence, — les *préliminaires de Léoben* étaient arrêtés [1]. La signature eut lieu le 17 avril, au moment même où Hoche franchissait le Rhin à Neuwied.

En huit jours, insistons-y, les fondements du traité de paix définitif de Campo-Formio étaient solidement posés. On peut en juger, par les termes mêmes du message envoyé par le Directoire aux Conseils :

L'Empereur abandonne les Pays-Bas autrichiens (la Belgique) à la France ;

Il déclare ne pas s'opposer, en tant que membre de l'Empire, à ce que les limites de la République française soient portées jusqu'au Rhin (en fait, les trois électorats ecclésiastiques de Trèves, de Mayence, de Cologne étaient depuis trois ans occupés par nos armes, ainsi que le Palatinat et le duché de Deux-Ponts) ;

Il reconnaît l'existence et l'indépendance de la République lombarde ou République Cisalpine.

1. Au château d'Eckwald, près de la petite ville où Bonaparte avait porté son quartier général. Léoben n'est qu'à 120 kilomètres de Vienne.

Un mot maintenant sur la situation morale et matérielle des belligérants, au moment de cet armistice, et sur la mentalité des généraux en chef qui étaient aux prises.

La France est fatiguée de la guerre : c'est entendu. Et comme il y a chez elle une opinion publique, assez mal représentée, mais représentée, cependant, on sait, — Bonaparte mieux que personne — quelle est sa lassitude. Il s'agit d'ailleurs plutôt, dans cette fatigue, de la situation économique que de l'effusion du sang. Il s'en faut bien que cette guerre, commencée en 1792, ait été aussi sanglante que celle qui vient de se dérouler sous nos yeux.

Mais les troubles politiques, la guerre civile, la Terreur, les persécutions d'une partie de la nation contre l'autre ont eu rapidement leurs inévitables répercussions : agriculture en souffrance, transports précaires, commerce intérieur difficile, commerce extérieur à peu près impossible — on est complètement bloqué du côté de la mer, on l'est presque complètement du côté de la terre — industrie arrêtée par le défaut des matières premières, finances « avariées », faillite des assignats, spéculations éhontées sur les changes, les métaux, sur tout ce qui se vend ou s'achète, accaparements qui aggravent la disette, luxe odieux de quelques-uns — exactement les mêmes qu'aujourd'hui : fournisseurs et profiteurs — qui insulte à la misère publique...

Tel est, à peine brossé, le tableau de la France de 1797.

Mais le tableau de l'Autriche n'est pas plus riant. Peut-être l'est-il moins. Seulement, on ne le voit pas. Ce n'est précisément que par la faiblesse progressive de l'effort militaire, par l'insuffisance, tous les jours plus marquée, de la réaction contre l'effort français que le Directoire, les Conseils, mais surtout les chefs de nos armées peuvent juger de l'épuisement de la grande monarchie.

Quant à l'opinion publique autrichienne, elle n'existe pas : point de conseils élus, point de journaux (même à Vienne) ou seulement de petites gazettes à la dévotion de la cour. Les peuples pressurés gémissent, mais craintifs, dociles, agenouillés, n'osent faire entendre leurs doléances...

En revanche ils ne donnent plus un sou. — Il faut tout leur prendre par la violence, tout ce que du moins ils n'ont

pu ensevelir dans de profondes cachettes. On ne vit, on n'entretient les services publics et les armées que sur le subside anglais. Or ce subside devient hésitant et rare, en présence d'une situation militaire qui s'aggrave de jour en jour. Le peuple anglais, qui a une voix, lui, et sait la faire entendre, en a assez d'alimenter de ses deniers une interminable guerre.

Avec cela, l'attitude de l'Allemagne centrale et celle de la Prusse, tout d'abord, deviennent inquiétantes. « L'armée des Cercles » est presque réduite à rien et la Prusse, en paix avec la France, depuis deux ans, parle de se poser en médiatrice entre l'Empereur et la République, ce qui lui donnerait, dans l'Empire, une situation morale fort dangereuse pour la maison de Habsbourg.

Il résulte de tout cela que le désir de la paix est à peu près égal des deux côtés de la barricade. L'expression seule diffère. Quant à *l'endurance*, la France l'emporte encore ; peut-être de peu, et c'est ce qu'a bien vu Bonaparte. En tout cas, si une défaillance pouvait être proche chez elle — et ce n'est qu'une hypothèse — rien ne s'en révélait dans l'attitude des armées, aussi résolues, aussi vaillantes et plus aguerries que jamais.

Or ce sont, d'une part, l'armée française d'Italie, enivrée de ses triomphes, de l'autre, l'armée autrichienne, dévouée, brave, certainement, mais enfin toujours battue et, donc, déprimée, qui vont traiter par le canal de leurs généraux.

***

Et combien différents sont ceux-ci !

L'archiduc Charles, Bellegarde, Merveldt... Braves militaires, assurément, et le premier hors de pair en Autriche, comme général en chef, tandis que les deux autres, Merveldt surtout, sont plutôt des diplomates. De Bonaparte à ces personnages, à l'archiduc lui-même, la distance est grande. Il est vrai que l'on ne s'en rend pas tout à fait compte encore et que, dans les salons de l'aristocratie viennoise, on met en balance la gloire du vainqueur de Rivoli, de Castiglione et du Tagliamento avec celle du jeune prince qui avait, l'année

précédente, repoussé du sol allemand deux des meilleurs généraux de la République.

On en jugera autrement, un peu plus tard ; on en jugera autrement, surtout, lorsque l'extraordinaire épopée finie et Napoléon enseveli à l'ombre du saule de Sainte-Hélène, les passions soulevées par le grand capitaine et le conquérant de l'Europe se seront amorties. Un jour, devant l'empereur François et l'archiduc Charles, devant la famille impériale et la cour intime, comme on discutera sur la guerre et l'art militaire, un flatteur pourra bien proclamer que le premier général du temps est l'archiduc. Mais une toute jeune voix s'élèvera pour dire impétueusement : « Non ! le plus grand général, c'était mon père ! » — Et le prince, souriant à son petit neveu, dira, lui aussi : « C'est vrai, et le plus grand de tous les temps... »

Ce n'est plus, au demeurant, de la supériorité militaire de Bonaparte qu'il faut parler quand il s'agit des négociations de Léoben, c'est de la clairvoyance politique, de la profondeur, de la sûreté de son jugement et — ce qui surprend d'abord — *de la modération relative de ses exigences* ; enfin, surtout peut-être, de la hardiesse avec laquelle il ose, lui, simple général d'armée, poser dans une convention d'armistice des conditions de haute potitique et, en somme, établir les bases de la paix.

A la vérité, il a deux excuses : 400 lieues le séparent de Paris et du Directoire, 400 lieues et cette considération capitale de faire cesser tout de suite l'effusion du sang, considération qui, surprenant paradoxe, va se trouver beaucoup moins puissante sur l'esprit de ces « avocats », de ces politiciens hissés au gouvernement de la France, que sur la conscience du jeune héros corse dont les scrupules humanitaires n'avaient point, jusque-là, clairement apparu.

Il s'en faut de peu, en effet, que Bonaparte soit désavoué par son gouvernement. Celui-ci, fort ambitieux, fort *impérialiste*, dirait-on aujourd'hui, pensait bien que le printemps de cette année 1797 verrait la jonction des trois armées de la République sous les murs de Vienne. Il était d'autant plus fondé à le croire que les débuts de la campagne faisaient présager de grands succès pour ces deux grou-

pements du Rhin et de Sambre-et-Meuse dont la reconstitution après la fâcheuse campagne de 1796 avait exigé beaucoup de soins et d'argent. Et voilà que l'armistice de Léoben vient brusquement, quatre jours à peine après leur entrée en scène, paralyser des chefs aussi éminents que Hoche et que Moreau !

Ce n'est pas tout : les avantages incontestables acquis par Bonaparte ne laissent pas d'être assez chèrement payés, compensés, tout au moins, par ceux que le général de l'armée d'Italie n'hésite pas à consentir au cabinet impérial. L'Autriche reçoit, en effet, les États vénitiens de terre ferme jusqu'à l'Oglio et Bonaparte lui laisse la place de Mantoue qui avait coûté tant de sang. Plus tard, au traité de Campo-Formio, cette ville forte, une des clefs de l'Italie du Nord, sera échangée contre Venise même, tandis que la France prendra les Iles Ionniennes, dernier débris de la puissance de la sérénissime république [1]. Et il résulte de ces tractations compliquées que l'Empereur pourra donner à ses peuples l'impression de succès partagés et la satisfaction, plus ou moins illusoire, d'une paix « pleine d'honneur ». Or, ce n'est point du tout à raffermir le prestige de la maison de Habsbourg dans l'Europe centrale que visait le Directoire. Les anciens Conventionnels qui le composaient n'avaient-ils pas, dans leur ardeur de propagande révolutionnaire, rêvé d'abattre l'antique rivale de la Maison de France et de briser en morceaux l'édifice vermoulu du Saint Empire romain germanique?...

La modération des exigences du négociateur improvisé des « préliminaires » de Léoben lui est donc, dans les orageux débats du Directoire, à peu près imputée à crime ; et encore davantage, peut-être, cette audacieuse initiative de traiter sans l'aveu de son gouvernement. Certes, on connaissait déjà le

1. Le partage des territoires de la plus vieille république de l'Europe entre les deux belligérants ne laissa pas d'être jugé sévèrement par quelques contemporains ; cela rappelait trop la Pologne, dont le dernier démembrement était tout récent (en 1795). Il ne faut cependant pas oublier — ceci à la seule décharge de Bonaparte et du Directoire, mais non de l'Autriche — que le gouvernement vénitien s'était rendu coupable d'une agression fort inopportune (avril 1797) contre les bases d'opérations de l'armée française. Bonaparte avait eu, d'ailleurs, fréquemment l'occasion de s'apercevoir que ce gouvernement aristocratique n'avait de bienveillance que pour l'Autriche, bienveillance dont il fut bien mal récompensé.

tempérament autoritaire de Bonaparte et la confiance — justifiée, on ne pouvait pas le méconnaître — que le général de vingt-huit ans avait dans ses propres talents militaires et dans son coup d'œil politique. Déjà, en mai 1796, alors qu'après Lodi les directeurs avaient eu l'idée singulière de couper en deux les forces françaises dans la haute Italie, de donner à Kellermann le commandement de « l'armée de Lombardie » en laissant à Bonaparte celui de « l'armée du Sud », destinée à une opération très prématurée, la conquête de l'Italie centrale et du royaume de Naples, le jeune vainqueur avait offert sa démission dans une lettre admirable, d'ailleurs [1]; mais il n'avait pas attendu la réponse de Paris pour se remettre en campagne, marquant ainsi qu'il savait bien qu'on lui céderait : « Qu'eût dit, en France, l'opinion publique si l'on avait éloigné du théâtre de ses glorieux exploits le jeune général vers qui toute la nation avait maintenant les yeux tournés? Qu'eût fait le gouvernement lui-même s'il avait disgrâcié le politique habile qui en ce moment même remplissait les caisses vides du trésor, tant par les contributions qu'il levait sur le pays conquis que par les traités qu'il concluait avec les petits souverains italiens? » (Charles Malo [2].)

Bref, si, au printemps de 1796, Bonaparte n'était déjà plus de ces chefs que l'on peut « limoger », bien moins encore l'était-il au printemps de 1797, quand il apparaissait à l'imagination des foules avec la splendide auréole des victoires de Castiglione, de la Favorite, de Rivoli, du Tagliamento, ces victoires qui apportaient enfin la paix tant désirée.

Le Directoire se résigna. Il se résigna même d'assez bonne grâce et ne ménagea pas, devant les Conseils, ses louanges « au jeune héros, au vainqueur de l'Autriche, au conquérant et au pacificateur de l'Italie... »

1. En voici quelques passages : « ... Si vous affaiblissez vos moyens en partageant vos forces, si vous rompez l'unité dans la pensée militaire, vous aurez perdu la plus belle occasion d'imposer des lois à l'Italie. Il est indispensable que vous ayez ici un général qui ait entièrement votre confiance. Chacun a sa manière de faire la guerre. Kellermann a plus d'expérience et la fera mieux que moi, mais tous les deux ensemble nous la ferons très mal... »

Dans une lettre particulière à Carnot, datée du même jour (15 mai 1796), Bonaparte insiste sur ce dernier point : « Je crois, dit-il, qu'un mauvais général vaut mieux que deux bons... »

2. Précis de la campagne de 1796-1797. Bruxelles, 1889.

II

Ruiner l'édifice antique du Saint Empire romain germanique, c'était, quoi qu'en pût penser le Directoire, une conception prématurée, en 1797. Il fallut les deux grandes défaites de l'Autriche, en 1800, à Marengo et à Hohenlinden et, cinq ans plus tard, le désastre d'Austerlitz pour que fût définitivement [1] détruite la grande création de Charlemagne, des princes des deux maisons de Saxe et de Franconie, puis des Hohenstaufen, où le moyen âge avait cru voir renaître l'Empire d'Occident des IVe et Ve siècles. Et c'était encore à Bonaparte, devenu l'Empereur Napoléon, que la France allait devoir la disparition du menaçant organisme contre lequel ses rois défendaient son indépendance depuis un millier d'années.

Disons quelques mots de l'armistice qui mit fin aux hostilités en Moravie, après « la reine des batailles », livrée, comme on sait, le 2 décembre 1805. Nous allons trouver dans cette convention, non plus tout à fait des préliminaires de paix — bien que l'on ne sache pas, après tout, quels furent les termes de la conversation de Napoléon et de François, au bivouac de Sarutschitz — mais des stipulations de l'ordre politico-militaire que l'on ne rencontre pas dans les armistices, simples suspensions d'armes.

Le soleil d'Austerlitz de la légende s'était bientôt voilé, pendant l'action. La journée avait pris fin sous une pluie mêlée de neige, et la poursuite, d'ailleurs dirigée d'abord sur une fausse piste, dans la direction d'Olmütz, s'en était trouvée fort ralentie. Napoléon avait couché à la maison de poste de Posoritz [2], tout près du champ de bataille, de sorte que l'empereur François avait pu prendre quelque repos, lui-

1. Définitivement... ne perdons pas de vue, en effet, que l'empire allemand de 1871 et qui a été « découronné », en 1918, par la révolution du 7 novembre, n'avait point du tout la même base, les mêmes droits — théoriques — les mêmes prétentions protocolaires que le Saint-Empire romain germanique.

2. Ce n'est que le 4, le quartier général ayant été transporté à Austerlitz, que fut rédigée la proclamation où figure, assez abusivement, la phrase bien connue : « Il suffira de dire : J'étais à Austerlitz... etc. » De là le nom de la bataille.

même, à Czeitsch, au sud du champ de bataille, tandis que le gros des Austro-Russes et Allemands poussait jusqu'à Gœding et Holitsch, derrière la grosse rivière de la Morawa. C'est de Czeitsch que, dès le soir même — à huit heures — du 2 décembre, le souverain allemand vaincu avait envoyé à Napoléon le prince Jean de Lichtenstein pour demander un armistice et, en même temps, une entrevue. Mais ce ne fut que le 3, à quatre heures du matin, que le général autrichien parvint à découvrir Napoléon à Posoritz.

L'empereur français accueillit favorablement les deux demandes, mais, désireux de se rendre compte de l'exacte situation des deux armées avant de rien décider, il fixa sa rencontre avec François II au lendemain 4 décembre. C'est en effet ce jour-là, au bivouac de Sarutschitz[1], en plein champ et près du moulin du village, qu'eut lieu cette entrevue célèbre, dont rien de positif n'a transpiré, sinon que Napoléon consentit à arrêter la marche de ses colonnes, à la condition que l'armée russe évacuerait l'Autriche immédiatement, à quoi François II s'engagea au nom de son allié Alexandre. Mais les négociations d'armistice s'ouvrirent aussitôt à Austerlitz entre le chef d'état-major général Berthier et le prince de Lichtenstein et aboutirent, dès le 6 décembre, aux trois clauses suivantes :

a) La ligne de démarcation des deux armées était, d'une manière générale, fixée au cours de la March (Morawa) jusqu'à son confluent avec le Danube. De plus, l'armée française occupait Presbourg, sur le grand fleuve ;

b) L'armée russe devait avoir évacué la Moravie et la Hongrie sous quinze jours et la Galicie dans le délai d'un mois ;

c) Toutes levées étaient interdites au gouvernement autrichien en Bohême et en Hongrie, *ainsi que l'introduction de toute armée étrangère sur le territoire de la triple monarchie.*

Et ici, nous touchons le point essentiel, celui qui donne à l'armistice d'Austerlitz sa physionomie spéciale.

1. Ou Zaratschutz, à mi-chemin entre Austerlitz et Czeitsch, au revers des collines du Steinitzerwald qui bornaient, au Sud-Est, l'horizon du champ de bataille du 2.

***

Mais, pour bien comprendre l'intérêt de cette dernière clause, en même temps que sa réelle signification, il faut revenir de quelques semaines en arrière et rappeler les agissements d'une puissance dont il n'avait pas été question jusqu'ici, la Prusse.

La Prusse, en effet, rentrait d'une manière positive dans les combinaisons de l'organisateur de la troisième coalition, le grand ministre anglais, Pitt, que le désastre d'Austerlitz allait bientôt conduire au tombeau. Mais le roi Frédéric-Guillaume, timoré, incertain, d'esprit peu étendu, n'avait pas su — malgré les avantages qu'avait fait luire à ses yeux le cabinet britannique — se décider en temps utile, et d'ailleurs, l'Angleterre s'était crue obligée, dès la fin d'août 1805, de brusquer les événements parce qu'elle voyait s'accumuler, dans l'Atlantique et sur la rive sud du Pas de Calais, l'orage dont la menaçaient depuis deux ans les préparatifs de descente de Napoléon.

C'est ainsi qu'avait manqué, presque au dernier moment, le plan de l'attaque simultanée de la France, par toutes les forces de la vieille Europe, plan qui ne réussit qu'en 1813-1814. Mais, comme il arrive souvent chez les hommes irrésolus, à peine le roi de Prusse et son conseiller immédiat, le comte d'Haugwitz, avaient-ils pris — ou plutôt cru prendre — la décision de rester neutres qu'ils le regrettaient, poussés d'ailleurs à une rupture par l'opinion prussienne, d'autant plus puissante, malgré la forme absolutiste du gouvernement, que le monarque était plus faible, et qui était nettement hostile à la France conquérante de la révolution. En vain Napoléon, observant avec la plus grande attention tout ce qui se passait sur les bords de l'Elbe, avait-il fait offrir à Frédéric-Guillaume, pour prix d'un accord, sinon d'une alliance, l'électorat de Hanovre, dépendance allemande de la couronne d'Angleterre, que nos troupes occupaient depuis 1803. Le roi de Prusse n'arrivait pas à prendre décidément parti pour un camp ou pour l'autre.

Mais, ce que n'avaient pu faire le pur raisonnement ni l'étude des vrais intérêts de la Prusse à cette époque, le « sentiment allemand » qui dominait à Berlin, depuis les victoires de

la France sur l'Empire, allait conduire le cabinet de Potsdam à une démarche relativement décisive. Vers la fin de novembre, alors que Napoléon, déjà installé à Brünn, au cœur de la Moravie, y groupait les éléments un peu dispersés de son armée, en vue de la bataille prochaine, le comte d'Haugwitz se présenta à son quartier général et lui remit, « de la part du roi, son maître », une sorte d'ultimatum dont les termes répondaient à peu près à ceux de l'engagement pris par Frédéric-Guillaume vis-à-vis d'Alexandre dans l'entrevue célèbre qui s'était terminée devant le tombeau du grand Frédéric, en août 1805.

Napoléon sut se dominer et, sans se prononcer sur la médiation *armée* que la Prusse lui offrait, il renvoya le ministre de Frédéric-Guillaume à Vienne pour y traiter avec Talleyrand. Cette négociation n'avait pas fait grands progrès lorsque éclata le coup de tonnerre d'Austerlitz. Frappé de crainte, d'Haugwitz se hâta d'aller féliciter le vainqueur. On connaît le mot de Napoléon à ce sujet : « Voilà un compliment dont la victoire a changé l'adresse... »

Quoi qu'il en fût, les armements de la Prusse restaient une menace sérieuse, tant que l'armée française n'était pas revenue au centre de l'Allemagne. C'est pourquoi Berthier avait reçu l'ordre d'exiger l'insertion dans le protocole d'armistice de cet article 3, qui tendait à assurer du moins l'Empereur français que les Prussiens n'entreraient pas en Bohême avec la connivence des troupes autrichiennes qui opéraient dans cette province, sous l'archiduc Ferdinand.

L'armistice d'Austerlitz n'était donc plus seulement une suspension d'armes, mais aussi un accord politique. Cette convention « mordait » ainsi sur le futur traité de Presbourg.

*
* *

Il est fort curieux de constater que, cinquante-quatre ans après, la même préoccupation des armements prussiens exerçait une influence marquée sur la décision du neveu de Napoléon de mettre fin rapidement — prématurément, peut-être — à la guerre contre l'Autriche du petit-fils de François II.

C'était quelques jours après la victoire de Solférino (24 juin 1859). Napoléon III avait fait entrer son armée et celle de son allié Victor-Emmanuel de Piémont, dans le quadrilatère, tandis que son adversaire, François-Joseph, concentrait l'armée battue sous les murs de Vérone et sur la rive gauche de l'Adige. De part et d'autre, d'ailleurs, on paraissait résolu à continuer la lutte ; on faisait venir des renforts ; Napoléon III entamait le siège de Peschiera, bloquait Mantoue et préparait une énergique opération combinée contre Venise ; François-Joseph, de son côté, prenait ses dispositions pour une vigoureuse défense de la ligne de l'Adige.

Mais, le 6 juillet, un coup de théâtre se produisait : le souverain français — sans consulter, d'ailleurs, son allié italien — prenait l'initiative de proposer la paix, ce qui n'est point la coutume des victorieux, et il envoyait par le général Fleury, à l'empereur d'Autriche, une lettre autographiée où il offrait la conclusion immédiate d'un armistice. Cet armistice fut signé, en effet, à Villafranca, le 8; et pour en arriver plus tôt à des préliminaires de paix, Napoléon III demanda à François-Joseph une entrevue qui eut lieu le 11, à Villafranca même.

Cet entretien confidentiel aboutit à une convention qui cédait à la France la Lombardie, que nous remettions aussitôt au roi de Sardaigne. L'Italie devait former, sous la présidence honoraire du pape, une confédération dont ferait partie la Vénétie, laissée nominalement à l'Autriche. Les princes de l'Italie centrale, déjà dépossédés par des soulèvements populaires appuyés par les Alliés, pourraient rentrer dans leurs États, si leurs sujets les y rappelaient, etc., toutes stipulations que le traité de Zurich devait confirmer, le 10 novembre 1859, mais qui, pour la plupart, restèrent lettre morte, la révolution italienne ayant fait, entre temps, son œuvre.

Quoi qu'il en soit, et après avoir observé que, là encore, l'armistice se confondait, en fait, avec l'établissement de préliminaires de paix, revenons sur les motifs qui avaient poussé, d'une part, Napoléon III à offrir la paix, de l'autre, François-Joseph Ier à accueillir ces ouvertures avec empressement.

Les nouvelles que, depuis quelque temps, l'empereur des Français recevait de Paris, au sujet de l'attitude du corps germanique, ne laissaient pas d'être préoccupantes.

Les jalousies allemandes, déjà éveillées contre la France par le succès de la guerre de Crimée, étaient portées au vif par les victoires de Magenta et de Solférino. Encore que l'on affectât de dire, au delà du Rhin, que la défaite de l'Autriche n'était due qu'à l'insuffisance du commandement, l'amour-propre germain en souffrait visiblement. Les yeux se tournaient du côté de la Prusse, dont l'armée réorganisée et l'objet des soins persévérants du prince-régent Guillaume — depuis, le roi Guillaume Ier — paraissait seule en mesure de mettre un terme à la poursuite de la revanche de 1814-1815, que l'on attribuait, sans raison suffisante, du reste, à l'héritier de Napoléon Ier.

Le cabinet de Potsdam, moins indécis en 1859 qu'en 1805-1806, n'hésitait pas, pour satisfaire à la fois à ces sentiments de l'opinion allemande et à ses propres ambitions, à mobiliser d'abord trois, puis six corps d'armée. Il laissait dire volontiers qu'il allait imposer sa médiation armée aux deux adversaires — heureux d'ailleurs d'infliger à l'Autriche cette humiliation — et « ce n'était un mystère pour personne, dit la relation prussienne de la guerre de 1859, que, le 15 juillet, le transport des troupes par chemins de fer vers le Rhin devait commencer. En très peu de temps une armée de 250 000 hommes y serait rassemblée, à laquelle les contingents des autres états allemands devaient se réunir ».

En somme, il s'en fallut de peu que la France ne subît, onze ans plus tôt, l'agression qui lui fut si funeste, en 1870 ; et il faut reconnaître que Napoléon III, alors en pleine possession de toutes ses facultés, sut conjurer le péril avec autant de clairvoyance que de décision. Malheureusement Victor-Emmanuel et les patriotes italiens ne se plaçaient pas au même point de vue que la France pour apprécier l'initiative prise à Villafranca[1]. Ce malentendu dure encore. On le retrouve à la base de tous les dissentiments qui, d'une manière

1. Il y eut immédiatement, dans la haute Italie, un vrai déchaînement contre l'empereur des Français et la France. On fut obligé de prendre, à Turin, des précautions particulières pour que Napoléon III n'y fût pas insulté — et peut-être pis — le 15 juillet, lors de son passage dans la capitale du Piémont, au voyage de retour.

Il existe, à ce sujet, un livre de souvenirs fort curieux du général de Baillencourt, *Feuillets militaires*, édité en 1894, par Firmin Didot.

périodique, s'élèvent entre nos impressionnables voisins et nous.

Quant à François-Joseph, il se trouvait, en présence des armements de la Prusse, dans la même situation d'esprit que son grand-père en 1805. Il se demandait si, d'être secourue et « sauvée » par sa rivale, ce n'était pas plus dangereux pour l'Autriche que d'être battue — honorablement — par la France. C'était toujours de l'hégémonie sur l'Allemagne qu'il s'agissait et Vienne y tenait très particulièrement, par tradition et par amour-propre, autant que par intérêt.

Ces sentiments l'emportèrent d'autant plus facilement dans les conseils de la Hofburg que le gouvernement prussien ne se mit aucunement en peine de dissimuler ses ambitions. Le général de Willisen fut chargé de négocier à Vienne la remise du commandement suprême entre les mains du roi de Prusse, contrairement aux termes de l'acte final du Congrès de 1815, qui stipulait que le généralissime de la Confédération germanique devait être désigné par la Diète et lui prêter serment.

François-Joseph préféra couper court à ces intrigues et accepter immédiatement les propositions de Napoléon III. Il fut bien inspiré. C'était l'époque de la jeunesse, une jeunesse mûrie par onze années, déjà, d'un règne difficile. C'était aussi l'époque des bons conseillers...

*
* *

Ce n'est pas seulement à la suite des opérations des armées et entre généralissimes ou souverains que se conclurent des armistices dont les stipulations dépassent singulièrement la portée des suspensions d'armes ; l'histoire des flottes, des opérations navales et des grands amiraux fournit de mémorables exemples d'armistices où le vainqueur — ce n'est quelquefois que *celui qui se prétend vainqueur* — impose à son adversaire des conditions qui résolvent immédiatement à son profit les questions d'ordre politique, origines ou bases du conflit.

De ces exemples, choisissons-en deux qui mettent en jeu les mêmes puissances navales, l'Angleterre et le Danemark

du début du XIXe siècle. Le premier est, d'ailleurs de beaubecoup le plus connu, et aussi le plus intéressant du point de vue militaire ; mais le second, moins souvent cité, n'en doit pas moins retenir l'attention, car il est singulièrement représentatif de « mentalités » et suggère de curieux rapprochements avec des faits récents, des faits de la dernière guerre et de l'époque comprise entre l'armistice du 11 novembre 1918 et la signature du traité de Versailles.

Le 2 avril 1801 une flotte anglaise commandée par l'amiral Hyde Parker, qui avait sous ses ordres un second déjà célèbre, Nelson, apparaissait devant Copenhague. Il s'agissait pour le cabinet de Saint-James de briser la ligue des neutres du Nord, qui affichait la prétention de s'opposer aux procédés violents qu'employait la marine britannique dans l'application du blocus de la France, de ses colonies, de ses alliés et même des puissances qui ne s'étaient point liguées contre elle.

Les ministres et l'Amirauté avaient d'ailleurs agi avec promptitude et décision. Les flottes baltiques n'étaient pas concentrées ; elles n'étaient même pas individuellement prêtes à prendre la mer. Les Danois, cependant, parce qu'ils se sentaient les plus exposés aux coups de la marine anglaise, avaient assez bien fortifié la passe principale, « la passe royale », qui donne accès au port de Copenhague.

Ils avaient là, outre de sérieux ouvrages à terre — la batterie des Trois Couronnes, surtout — 16 vaisseaux-pontons ou batteries flottantes portant 628 canons et 5 000 hommes.

Ce sont ces défenses que, le 2 avril, Nelson allait attaquer avec les 12 vaisseaux, les 7 bombardes, les 2 brûlots que lui confiait Hyde Parker. La lutte fut acharnée et le feu ne cessa qu'au bout de cinq heures [1], lorsque les vaisseaux et batteries flottantes des Danois eurent été incendiées, coulés ou pris. Mais le vainqueur — si vainqueur il y avait, car les ouvrages à terre n'étaient pas réduits — avait souffert

1. Après trois heures de combat et comme aucun résultat favorable ne se produisait, Parker, mouillé en vue, mais fort loin des vaisseaux de Nelson, fit signal à celui-ci de se retirer du feu. Plaçant alors sa longue-vue sur l'œil dont il avait perdu l'usage au siège de Calvi : « En toute vérité, s'écria Nelson, je ne vois pas ce signal. » Et il donna l'ordre de continuer le combat. (Chabaud-Arnault : *Histoire des flottes militaires.*)

presque autant que le vaincu. Trois de ses vaisseaux s'étaient échoués ; trois autres étaient désemparés ; les six qui restaient capables de se mouvoir avaient subi de graves avaries. Or, les vents de sud, qui avaient permis à Nelson d'entrer dans la passe royale par son extrémité la moins bien défendue, l'obligeaient à passer sous le feu direct des Trois Couronnes et des batteries annexes, s'il prétendait faire acte de victorieux, quitter son embossage et déboucher devant le port même de la capitale danoise.

L'habile marin se tira d'affaire en négociant, sous couleur d'humanité. Le prince régent de Danemark [1] accueillit ses ouvertures, parce qu'il s'agissait de mettre le plus tôt possible à l'abri du feu de l'escadre anglaise la flotte danoise dont l'armement n'était pas terminé et qui était étroitement resserrée dans un bassin exposé aux coups de l'assaillant, si celui-ci remontait, du sud au nord, dans la passe.

Il y eut donc suspension d'armes, dont chacun des deux partis profita pendant trois jours pour se réparer et se fortifier encore. Le commandant en chef de la flotte britannique prit alors l'affaire en mains, fit valoir les forces dont il disposait, au total — 18 vaisseaux et, en tout, une cinquantaine de bâtiments — parla de bombardement sans merci, bref obtint, la 9 avril, la conclusion d'un véritable armistice dont l'article essentiel était qu'une *trêve de quatorze semaines s'établissait entre les deux puissances* maritimes qui venaient de se mesurer. Or ces trois mois et demi suffisaient à l'accomplissement des desseins du cabinet britannique. Il n'en fallait pas davantage pour battre séparément ou pour renfermer dans leurs ports les flottes suédoise et russe.

Nelson, en effet, s'enfonça dans la Baltique et arriva jusqu'à Revel d'Esthonie. Mais déjà s'était produit depuis plusieurs jours un événement funeste, qui mettait fin, décidément, à la ligue des neutres du Nord. Son organisateur, le tsar Paul Ier, venait d'être assassiné.

Quoi qu'il en soit, l'armistice de Copenhague avait, pour

1. Depuis, Frédéric VI, qui régna de 1808 à 1814 et resta le fidèle allié de la France et de Napoléon. Les puissances coalisées contre nous punirent le Danemark de sa courageuse et noble attitude en lui enlevant la Norvège, qui fut donnée à la Suède.

ainsi dire, « joué » comme préliminaires de paix et il n'y eut pas, en fait, d'autre négociation entre les deux belligérants occasionnels.

***

Arrivons à l'odieux attentat de 1807, que réprouvent sans hésitation tous les historiens anglais d'aujourd'hui, comme nous, Français, nous réprouvons les incendies du Palatinat, en 1689. Du moins pouvons-nous dire, qu'il y eut là le crime d'un gouvernement absolu, d'un monarque délirant d'orgueil, poussé, trompé même, par un ministre, habile sans doute, mais dénué de scrupules. Et puis enfin la « mentalité » de l'Europe du XVIIe siècle n'était pas celle du début du XIXe.

Mais que peut-on argüer en faveur des ministres *parlementaires* d'un roi dément et d'un prince régent décrié par ses vices, qui assument — entraînant avec eux le Parlement même et l'opinion publique — la responsabilité de *bombarder une capitale sans déclaration de guerre*, uniquement pour exiger la remise d'une flotte qu'ils convoitent et qu'ils craignent de voir passer aux mains de l'adversaire?

La guerre qui vient de finir n'a rien vu, malgré ses horreurs, qui puisse provoquer plus d'indignation que ce crime politique froidement poursuivi.

On était au mois de juillet 1807. Le traité de Tilsitt venait d'être signé, mais l'Angleterre, forcenée de jalousie contre la France, depuis qu'elle voyait le continent aux pieds de Napoléon, reçut comme une sorte d'injure les ouvertures que la Russie — conformément aux termes de l'article 15 du traité — lui fit en faveur de la conclusion d'une paix générale. Il parut au ministère britannique que la situation de 1801 se présentait de nouveau, avec un aspect plus menaçant : la Russie, la Prusse, le Danemark et la Norvège, sinon la Suède, dont le souverain — un déséquilibré [1] — haïssait notre nation — toutes puissances que l'armée française

1. Gustave IV fut déposé, en 1809, par le général Adlerkreutz et remplacé sur le trône de Suède par le frère de son prédécesseur, Gustave III, qui prit le nom de Charles XIII et adopta, comme prince royal, le maréchal Bernadotte, beau-frère de Joseph Bonaparte et prince de Ponte-Corvo.

devait soutenir de sa formidable énergie, allaient certainement se grouper dans une nouvelle ligue qui se proposerait de chasser l'Angleterre de la Baltique et, bientôt, peut-être, de la mer du Nord.

En tout cas « les transactions de Tilsitt, qu'il jugea toutes hostiles, servirent de prétexte, dit le général Mathieu Dumas[1], à l'expédition depuis longtemps méditée contre le Danemark, pour détruire, en s'emparant de la flotte danoise, les derniers éléments d'une coalition maritime dans le Nord ».

Une partie des troupes britanniques que le cabinet de Londres destinait à l'opération méditée contre Copenhague se trouvaient encore, en juillet, dans la Poméranie suédoise où elles opéraient, mollement, du reste, contre le corps d'armée du maréchal Brune. On avait cependant conçu d'assez grandes espérances sur cette entreprise, qui visait la rupture de la ligne des communications de l'armée française établie en Prusse orientale et en Pologne. Le roi de Suède devait réunir sous son commandement 20 000 Suédois, 20 000 Anglais et 10 000 Prussiens, sous l'actif et bouillant Blucher, échangé après sa capitulation de Lubeck (7 novembre 1806). La base d'opérations — excellente, d'ailleurs, — était toute trouvée : la place de Stralsund, capitale de la Poméranie suédoise, avec la grande île de Rügen comme place d'armes. Et comme on n'avait pas grande estime pour le rassemblement, un peu hétérogène, en effet (il y avait jusqu'à des Espagnols !) placé sous les ordres de Brune, on comptait bien marcher sur Berlin sans grandes difficultés.

Le coup de tonnerre de Friedland et la rapidité avec laquelle furent conduites les négociations de Tilsitt mirent fin à ces beaux projets, qui eussent pu aboutir deux ou trois mois plus tôt. Dès la conclusion de la paix connue, les Prussiens de Blücher reçurent l'ordre de se rendre, par mer, dans la Poméranie prussienne et les Anglais, qui n'étaient d'ailleurs pas encore à l'effectif promis, rejoignirent le grand convoi qui s'organisait, sous l'amiral Gambier, pour porter le corps expéditionnaire destiné à occuper Copenhague et à prendre possession de la flotte danoise.

1. *Précis des événements militaires de* 1799 *à* 1814. Tome XIX (campagnes de 1806-1807).

Le 3 août 1807, l'amiral Gambier mouilla sur la rade d'Helsingor, au nord de Copenhague, et ne manqua pas de saluer le pavillon danois qui flottait sur la forteresse de Kronenborg. Celle-ci rendit le salut. Le secret avait été parfaitement gardé sur les desseins du cabinet britannique et la situation générale des affaires — le siège de Stralsund par les Français venant de commencer — enlevait tout caractère menaçant pour le Danemark à l'arrivée dans le Sund d'une flotte anglaise.

L'étonnement se produisit bientôt pourtant, aussi bien que l'inquiétude, à Copenhague, lorsqu'on apprit qu'il s'agissait d'un armement formidable : 60 navires de guerre, dont 25 vaisseaux, et 400 navires marchands, portant 20 000 hommes avec un grand parc de siège, lorsqu'on apprit aussi qu'un détachement de cette « armada » (4 vaisseaux et nombre de bâtiments légers) venait de passer le Grand-Belt pour séparer l'Ile de Seeland du reste du royaume et du continent. D'ailleurs une proclamation des chefs de l'expédition (lord Cathcart pour l'armée de débarquement) ne tarda pas à en faire connaître l'objet « et le malheur dont la nation était menacée. On n'avoua jamais avec autant d'impudeur l'abus de la force », écrit le général Mathieu Dumas.

La proclamation était fort nette, en effet. Adressée aux habitants de la Seeland, elle expliquait que les événements « avaient tellement augmenté l'influence de la France sur le continent qu'il devenait impossible au Danemark, malgré ses vœux contraires (*sic*), de persévérer dans son système de neutralité; qu'il convenait donc que les puissances encore exposées aux coups des Français adoptassent des mesures propres à empêcher que les armes des nations neutres, ne fussent tournées contre elles, et *qu'à cet effet il avait paru nécessaire à Sa Majesté britannique de désirer une remise temporaire des vaisseaux de ligne danois, pour être gardés dans l'un des ports d'Angleterre...* »

Les rédacteurs de ce document auraient pu s'en tenir là. L'énorme appareil guerrier dont ils s'entouraient suffisait sans doute à donner à leurs exigences inouïes une sanction significative. Mais ils crurent devoir bien préciser leurs menaces en quelques phrases où un certain « humour » se mêle à l'odieux et qui méritent d'être citées :

« Cette conduite, disaient-ils, semble être si juste et si

absolument nécessaire, que Sa Majesté a cru, en outre, qu'elle devait à elle-même et à son peuple d'appuyer ses demandes par la présence d'une flotte considérable et d'une nombreuse armée, suffisamment pourvue de tout ce qu'exige une entreprise prompte et bien préparée.

» Nous paraissons donc sur vos côtes, habitants de Seeland, non comme ennemis, mais pour notre propre défense... », etc.

Suivent les assurances ordinaires du maintien de l'ordre et du respect pour la propriété privée, l'annonce que les réquisitions seraient payées et l'avertissement péremptoire que toute résistance serait suivie d'une exécution militaire.

*
* *

Le noble et malheureux prince qui déjà, six ans auparavant, avait pu apprécier la valeur des arguments que le gouvernement anglais mettait au service de ses desseins politiques, ne pouvait ni s'incliner devant de grossières menaces ni accepter les propositions qui lui furent faites, le 8 août, par l'envoyé extraordinaire de Sa Majesté britannique, M. Jackson, qui, ayant pris passage sur le vaisseau de l'amiral Gambier, se rendit à Kiel [1] avec un projet d'alliance offensive qui comportait toujours, *à titre de garantie*, la remise de la flotte danoise et, de plus, celle de la ville de Copenhague et de la forteresse de Kronenborg.

Le régent de Danemark dit à l'envoyé anglais « qu'on ne pouvait trouver dans l'histoire aucun exemple d'une attaque aussi odieuse que celle dont le Danemark était menacé, et qu'il y aurait plus de loyauté à espérer des pirates de Barbarie que du gouvernement anglais : vous proposez votre alliance, s'écria-t-il, et ne savons-nous pas ce qu'elle vaut? Nos alliés, qui ont attendu vainement vos secours pendant une année entière [2], nous ont appris ce que c'est que l'alliance de l'Angleterre. »

Les hostilités commencèrent le 13 août et les opérations de

1. Le port de Kiel, dans le Holstein, était alors danois. C'était le second arsenal de la marine du royaume.

2. Allusion au retard des opérations dont il a été parlé plus haut. L'Angleterre avait assez maladroitement dispersé ses forces, en 1806-1807. Elle avait fait des expéditions en Sicile, en Portugal, en Égypte et jusqu'à Buenos-Ayres.

débarquement (à Wedbœk : 22 kilomètres au nord de Copenhague), le 16, après que le convoi des troupes venant de la Poméranie suédoise eût rallié le gros de la flotte. Lord Catheart investit aussitôt la capitale, dont le gouverneur, le général Peymann, s'efforçait, avec une grande activité, d'augmenter les défenses. Plusieurs sorties de la faible garnison de Copenhague furent exécutées avec succès, tandis que, dans l'ouest de la Seeland des rassemblements se formaient qui menaçaient de bloquer à leur tour les assiégeants dans leurs lignes. La situation allait devenir critique pour les Anglais. Aussi lord Catheart se décida-t-il à recourir au bombardement. 48 mortiers et obusiers de divers calibres furent mis en jeu, avec 20 canons de siège de 24, dans les attaques à terre. En même temps la flotte se rapprochait de la place, malgré les efforts d'une vaillante flottille, et le feu commençait — après une dernière et inutile sommation — le 1er septempre à sept heures et demie du soir, pour durer jusqu'au lendemain, à six heures du matin. De grands incendies éclatèrent qui furent, cette première fois, combattus avec succès par une population courageuse et dévouée que ses pertes n'intimidaient pas.

Repris le 3, à quatre heures du soir, continué jusqu'au 5 au matin, presque sans interruption, le bombardement devint enfin efficace. Plusieurs quartiers de la ville, des églises, des magasins de bois furent détruits par le feu. Il y eut des centaines de morts et de blessés et enfin le général Peymann se résigna à entrer en composition. Le 7, un armistice était conclu qui comportait la capitulation de Copenhague, la remise de la flotte, de l'arsenal et de tous les magasins d'armement et d'équipement, l'évacuation de la ville et de la citadelle par les Anglais devant se produire aussitôt que les vaisseaux danois auraient été emmenés hors du bassin intérieur.

A noter que *l'article 6 portait la cessation des hostilités entre les deux nations*, aussitôt que la capitulation de la place aurait été ratifiée par le prince régent. Les négociateurs anglais (MM. Wellesley[1], Popham et Murray) ne craignirent pas d'ajouter : « On fera tout ce qui peut tendre à produire l'union et l'harmonie entre les deux peuples... »

1. Le frère de Wellington, qui n'était encore lui-même, à cette époque, que sir Arthur Wellesley.

C'était donc bien une traité de paix — ou, au moins, des préliminaires de paix — que les Anglais prétendaient conclure. Mais le prince régent refusa de s'y prêter : « recevant comme un nouvel outrage l'article de la capitulation relatif au maintien de la bonne harmonie, il déclara qu'il resterait en guerre avec l'Angleterre jusqu'à ce qu'il eût repris par la force des armes ce qui lui avait été arraché par la surprise et la trahison ». (Mathieu Dumas, *loc. cit.*)

Le curieux est que, dans la surprise que lui causa l'explosion d'indignation soulevée dans toute l'Europe par l'attentat de Copenhague, le cabinet anglais ne put se défendre de tenter un essai de justification. Il publia une proclamation qui est un monument d'impudence et d'orgueilleuse ineptie.

Il y développait justement la thèse que nous avons vu soutenir par le gouvernement allemand en 1914, qu'une grande puissance a le droit d'en *exécuter* une faible, lorsqu'il lui paraît que celle-ci incline à favoriser le parti adverse, ou seulement lorsque la situation géographique de cette petite nation lui semble se prêter à des desseins dangereux. Le gouvernement anglais feignait, en effet, d'être très préoccupé des facilités que la possession du Danemark pourrait donner à l'empereur des Français pour exécuter une descente en Angleterre. Et il n'est pas sans intérêt de remarquer qu'il y avait là un souvenir de la catastrophe de 1066, due au fait que le roi Harold avait eu deux ennemis à combattre, les Danois, descendus dans le Northumberland et qu'il rejeta à la mer, et les Normands-Français qu'il attaqua, avec des forces réduites et fatiguées par une marche rapide, tandis que ses adversaires étaient reposés, concentrés et parfaitement retranchés, à Hastings, devant leurs vaisseaux.

*
* *

Il y a eu, voici un peu plus de deux ans, un armistice d'une grande importance, conclu par un officier général de la marine anglaise et où il est possible — pour ne pas dire probable — que des stipulations de l'ordre politique le plus élevé aient été arrêtées entre les deux parties contractantes. C'est l'armistice de Moudros (30 octobre 1918).

Laissons la parole, à ce sujet, à M. Constantin Photiadès qui a étudié dans la *Revue de Paris*, il y a un an, *la Victoire des Alliés en Orient.*

« ... Les Turcs jouent alors leur dernière carte. Renonçant à tenir tête au général Franchet d'Espérey, ils font venir, d'urgence, un prisonnier anglais de marque, le général Townshend, le vaincu de Kout-El-Amara, lui déclarent sans ambages que l'Empire ottoman s'offre à capituler et le supplient d'agréer le rôle d'intercesseur auprès de l'Honorable sir Somerset Arthur Gough Calthorpe, vice-amiral, commandant en chef britannique de la station de la Méditerranée.

» Peu après, dans le port de Moudros (île de Lemmos), à bord du navire de Sa Majesté britannique, *Agamemnon*, entre l'amiral Calthorpe et les trois délégués turcs[1]... commencent les pourparlers qui aboutissent à la convention du 30 octobre 1918.

» On ne résume pas en vingt lignes *une des négociations les plus curieuses de ce temps*. Outre qu'il serait indiscret d'en exposer dès aujourd'hui les péripéties, les conférences de Moudros ne seraient ici qu'un hors-d'œuvre piquant, mais inopportun, puisque le commandant des armées alliées d'Orient n'y a pris aucune part. *Il conviendra d'étudier ailleurs, quelque jour, les conditions particulières dans lesquelles l'amiral Calthorpe, « dûment autorisé par le gouvernement britannique en accord « avec ses alliés »*, a cru devoir conduire ces entretiens[2]. »

Tout ce dernier paragraphe, écrit par un homme parfaitement renseigné sur les dessous d'une affaire d'importance capitale, qui a toujours été soustraite à la connaissance du public français, est à relire, à peser, à méditer. Il n'est pas douteux, à la lumière des événements actuels — M. Lloyd George vient de déclarer (22-23 décembre 1920) son ferme attachement au traité de Sèvres — que l'armistice de Moudros n'ait eu le caractère d'une convention de préliminaires de paix et d'une paix qui, déjà, comme celle que croit instaurer le traité de Sèvres, était une « paix anglaise ».

Dans quelle mesure cette paix anglaise pouvait-elle se recommander, comme le dit M. Photiadès, avec une ironie contenue, de l'accord du gouvernement britannique avec ses

1. Dont le ministre de la Marine, Raouf bey.
2. *Revue de Paris* du 15 janvier 1920.

alliés, c'est un point qui ne manquerait pas d'un certain intérêt rétrospectif, si la France — celle du moins qui regarde, observe et réfléchit — ne savait depuis longtemps qu'elle était, à cette époque, sans s'en douter, dans les puissantes mains de l'Angleterre.

L'éminent « leader » politique du *Temps*, commentant dans le numéro du 24 décembre, les déclarations du premier ministre britannique, conclut sur ses judicieuses réflexions en disant : « ... La prétendue solidarité interalliée n'existe donc pas en Orient. Si l'on veut continuer le système actuel, il doit être bien entendu qu'on n'obéit nullement à une nécessité, mais qu'on prend librement une responsabilité, la responsabilité de faire couler encore le sang et l'argent de la France dans des territoires qu'il faudra évacuer (la Cilicie). »

» Quant à nous, fidèles à la politique que nous avons constamment recommandée, avant et depuis le traité de Sèvres, nous répétons : Entente directe et rapide entre les autorités militaires turques qui relèvent d'Angora, pour régler l'évacuation de la Cilicie et pour délimiter la zone d'occupation française dans la Syrie du Nord ; *renforcement des troupes françaises dans la région des détroits, où la France a de grands intérêts politiques et matériels à sauvegarder.* »

C'est, en effet, la capitale question de la possession de Constantinople qui est au fond de tout cela. Notre faiblesse a laissé l'Angleterre s'y installer en maîtresse absolue. Craignons que cette faiblesse n'engendre une situation analogue à celle — le refus de l'Angleterre d'évacuer Malte, malgré le texte précis du traité — qui aboutit à la rupture de la paix d'Amiens en 1803.

***

On a pu constater, par les trois exemples que je viens de citer, que les Anglais ne font pas difficulté de donner à leurs marins — sans doute ils savent les choisir à cet effet — des missions diplomatiques en même temps que des misions militaires. Il est clair que M. l'amiral Calthorpe était autorisé d'avance à négocier, éventuellement, et que des instructions générales lui avaient été données à cet égard. Cet officier

savait quelles étaient les visées ultimes de son gouvernement, quels étaient « les buts de guerre » (pour employer l'expression germaine) de la Grande-Bretagne dans le Levant, les buts de guerre que *le Temps* (article cité) résume, après les avoir énumérés, de la manière suivante : faire entrer dans l'empire britannique tous les territoires qui, avant la guerre, constituaient l'empire ottoman.

Il n'est pas douteux davantage que sir Hyde Parker et lord Nelson ne fussent, en 1801, parfaitement informés du but essentiel que poursuivaient les ministres britanniques, la destruction de la ligue des neutres. Leurs initiatives, celle de Nelson surtout, n'en sont pas moins remarquables. Ces deux officiers généraux ont le sens des responsabilités. Ils ne les craignent pas. Ils les acceptent, au contraire, avec une sorte de confiante allégresse, convaincus d'avance qu'ils seront approuvés et soutenus, à moins de désastres que leur expérience et leur habileté rendent peu probables.

On ne voit, chez nous, ni une telle aisance dans l'exercice d'un commandement politico-militaire éloigné, ni surtout une telle condescendance de la part du gouvernement central, depuis que l'on répète fort étourdiment, pour l'appliquer avec une capricieuse jalousie, le célèbre *cedant armatogæ*, oubliant qu'à Rome les charges civiles étaient exercées par des hommes qui venaient presque tous de commander aux armées, et souvent par des « militaires de profession », dans la période de l'Empire, en particulier.

Suffren, seul — pour ne parler que des marins — osa tout, désobéit quelquefois, réussit presque toujours, et fut « couvert » après coup, par des ministres intelligents et vraiment patriotes, qui faisaient passer l'intérêt de la nation — l'intérêt « du service du roi », comme on disait alors — par-dessus le souci de leur autorité, de leur orgueil.

Un officier général de notre temps et dont la verte vieillesse se consacre, aujourd'hui encore, aux études scientifiques élevées, M. le vice-amiral Fournier, avait été cependant aussi heureux lorsque, le 11 mai 1884, fut signé à Tien-Tsin, par les représentants de la France et de la Chine, un accord qui nous donnait, en fait, le Tonkin en mettant fin à la lutte pénible que nous soutenions dans cette grande province

indo-chinoise contre les « Pavillons noirs », soutenus par les réguliers chinois.

Cette convention, très brève, encore que décisive et disant tout ce qu'il fallait dire, était, en somme, un armistice comportant les bases préliminaires d'un accord définitif et d'un traité de commerce qui furent conclus, à Tien-Tsin encore, le 4 avril 1885 et ratifiés à Paris et à Pékin, le 9 juin de la même année.

Le premier traité, celui du 11 mai 1884, avait été négocié, d'un côté par le vice-roi du Tchi-Li et tuteur du jeune empereur, Li-Hung-Chang, de l'autre par le capitaine de frégate Fournier, commandant du *Volta*. Celui-ci avait su profiter très habilement de l'influence qu'il avait acquise sur le vice-roi et de la connaissance qu'il possédait des préoccupations dominantes de ce célèbre homme d'État chinois — préoccupations qui se portaient beaucoup moins sur le Tonkin que sur la Corée, la Mandchourie, la lutte contre les princes tartares, oncles de l'empereur, la lutte, aussi, contre le marquis Tseng qui, représentant de la Chine en Europe, était acquis aux intérêts anglais et allemands dans l'Extrême-Orient.

Mais l'heureux effet de la convention du 11 mai 1884 fut interrompu par des erreurs d'interprétation commises par l'autorité militaire du Tonkin sur le texte de l'annexe du traité au sujet des dates d'évacuation des postes chinois de la frontière du Yun-nan, aussi bien que par des malentendus sur la portée d'incidents de guerre, insignifiants en réalité, tels que les affaires de Bac-Lé et de Langson.

On sait que cette dernière, dont les conséquences furent grossies à plaisir, à Paris, par un homme politique bien connu, causa la chute du ministère Jules Ferry, le 30 mars 1885, cinq jours avant la signature du traité définitif, à Pékin.

Il n'en reste pas moins que la conclusion du premier traité nous fournit un remarquable exemple des résultats que peut obtenir un négociateur avisé, qui est, en même temps, un homme d'action aux vues claires, à la décision prompte, et à qui, au demeurant, on laisse toute l'initiative qui lui est nécessaire pour soutenir efficacement, au moment opportun, les intérêts de son pays.

*
* *

Concluons. Et l'on sent bien que l'on ne peut conclure sur l'étude qui précède qu'en parlant de l'armistice du 11 novembre 1918.

Cet armistice, certes fort glorieux, quoique prématuré pour nos intérêts, répondait-il à ce que nous pouvions attendre? Il n'est pas un Français averti et réfléchi qui ne se le demande aujourd'hui.

Cet armistice préparait-il suffisamment un traité, non seulement « plein d'honneur », comme disent les Allemands, mais plein, aussi, de ces avantages substantiels, que nos effroyables pertes, les périls courus et de prodigieux efforts nous donnaient le droit d'exiger?

Cet armistice, enfin, pouvait-il être considéré comme *fixant les préliminaires d'une paix* offrant à notre pays et à la Belgique, d'abord, à nos autres alliés ensuite et, en définitive, à tout le monde civilisé, des garanties positives contre une nouvelle et encore plus dangereuse entreprise d'asservissement, de la part de l'Allemagne?

Je ne pense pas que la réponse puisse être douteuse.

Elle est négative.

L'armistice du 11 novembre 1918 est une convention militaire, qui, réduite à ses termes essentiels, se borne à instituer sur le Rhin une « couverture » temporaire contre le retour offensif, qui paraissait alors possible, des armées ennemies.

Pouvait-il en être autrement? Pouvait-on aller plus loin?... C'est ce qu'il est intéressant d'examiner, à la lumière des constatations relevées dans notre étude.

Le négociateur de l'armistice est M. le maréchal Foch, généralissime des armées alliées. Il semble que ce chef suprême soit au moins aussi bien placé, sinon mieux, que Bonaparte, en 1797, pour imposer à l'adversaire qu'il refoule devant lui depuis plusieurs semaines et dont la situation matérielle et morale doit lui être parfaitement connue, des conditions qui préparent une paix réellement avantageuse, définitive aussi, dans la mesure de ce qu'il peut y avoir de définitif pour l'homme.

Mais il n'y a là qu'une apparence. En réalité le maréchal,

encore qu'il ait reçu de pleins pouvoirs, n'a pas la pleine liberté de ses tractations. Bonaparte était séparé de son gouvernement par 400 lieues. M. le maréchal Foch n'est qu'à une ou deux heures de la résidence des premiers ministres de l'Entente. Fût-il beaucoup plus loin que le télégraphe lui rappellerait sa dépendance. Et il n'a pas, comme le général Pélissier, en 1855, à Sébastopol, la ressource de couper le fil. Il n'y a plus de fil. Mieux encore, le téléphone est là, sur sa table. La voix impérieuse de M. Clemenceau peut, à chaque instant, se faire entendre.

Le plénipotentiaire accidentel n'est pas, au demeurant, sans savoir quelles divergences, déjà, se produisent chez les Alliés au sujet des bases de la paix, bien que, de celle-ci, on ne se soit pas beaucoup entretenu jusqu'à cette heure, semble-t-il. Au commencement de novembre, les initiés — il doit en être — n'ignorent pas que, depuis les succès décisifs de nos armes (qui sait? avant ces succès même, peut-être), l'Angleterre officielle, appuyée sur l'Angleterre socialiste et germanophile, recule, dans ses chimériques appréhensions, jusqu'en 1815, se préoccupe de poser des barrières aux « ambitions impérialistes » de la France et ne conçoit d'autre politique européenne que la traditionnelle balance des forces entre notre pays et son redoutable « Erb-feind », ennemi héréditaire.

Le maréchal n'ignore certainement pas non plus que les insinuations de la plus ancienne des nations anglo-saxonnes ont fait germer des défiances à notre endroit chez la plus jeune, ardente, prompte à se prendre et à se déprendre, qui connaît d'ailleurs si peu l'Europe et qui vit dans le rêve des quatorze principes. Il ne saurait d'ailleurs se faire illusion sur les dispositions de l'Italie vis-à-vis de nous. Au fond, justement parce que c'est — grâce à lui — la France qui mène le branle de la victoire, cette France jalousée, enviée, est déjà moralement isolée.

Voilà donc un négociateur qui, moins heureux que le général, n'est point du tout assuré de ses derrières. C'est une fâcheuse condition pour exiger beaucoup, ou seulement son dû.

D'ailleurs M. le maréchal Foch est-il bien exactement renseigné, au moment où s'ouvrent les négociations de l'armistice, sur cette situation intérieure de l'Allemagne dont je parlais tout à l'heure? Après tout, il n'en peut savoir — avec ce qu'il

devine — que ce que lui apprennent les gouvernements alliés sur ce sujet ; et ceux-ci ne paraissent pas avoir percé le mystère que les chefs militaires allemands — très habiles, en cela — dissimulent tant qu'ils peuvent et qui est que l'Allemagne, la Prusse, même, l'État « Krieg's Herr », l'armature jadis si puissante, est tombée dans le collapsus?

Ou bien, au contraire, si cet effondrement politique et social, plus encore que militaire, est bien jugé dans les hauts conseils alliés, n'y a-t-il pas des influences qui s'exercent, non seulement chez nos compagnons de lutte [1], mais chez nous-mêmes, pour que l'on ne pousse pas les choses à l'extrême à l'égard de cette Prusse, protestante, franc-maçonne, socialiste, en même temps qu'impérialiste et « capitaliste » à l'extrême — car tout s'y amalgame, *serviliter pro dominatione* — cette Prusse qui a tenu dans ses rets financiers tant de personnages européens, aujourd'hui fort puissants?...

Et alors, si le généralissime, dans sa sagesse certainement avertie, avait cru pouvoir introduire dans les clauses de l'armistice des stipulations favorisant un mouvement déjà très marqué en Allemagne de reniement de l'hégémonie prussienne et de protestation contre ses annexions de 1815 et de 1866, n'aurait-il pas été arrêté par tous ceux qui se bouchaient les oreilles pour ne pas entendre la clameur partie de tous les pays purement germains, le « Los von Berlin »?

Et pourtant il suffisait d'une seule phrase de la convention d'armistice, rédigée à peu près dans ce sens : l'ouverture des négociations de paix entre les puissances alliées *et les États allemands* aura lieu à la date du... De même que, pour nous donner de suffisantes garanties de tranquillité dans l'occupation de la Rhénanie, il n'était que de décider — je dis bien *décider* : nous le pouvions — que l'occupation serait *administrative*, en même temps que militaire.

Encore de telles clauses restaient-elles bien en deçà de ce que craignaient, de leur propre aveu, les représentants du « Reich » défaillant, de ce Reich dont, par leur faiblesse, complice ou non, les Alliés allaient favoriser la restauration...

1. On n'ignore pas quelle a été, pendant toute cette guerre, l'influence des questions dynastiques sur les résolutions des Alliés, soit pour les opérations, soit pour les diverses tractations, ouvertes ou secrètes.

En tout cas, des incidents récents, et qui se multiplieront sans doute jusqu'à un éclat décisif, ont prouvé combien il était imprudent de laisser aux fonctionnaires prussiens, hessois ou bavarois, aux premiers surtout, depuis les ministres jusqu'aux derniers employés, une autorité quelconque sur les populations de la rive gauche du Rhin.

Revenons à l'armistice de 1918 pour constater que, dans les conditions où il se concluait, conditions si différentes de celles où se négocièrent les armistices que nous avons étudiés, il ne pouvait se prêter à l'établissement de « préliminaires de paix ». Tout ce qu'en pouvait dire plus tard l'auteur principal, c'est qu'à la faveur de cet instrument, les puissances alliées restaient en état de dicter la paix qu'elles voudraient. Et ceci n'est même pas tout à fait certain, en ce qui touche le démembrement de la Prusse, ou, pour mieux dire, la restitution aux autres États allemands de ce que l'oiseau de proie leur avait enlevé depuis 1815. Car, là, il fallait saisir l'occasion aux cheveux. Quelques semaines après le 11 novembre, dans l'intention avouée de sauvegarder l'unité de l'Empire, l'assemblée de Weimar, travaillée par les éléments prussiens qui s'étaient ressaisis, rendait à Berlin la suprématie qu'il avait failli perdre sur « les Allemagnes ». L'État puissamment centralisé, plus centralisé même que jamais, l'emportait sur la fédération des États...

La France était définitivement privée du bénéfice essentiel de sa laborieuse victoire.

AMIRAL DEGOUY

PARMI LES LIVRES

En même temps que les Dadas mettaient M. Barrès en accusation, ses premières œuvres étaient rééditées; lui-même publiait *le Génie du Rhin* ; enfin M. Thibaudet, professeur à l'Université d'Upsal, lui consacrait une ample biographie. Tout cela fait, comme on dit, de l'actualité.

Les écrivains qui ont commencé d'écrire vers 1880, avaient grandi sous le signe de l'inquiétude, qui est le caractère de cette génération. Mais en même temps ils avaient été instruits dans la règle de la science positive. De 1850 à 1890, la connaissance de la nature et de l'homme a fait de tels progrès qu'une explication complète de l'univers a paru possible : c'est la fin de ce rêve que Brunetière a appelé la faillite de la science.

Mais il est impossible que les savants construisent un système du monde, sans que l'esprit des romanciers et des poètes en soit aussi profondément transformé qu'aux temps d'Hésiode, et ces rapports de la littérature d'imagination avec les sciences est un des plus curieux chapitres de l'histoire. En apparence, ces rapports sont simples. Darwin et ses successeurs reconnaissent entre les différentes classes des êtres des liens de parenté inconnus ; sir Charles Lyell, par la théorie des causes actuelles, relie le passé de la terre au présent ; dans toutes les sciences apparaissent de vastes synthèses ; les données fragmentaires s'ordonnent en systèmes. Or, que voyons-nous

dans le roman? Le même fait, après un décalage d'une vingtaine d'années. Les romanciers eux aussi composent des synthèses. La première, toute fondée sur la lutte pour la vie et sur l'hérédité, est tentée par Zola. Sans doute le décalque des procédés et des résultats de la science expérimentale est encore un peu grossie ; l'espoir qu'il a de classer le roman lui-même entre les instruments dont usent les savants, est téméraire. Mais il n'est pas douteux que le règne du romancier se trouve élargi de toute la connaissance que les savants ont acquise de l'homme, et qu'on doit à Zola cette riche annexion.

Vient alors une génération plus fine, où nous allons voir pareillement les romanciers, élevés dans l'esprit de la science expérimentale, construire chacun leur modèle de l'univers. Mais ces romanciers ont une culture plus délicate, un esprit moins glouton, et plus capable de réflexion. Le monde composé par chacun d'eux sera plus personnel. Ces nouveaux constructeurs, sont Bourget et Barrès. Il serait juste de compter parmi eux M. Anatole France, si ce génie, enveloppé de maints subtils prestiges, ne résistait à notre art grossier des masures. Et pourtant un homme qui saurait lire reconnaîtrait dans toute l'œuvre de ce grand écrivain une philosophie naturelle, fille de l'antique Ionie, élevée sous l'invocation d'Épicure et de Lucrèce, ornée par le goût et la raison française et instruite du progrès des sciences. La plupart des sentiments les plus forts que l'auteur du *Lys rouge* ait fait paraître sont d'un lecteur du *De natura rerum*. Les assassins qui ont souillé lâchement l'autel du sang d'Iphigénie n'ont pas cessé d'indigner M. Anatole France ; les nuées qui célèbrent ensemble Aphrodite ont amusé ses rêves ; mais il n'a pas, comme le poète, assisté du rivage au travail des matelots dans la tempête, et c'est sa gloire, dont on lui fait souvent une injure, d'avoir méprisé ici le conseil de son maître, et de s'être exposé aux bourrasques.

Ces trois écrivains, France, Bourget et Barrès, élevés dans la gloire de la science expérimentale, vont tous les trois, malgré tant de différences entre eux, composer leur œuvre de la moelle de cette science. Quoi de plus simple? — Il y a pourtant deux difficultés. La première, c'est que le goût des grandes synthèses par le roman, que nous attribuons à l'in-

fluence des sciences positives, est déjà manifeste chez Balzac, à une époque où cette influence n'existe pas ; la synthèse romanesque du monde précédant la synthèse scientifique, n'en peut pas être l'imitation. Il faut renoncer à notre hypothèse, qui ne recouvre plus les faits. Il faut dire qu'il y a entre le mouvement des sciences et celui des arts non pas une relation de cause à effet, mais une corrélation mystérieuse.

Le plus étrange, c'est que nous allons trouver une seconde fois cette anticipation des lettres sur les sciences, et en étudiant M. Barrès lui-même. Dès ses premiers ouvrages, on rencontre telle idée de la connaissance intuitive, où l'on reconnaît l'esprit du bergsonisme avant M. Bergson. Il a écrit, dans *Trois Stations de psychothérapie* : « Observer, prendre des notes, les rassembler systématiquement, toute cette froide compréhension par l'extérieur nous mène moins loin que ne feraient cinq minutes d'amour. Nous ne pénétrons le secret des âmes que dans l'ivresse de partager leurs passions mêmes... S'il s'agit de comprendre la direction de l'univers et la vie qui emporte les êtres, seuls verront loin les passionnés. » Et son biographe, M. Thibaudet, ajoute en commentaire : « Nous retrouvons ici ces limites et cette musique ténue dont nous éprouvons seulement qu'ils sont un paroxysme, une corde tendue, un lyrisme gratuit,... toute cette réalité vibrante de durée pure et de mouvement que M. Bergson amène au clair obscur de la métaphysique. »

Ainsi, pour la seconde fois, le phénomène se renouvelle. M. Bergson a eu une influence immense sur les esprits, au point d'être haï par les nouveaux classiques. Et cependant les tendances bergsonniennes apparaissent avant lui dans la littérature. Faut-il donc admettre, cette fois encore, entre la philosophie et les lettres une concordance, une marche inconsciemment concertée? Et quel est le lieu géométrique de ces tendances communes?

La question a d'autant plus d'intérêt qu'une littérature nouvelle va certainement correspondre aux idées nouvelles de la science que Lorentz et Einstein ont tour à tour élaborées. Quelle sera cette littérature? Quelle nourriture les romanciers trouveront-ils dans la doctrine de la relativité? Comment l'attireront-ils pour leurs fins? Selon toute vraisemblance, ils

seront frappés surtout de voir qu'aucune figure, dès qu'elle se meut, ne peut demeurer identique ; un cercle qu'on déplace prend aussitôt la forme d'une ellipse : cette vérité est d'une conséquence infinie pour l'avenir du théâtre et du roman. Depuis les classiques, on avait fait une règle de montrer des caractères constants. Et voici que dans la nature, il n'existe pas de caractères constants. Tout se déforme à chaque changement d'orientation. C'est très grave pour les acteurs qui donnent l'impression d'une solidité compacte, comme M. Guitry. Qu'on le mette du côté cour ou du côté jardin, près d'une porte ou près d'une fenêtre, il reste puissamment semblable à lui-même. On ne voit pas qu'il s'accroisse des treize milliardièmes de millimètre qu'exige la théorie. Il n'y aurait aucun rôle pour lui, dans un théâtre einsteinien.

Les doctrines nouvelles vont accroître la mobilité de l'univers. Il est impossible que cette mobilité ne pénètre pas les arts. Mais, dites-vous, c'est déjà fait. Et comment en effet ne pas penser au futurisme, qui a justement tenté d'introduire le mouvement dans l'art qui le comportait le moins, c'est-à-dire dans la peinture? Y a-t-il entre le futurisme et les idées de M. Einstein quelque secrète connivence, qui apparaîtra par la suite?

Mais laissons l'avenir et revenons à M. Barrès.

*
* *

Il y a d'abord quelque difficulté, au moins semble-t-il, à accorder le premier Barrès et le dernier, et à retrouver l'auteur de *l'Ennemi des lois* dans l'auteur des *Chroniques de la guerre*. Ce problème, M. Thibaudet l'a résolu avec beaucoup d'élégance.

A l'origine, il trouve le goût de la vie. « Il est le passage où se pressent les images et les idées. Sous ce défilé solennel, il frissonne d'une petite fièvre, d'un tremblement de hâte : vivra-t-il assez pour sentir, penser, essayer, tout ce qui s'émeut dans les peuples, le long des siècles! » Cette phrase de *Sous l'Œil des Barbares*, nous donne l'élément le plus profond que nous puissions atteindre dans l'âme de l'écrivain. La vie universelle passe en lui comme l'eau de mer dans une méduse. Fuite éter-

nelle, désillusion. La vague arrive et s'écoule sans fin. Deux phrases des *Amitiés françaises* peignent cette éternelle déception. L'une est une des plus belles qu'on ait écrites : « Après avoir beaucoup attendu de la vie,... on voit bien qu'il faudra mourir sans avoir rien possédé que la suite des chants qu'elle suscite dans nos cœurs. » L'autre montre la contradiction entre l'instinct profond de l'être et cette suite mouvante de la vie : « Ne vouloir que des possessions éternelles et nous comprendre comme une série d'actes successifs. » Telle est la fatigue de cette ardeur trompée que les amants de *l'Ennemi des lois* la voudraient éteindre dans la mort : « O André, dit Marina, je voudrais que tu fusses mort... Si tu étais mort, je n'aurais plus qu'à soigner l'image que je garderais de toi. »

Comment sortir de cette contradiction? En cessant d'être ce lien de passage et si l'on peut dire en éclusant et en dirigeant la vie. « Pour vaincre la vie, pour triompher du découragement, il faut régler la culture de nos sentiments et de nos pensées,... sortir d'un désordre barbare pour l'accomplissement de notre destin. » Ainsi paraît la culture du moi, c'est-à-dire un des traits caractéristiques de M. Barrès.

Mais d'autre part, ce passage continu de la vie laisse sur l'âme une alluvion. « A mesure qu'il s'éloigne de sa jeunesse, chacun se sent une vie moins maigre. La solitude surtout est peuplée. » Mais il va de soi que cet acquêt de la vie, ce manteau que le temps pose autour de l'âme nue, enlève à celle-ci de sa liberté. Il deviendra chaque jour plus splendide et plus lourd. Et nous venons ainsi à construire une espèce de modèle mécanique qui représentera ce grand écrivain et qui se composera de trois pièces : une ardeur de vivre romantique ; une règle et une contrainte imposées à cette fougue, — un enrichissement qui plus que toute contrainte va limiter les mouvements de cette ardeur juvénile; ou si l'on veut d'autres noms, l'individualisme, la discipline, la tradition, voilà les éléments de cette maquette un peu sèche par laquelle nous représentons M. Barrès.

Cette représentation ne saurait avoir, par définition, la richesse et la variété, qui sont le propre d'un grand esprit. Mais elle rend assez bien compte des mouvements de cet esprit, et c'est tout ce que nous pouvons lui demander.

Le lyrisme initial, M. Barrès lui a donné pour symbole

Hippolyte, « figure primitive en qui parla toute la nature et qui se refuse à fixer, c'est-à-dire à limiter les ardentes inquiétudes dont son cœur est rempli. » Et M. Barrès reconnaît que ce lyrisme est mortel. « Ce ne fut pas un monstre, mais son triste emportement qui jeta Hippolyte sous la vague. » Il a gardé pourtant pour ce désordre funeste le sentiment ému que mérite encore un Louis II de Bavière. Tandis que M. Maurras fustige avec une fureur à la Savonarole les idoles charmantes de sa jeunesse, M. Barrès, passé dans un autre camp, les y porte avec lui. « Avec tous mes pires romantiques, dit-il dans *le Voyage de Sparte*, je ne demande qu'à descendre des forêts barbares et qu'à rallier la route royale, mais il faut que les classiques, à qui nous faisons soumission nous accordent les honneurs de la guerre, et qu'en nous enrôlant sous leur discipline parfaite ils nous laissent nos riches bagages et nos bannières assez glorieuses. »

Comment de l'individualisme effrené, M. Barrès est-il venu à la discipline? Le passage a été ingénieusement montré par M. Thibaudet. Partons de l'état de lyrisme pur, « de ces extrêmes régions où ne subsistent plus d'idées ni de raisonnements, mais, seule, une poussière de douleur, de bonheur, qui nous prend dans son tourbillon. » Il est difficile de demeurer dans cette exaltation sans un peu d'aide. Cette aide, il la trouvera, par un singulier détour, dans la communion avec les morts ; il la recevra dans les lieux de pèlerinage. Nous sommes témoins de cette grâce qu'il reçoit sur la colline inspirée de Sion-Vaudimont : « La nuit couvrait les espaces, la terre ne semblait qu'un aride gravier ; nul amour ne montait du jardin, nulle gloire ne montait des cieux, et pourtant, à notre insu, il y avait une divine préparation. Si les branches se courbaient, c'était du poids de leurs parfums ; nous ne semblions abattus qu'à cause de nos désirs sans objet et le souffle de la grâce pouvait mollir, ordonner ce chaos. On le vit bien quand du milieu de ce silence, soudain une voix chanta, jet d'eau pour féconder notre desséchement, fusée-signal dont la courbe souveraine et la pluie de feu ne me laissèrent plus ignorer quel était le centre du monde. »

Ce passage splendide nous fait voir par quel effet de la grâce l'auteur vient du désir de l'émotion à l'émotion même.

Or toute la terre de France chargée de tombes a la même vertu. « Il est des lyres, sur tous les sommets de la France. » Et il dit encore dans le même livre. « La plus belle, la plus sûre, la plus constante des trois déesses qui donnent un sens à la vie, c'est la nature en France, je veux dire nos paysages formés par l'histoire. Je leur dois mes meilleurs moments. Devant eux la grâce toujours descendit sur moi avec même efficace. »

En fait cette sensibilité que nous avons vue si riche et si tumultueuse, se subdivise en courants dont chacun baigne un paysage. Ce paysage a un pouvoir d'enchantement. Il correspond parfaitement à une certaine âme, qui est une des âmes de M. Barrès, ou plutôt il est cette âme même. Il y a ainsi dans le paysage des étangs lorrains « une sorte de beauté morale, de vertu sans expansion. C'est triste et fort comme le héros malheureux qu'a célébré Vauvenargues. Et les fumées industrielles de Dieuze, qui glissent, au-dessus des arbres d'automne, sur un ciel bas d'un bleu pâle ne gâtent rien, car on dirait une traînée de désespoir sur une conception romanesque de la vie. » Tandis que la Lorraine satisfait à son sentiment de la terre et des morts, Venise dissociée dans la lumière et sur les eaux, donne un horizon à son goût de l'analyse, et à l'idée de la mort par l'analyse. « L'Espagne donne son atmosphère sèche et ses fonds violents à tout ce que cette nature a de direct, de convulsé et de cruel. La Grèce s'associe à ses problèmes et à ses jeux d'intelligence... L'Orient, pays de son imagination, se lie à ses évocations romanesques... »

Ainsi de toutes parts, cette sensibilité s'enracine dans une terre chargée de tombes. Jamais l'appel de la vie universelle, où le présent et le passé se confondent, n'a été si puissant. L'agencement des collines et la loi de l'histoire, dans leur secret accord, exaltent ce voyageur, et lui montrent une image de lui-même. La colline de Mistra lui paraît construite comme une intelligence. « Des débris de toutes les époques et des races les plus diverses y prennent une couleur d'ensemble. »

On voit s'ordonner maintenant le flot initial de la vie. Dans *l'Ennemi des lois*, ce flot est encore entièrement libre. Les lois ne sont plus nécessaires. « Rejetons cet appareil désormais superflu et gênant. » Suivons avec spontanéité les mou-

vements de notre sang enrichi. Il n'y a qu'une loi : l'amour ; une barrière : faire de la peine à un être. — Mais bientôt le flot se divise : une part de la sensibilité roule vers l'inconscient, et inspire *le Jardin de Bérénice*, qui développe les mystères de l'instinct populaire ; l'autre part se clarifie, s'ordonne, devient consciente, et inspire le *Culte du moi*, dont la maxime est sentir le plus possible en analysant le plus possible. — Dans cette analyse, l'auteur se reconnaît à la fois pour un ensemble formé d'éléments divers, qu'il situe dans divers paysages, et inversement, pour un élément dans un ensemble qui est la patrie présente et passée : de là *les Déracinés*, de là le nationalisme. Mais dans ce nationalisme même, qui est la seconde phase de la vie de Barrès il y a, comme dans la première, deux tendances : l'une à penser solitairement (c'est la tendance analytique et consciente) ; l'autre à penser solidairement (c'est la tendance à suivre l'inconscient).

*
* *

Imaginez tous ces éléments confondus et qui chatoient. Par cette complexité, M. Barrès était destiné à être l'écrivain des marches, l'esprit où deux civilisations viennent se mêler, sinon se confondre. Et il était admirablement fait pour écrire *le Génie du Rhin*.

Le dessein du livre est de chercher par l'étude du passé, quelles relations peuvent s'établir entre la Rhénanie et la France. Le passé écrivant la loi de l'avenir, c'est en montrant quelles furent ces relations, qu'on définit ce qu'elles seront. Mais quel sujet pour M. Barrès ! Là aussi il trouve une âme construite de matériaux plus variés que la colline Mistra. Le fond est celtique, et l'aspect de la population en témoigne encore. Puis « cinq siècles d'époque romaine édifient sur le Rhin une civilisation si puissante que sur ses débris on va pouvoir bâtir jusqu'à nos jours : les empires et les royaumes francs, en groupant les clercs dans les pfalzs, et les écoles du Palais, maintiennent un cadre de civilisation romaine, le Saint-Empire anime d'inspiration latine une matière germanique ; de proche en proche les cathédrales venues de l'Ile-de-France surgissent le long du fleuve, pour protéger sous leurs

cintres et leurs ogives la prière rhénane, et Maria-Laach se souvient de Vézelay, Notre-Dame de Trèves, de Saint-Yved de Braisne, Cologne, d'Amiens, cependant que pour ciseler le très saint reliquaire des Rois mages on recourt au maître orfèvre Nicolas de Verdun ; nos rois protègent la ligue rhénane, et vingt-cinq régiments rhénans servent avec honneur dans notre armée; le prestige de Versailles règne dans les cours ecclésiastiques et princières du XVIIe siècle, notre culture dans les petits cercles d'écrivains et de femmes de lettres, notre Révolution dans les clubs. »

De cette combinaison d'éléments, se forme dans le pays du Rhin, un génie, M. Barrès en a montré avec beaucoup de finesse le caractère propre. Il n'y a guère dans son œuvre d'étude plus délicate que celle qu'il a faite des légendes rhénanes. Sans doute on y retrouve le monde légendaire de la Germanie, mais avec des traits différents. Les sorcières rhénanes de l'Eifel ne ressemblent guère aux sorcières germaniques du Brocken. Celles-ci dangereuses et méchantes, nouent avec Satan leur compère des rondes ordurières. Celles-là sont de pauvres enfants dont le charme ensorceleur cause la perte ; pitoyables victimes des procès de sorcellerie, pactisées par la légende. Le chasseur noir parcourt la vallée de la Nahe comme les forêts du Hartz. Mais dans le Hartz, c'est un furieux, qui assassine tout sur son passage : dans le pays rhénan, ce n'est qu'un chasseur puni pour avoir chassé le dimanche, et poursuivi une biche chez un ermite : l'histoire édifiante, propagée autour des couvents. Les gnomes de la Germanie, hôtes du Niebelheim, travaillent enfouis dans les entrailles de la terre, sans souci des humains. Les lutins du Rhin sont au contraire de petites divinités domestiques. Ils sont serviables et doux, et quand les hommes les ont offensés, leur vengeance est de les abandonner. L'histoire des lutins d'Ohlenberg est charmante. « Les lutins, écrit M. Barrès, prêtaient aux paysans leurs chaudrons pour faire leur cidre, à condition d'en recevoir quelques brocs. Les paysans cherchèrent à les tromper et leur donnèrent du cidre falsifié. Le lendemain, le passeur d'Erfel, entendit la nuit, par-dessus le fleuve, une voix qui le réveilla et lui commanda d'amener sa barque. Il obéit, et en arrivant à la rive, ne vit personne.

Cependant sa barque se remplissait, car il entendait des piétinements et elle s'enfonçait. Une voix lui commanda d'aborder en pleine campagne. Les invisibles passagers en débarquant remplirent sa casquette d'or. C'étaient les lutins d'Ohlenberg qui se retiraient dans l'Eifel. »

Ces charmants génies, discrets et généreux, peuvent-ils être les concitoyens de cette brute d'Alberich, stupidement vaniteux et férocement cupide ! Mais de toutes les légendes du Rhin, la plus célèbre est celle de Lorelei. On voit près de Saint-Goar, quand on remonte le Rhin, au fond d'un cirque vaste et tranquille où le Rhin s'élargit, une roche tranchante qui ferme un défilé. Par un jour d'hiver, les rochers sont gris noir et quand l'eau s'argente en frémissant, le paysage est magnifique. Les humanistes du XVIe siècle connaissent bien là des divinités à la mode grecque ou latine, *panas, sylvanos, oreades, sylvicolas deos*, mais ils ne leur donnaient point de nom. C'est un poète rhénan, Clément Brentano, qui en 1799, inventa le personnage de Lorelei. « C'est une enfant de Bacharach, d'une beauté merveilleuse, qui passe pour sorcière, et sur cette réputation vient d'être abandonnée par son fiancé. Elle se désole et demande à l'évêque qui la juge d'être envoyée au couvent. Trois chevaliers l'accompagnent. Mais en passant sur le rocher, elle se précipite de désespoir dans le fleuve, et les trois chevaliers périssent avec elle. » A peine la légende formée, deux Allemands, l'un de Saxe, l'autre de Silésie, Loeben et Eichendorff s'en emparent, et ils font de Lorelei un personnage mythique qui perd les chevaliers. Mais le génie rhénan reprend à son tour cette invention de la méchanceté germanique. Et Brentano et Henri Heine, changent la divinité dévorante qui leur revient de l'Elbe, en une oréade aux cheveux d'or.

Toute cette démonstration est ingénieuse. Pour ne point déranger un ordre si délicat, je dirai que les horribles cartes postales qu'on vend à Mayence et qui montrent une Lorelei burlesque déguisée en maritorne, ne peuvent être d'invention rhénane, et qu'elle viennent d'au delà de Magdebourg.

C'est justement la délicatesse de cette analyse qui inquiète un peu. L'auteur est trop habile : les raisons qu'il trouve pour donner à Jeanne d'Arc, cette Meusienne, le patronage sur

la vallée du Rhin, sont déduites avec une aisance trop spirituelle. Elles sont irréfutables, mais on demeure un peu troublé. Et comment ne pas remarquer que l'âme rhénane découverte par M. Barrès est singulièrement barrésienne. Il est le poète des frontières. Il n'a plus rien à faire à Charmes. Mais que n'écrirait-il pas à l'heure où l'occident, derrière les vergers onduleux, baigne d'un ciel rose les fumées de la Ruhr ! Que n'écrirait-il pas à Coblenz, devant le double paysage, au confluent que l'Allemagne a armé d'une forteresse de statues? Que n'écrirait-il pas au pied de la Germania !

***

Les romans de M. Bourget forment par leur suite, comme ceux de M. Barrès, une biographie morale. Mais cette biographie est une courbe simple. L'auteur de *Un Drame dans le monde* en rappelle lui-même les étapes. Au début la science positive et la formule moniste : « Toutes les fois qu'un changement survient dans l'univers, il se passe un phénomène susceptible de mesure. » De cette période, il a gardé d'excellentes habitudes de laboratoire. Mais vers 1890, l'univers susceptible d'être pesé et mesuré ne lui a plus suffi. Il est venu à l'idée de la spiritualité. *Le Disciple, Cosmopolis* marquent le temps de cette évolution. Les idées sociales se sont transformées en même temps ou peu après. M. P. Bourget a cru selon la Bible de Le Play.

Depuis lors, on ne voit pas qu'il ait beaucoup évolué. Mais, assuré d'une doctrine, il en a fait des livres. Ses premiers romans étaient l'énoncé d'une énigme. Les derniers donnent l'énoncé et la solution. Ainsi son esprit s'est enrichi et affermi; mais il a très peu changé. Ce qu'il a acquis ne modifie pas ce qui préexistait. Il n'y a point de contradiction entre ses œuvres. Il n'a rien à retrancher de ses premiers ouvrages, et il suffirait de supprimer le dénouement pour ramener *Un Drame dans le monde* aux livres qu'il écrivait, il y a plus de trente ans.

« Madame de Malhyver était grande et mince, avec un profil d'une extrême finesse, où chaque trait disait la race ; mais ce joli visage aristocratique était *fait*, pour employer la vulgaire expression courante. Elle avait du rouge aux lèvres et

aux joues, un rien de noir autour de ses yeux bruns. Ses beaux cheveux châtains, lavés au henné, montraient des reflets facticement dorés. » — Selon son usage, M. Bourget nous montre d'abord madame de Malhyver sous un jour calculé. Cette jolie femme fine et peinte nous apparaît en robe de ville, à onze heures du soir, dans un antique hôtel de la rue de l'Université, dans un salon à peine éclairé par une lampe Carcel. Elle est accourue à la nouvelle que sa tante, mademoiselle de Sailhans, âgée et pieuse, venait d'être atteinte d'hémiplégie.

Pour permettre à sœur Félicité de prendre quelque repos, madame de Malhyver se charge de veiller sa tante quelques moments. La voilà assise dans une bergère au pied du lit. On n'entend que le souffle rude de la malade, et le tic tac d'une pendule de Boulle. Le feu rougeoie. Un autobus qui passe fait vibrer les vitres. Madame de Malhyver, penchée, les coudes aux genoux, réfléchit. C'est dans ce silence que M. Bourget monte l'horlogerie de son roman.

Quelques semaines plus tôt, Giraud de Malhyver a déclaré à sa femme qu'ils étaient ruinés, s'ils ne se décidaient à quitter Paris et à vivre en Auvergne. Madame de Malhyver, sidérée, n'avait pas bronché. Le ton de son mari était étrange. Il était revenu de la guerre un autre homme, plus résolu, avec des idées singulières. Odette s'était donc tue, mais elle était bouleversée. Quitter Paris, c'était non seulement renoncer à la vie qu'elle aimait, mais à son amour même, à ce beau Xavier de Larsac, dont elle est la maîtresse depuis 1912. A la douleur de le perdre, se superpose bizarrement la torture de la jalousie ; il est en flirt avec la jolie Cécile Machault. Ce soir même, il a dîné avec elle chez les Candale. Ces pensées tourmentent Odette, tandis qu'elle veille mademoiselle de Sailhans, cette tante Naïs, dont elle est l'héritière, et dont l'héritage arrangerait toutes ces difficultés. Et soudain cette pensée : « Tante Naïs aurait-elle fait un testament? » Dans l'angoisse où elle est, Odette ne résiste pas à s'en assurer. La sœur et la malade dorment. Elle va doucement chercher des clefs dans une poche du vêtement que sa tante portait; elle ouvre un secrétaire, elle trouve le testament qui la déshérite. On dirait que sa vie s'effondre à ses yeux. Elle jette le

testament au feu ; mais en revenant vers le fauteuil, elle voit avec horreur les yeux grands ouverts de sa tante. La paralytique a-t-elle compris? Va-t-elle guérir, dénoncer sa nièce criminelle? Déjà elle est retombée dans le sommeil. Il y a sur la cheminée un flacon à étiquette rouge, un poison. Odette le substitue à l'eau dans le verre préparé pour la malade, et elle laisse faire le destin. M. Bourget a pour nous rendre plus simple l'idée de l'assassinat, employé tous les artifices de son art. Il a par une gradation calculée, amené Odette à l'inquiétude, à la curiosité, à la plus tragique déception, à l'épouvante; celle qu'elle empoisonne, c'est moins la tante qui la déshérite, que le témoin qui peut la perdre ; son dernier crime est un acte de défense. Au surplus, tout cela se passe presque en dehors de sa volonté ; ses deux crimes ont le caractère d'hallucinations réalisées, et qui se réalisent, pour ainsi dire, d'elles-mêmes. Enfin ces crimes sont connus, classés; l'aventure de madame de Malhyver est une *observation*, dont nous n'avons pas le droit de douter. Enfin M. Bourget ajoute hardiment que la guerre a rendu l'idée de meurtre familière. « Le mari d'Odette avait tué. Son amant avait tué. Ils le lui avaient raconté. Le récit des grandes hécatombes quotidiennes de la guerre finit par insinuer dans les esprits ce sentiment que la vie humaine est peu de chose... »

Voilà donc Odette au point où M. Bourget a voulu qu'elle fût. Elle a tué. Il faut maintenant que le fruit de son crime lui échappe. C'est un ancien procédé de l'auteur d'amener, par des ruses patientes, son personnage en porte-à-faux, et une fois là, de l'abîmer tout à coup. Le bonheur volé par Odette est deux fois menacé : d'une part Géraud, qui s'est mis en tête que son devoir social était d'aller vivre sur ses terres et d'y remplir son rôle féodal. Odette qu'il veut emmener, se débat et résiste. Mais seule à Paris, elle subit une pire épreuve. Xavier est infidèle ; elle surprend l'infidélité, et dans une scène tragique où tout le roman se noue, devant le lit défait qui témoigne du parjure, elle lui dit : « J'ai tué à cause de toi. »

« Il y eut un silence entre eux. Elle s'était tapie dans un coin sombre du salon, contre les rideaux, dégrisée de sa fureur par son aveu, écrasée d'épouvante. Lui allait et venait dans la

pièce sans la regarder, le front traversé comme d'une barre, à cause du froncement de ses sourcils. Que pensait-il? Qu'éprouvait-il pour elle, après cette sinistre confession? A cette minute ce silence lui fut si cruel qu'humblement, timidement, elle implora :

« — Xavier !

« Il s'arrêta devant elle, et, avec une révolte si dure dans sa voix :

« — Allez-vous-en, vous me faites horreur.

« Elle baissa la tête et elle sortit, sans trouver la force de répondre un mot. »

Elle court s'abattre à Malhyver. Et la troisième partie du roman est faite de l'aveu qu'elle fera à son mari. Là encore, M. Bourget a employé toutes les ressources de son art à graduer cet aveu, et à le disposer en scènes pathétiques. Tourmentée de remords, elle a vu une malheureuse fille chercher l'oubli en buvant. Elle a l'idée folle d'avaler la moitié d'une bouteille d'eau-de-vie. Dans le délire qui suit, elle avoue à son mari l'empoisonnement. Comme le crime même, cet aveu a le caractère d'une hallucination qui se réalise. Reste l'infidélité. Il faut que Xavier vienne à Malhyver, tente de la ressaisir, et Odette, pour échapper, appelle son mari par un cri de bête sauvage, et s'enfuit dans le parc, où on la retrouve, couchée à terre, comme pour mourir.

M. Bourget a voulu l'apaisement de ces malheureux. Très habilement, il n'a pas fait de cette guérison par le retour à la foi une quatrième partie de son roman. Il l'a mêlée à la phase tragique des aveux, de telle sorte que cette guérison se fait à mesure que le mal s'accroît, et que le baume est posé au moment où la blessure s'ouvre. Cette foi perdue, Odette y revient d'un mouvement instinctif. Le retour de Géraud commence plus tôt et s'achève plus tard. Le pouvoir du sol, les paroles naïves d'un curé paysan, la vertu d'un médecin, le souvenir d'un ami, l'amènent peu à peu jusqu'au pardon chrétien.

Le livre se compose bien distinctement de deux éléments : un drame, que M. Bourget aurait pu décrire il y a trente ans, et un dénouement sensiblement plus récent. La tragédie est poignante ; fortement justifiée, accentuée de péripéties, aggravée

de contre-chocs, elle est pathétique et bien liée comme une œuvre classique. Au dénouement chrétien, je ne vois qu'une objection, mais il me semble qu'elle est sérieuse. C'est qu'Odette et Géraud viennent demander secours à la foi par une suite pareillement naturelle et bien déduite de démarches. Or c'est là, si je ne me trompe, ce qu'un chrétien ne peut admettre. Il n'y a pas de conversion par le seul jeu des causes naturelles. On ne revient à Dieu, que si Dieu vous appelle. Cet appel mystérieux se nomme la grâce, et il est le fait essentiel de la vie spirituelle. Or la grâce, si j'ai bien lu, n'apparaît nulle part dans le livre de M. Bourget. Le mystère de la vocation ne s'y fait pas sentir. Odette et Giraud reviennent à Dieu, mais par leurs propres forces, et sans que Dieu s'entende. Le soulagement qu'ils reçoivent ne vient que d'eux-mêmes, et la paix, qui descend en eux, serait la même s'ils s'étaient trompés et si Dieu n'existait pas. Le roman démontre l'utilité de croire. C'est du rationalisme chrétien, qui eût scandalisé Port-Royal.

***

Un femme, qui croit composer un roman, écrit un poème. Cette heureuse méprise fait la tendre faiblesse de leurs ouvrages. Le lecteur connaît déjà *Tant pis pour toi*. Il sait la grâce de cette féerie désenchantée.

Une jeune femme aimait un jeune homme. C'est là que la féerie commence. Que demande Marinette à l'amour? D'être tout l'univers, et de la combler de joies et d'enchantements. « Que tu es enfant, Marinette! dit Remy. Que tu es enfant! » Et il ne croit pas si bien dire. Elle a de l'enfance l'impétuosité saugrenue, le despotisme, la passion entière et le don de la poésie. L'auteur, effrayé d'avoir mis cet être charmant et dangereux dans les bras de Remy, avertit un peu tard cet amant plein d'illusions : « Dors, lui dit Gérard d'Houville, dors, ne connaissant rien de la force ennemie de ton repos, de tes travaux, de ta famille et de tes affaires, que tu serres précieusement dans tes bras. »

Comment ne pas se rappeler *l'Homme et la Sirène*, de M. Henri de Régnier. Là aussi, l'amant avait dans ses bras un

être élémentaire, divin et ingénu. Il contraint cette bête rousse à prendre la robe qui la voile, et les clefs, et la lampe. Qui ne sait par cœur les vers admirables?

> La ruse craque au pas prudent de ses sandales,
> Et ses cheveux nattés sont déjà de l'orgueil.

Le personnage d'Henri de Régnier est mort de cette expérience, et parce qu'elle a réussi. On connaît à ce signe que le poème est l'œuvre d'un homme. Dans le roman féminin de Gérard d'Houville, Remy a beau faire entendre la voix de la raison, et démontrer la nécessité où les convenances le mettent d'aller assister aux derniers moments d'une vieille tante, il provoque le mépris, la risée et la colère de sa maîtresse. Il part cependant, et Marinette reste déçue.

Elle va se réfugier dans un coin sauvage de la forêt de Paimpont qui fut Brocéliande, où une aventure lui advient qui nous paraît merveilleuse et qui lui semble, à elle, toute naturelle. Elle devient la maîtresse de Merlin l'Enchanteur, miroir de chevalerie, que Viviane fit captif au temps du roi Artus. Gérard d'Houville à craint que cette aventure nous étonnât, et elle nous a avertis dans trois lignes au début de l'ouvrage. Mais il n'y a rien de moins surprenant. Marinette vit dans ce monde enchanté. Elle tient des discours au renard argenté qu'elle porte autour du cou, et qui se nomme Adolphe. Un beau jour Adolphe s'anime, commence à courir et la guide à travers les fourrés. Quoi de plus simple? Cela se voit tous les jours.

Voilà donc Marinette aimée de Merlin. Mais c'est toute une histoire que d'aimer un enchanteur. Elle ne le voit que la nuit. Pendant sept jours, elle doit s'abstenir de l'interroger. Sera-t-elle plus sage que Psyché, plus confiante qu'Elsa? Elle parle et le charme est rompu. Elle revient de son excursion aussi déçue de ce monde aux mille prestiges que du monde appelé réel.

Au sortir du château enchanté, Marinette rencontre Viviane, qui tire la morale de l'aventure. « Tu as voulu, dit-elle. Et ce que tu voulais arriva; tu ressuscitas la forêt, tu connus Merlin. Seulement une loi triste, décevante, universelle, ô Marinette, veut à son tour que nul ne puisse ou ne sache jouir de ce qu'il a conquis ou réalisé. Toujours frustrés de ce

que nous possédons, toujours chassés de ce que nous avons cru atteindre, un dieu jaloux nous guette et nous dépouille. »

Et Marinette apprend qu'elle vient d'échapper à une terrible aventure. Car si en sortant du château de Merlin, elle avait goûté à un de ces beaux fruits d'or qui sont là, c'est elle-même qui serait restée captive, à vivre dans les délices du pays des fées. Et Gérard d'Houville ne nous cache pas que ces délices deviennent promptement un peu fades.

Toute cette fin du livre respire une prudence naturelle après tant d'aventures. Marinette retrouve Remy au bord d'un étang. Viviane a donné à la jeune femme un philtre qui asservit à jamais l'homme qui le boit. Mais Marinette, avisée autant que tendre, se garde de le faire boire à Remy. Assez d'enchantements. Ne forçons pas la nature. Ne créons point des charmes que nous ne pouvons plus détruire. Tandis que son amant dort, Marinette chantonne ; et ce qu'elle murmure est une page admirable, d'un rythme profond comme un souffle, et d'une mélancolie plus riste que toute douleur. Le pardon, l'intelligence, la résignation, le renoncement aux rêves, la douceur, la tendresse et un apaisement désespéré chantent dans cette berceuse : « O Remy, voici que notre vie recommence et que rien n'est plus pareil à autrefois... » Mais il faut lire ces trois pages. Il n'en est pas de plus délicieusement amères. Une berceuse, un amant endormi, une petite fille très sage et très triste qui lui dit de très belles choses qu'il n'entend pas... Le secret des femmes, même quand elles ont du génie, c'est qu'elles jouent à la poupée

HENRY BIDOU

LA POLITIQUE FRANÇAISE
ET LE TRAITÉ DE PAIX

Le mois de mai 1921 a marqué une date importante dans l'histoire du traité de paix et de la politique française. Nous sommes arrivés d'accord avec nos Alliés à une conclusion devant laquelle l'Allemagne s'est inclinée : conclusion modeste, incomplète, peu satisfaisante surtout si on la compare à nos plus légitimes espérances, mais conclusion réelle. Depuis la signature du traité de paix, depuis deux années déjà, nous allions de conférence en conférence, et de projet en projet : nous avions un traité de paix, nous n'avions pas la paix en fait. Tout l'effort de la politique française en ces derniers temps a été de faire sortir du texte de Versailles, riche en promesses, des réalités moyennes mais tangibles, et d'amener ainsi dans l'Europe encore toute secouée par les années de guerre une détente favorable au travail et à l'œuvre de reconstitution dont elle a besoin.

Deux traits caractérisent la politique suivie par le Gouvernement : elle a été mesurée, et elle a été cependant acceptée par le Parlement. Qu'elle ait été d'abord pleine d'une modération qui a paru excessive à beaucoup, c'est ce qui ressort avec évidence des discussions qui se poursuivent depuis plusieurs mois et de l'examen même des résultats obtenus. M. Briand d'ailleurs a eu soin d'en faire l'aveu au Sénat :

« J'ai pris des moyennes, a-t-il dit ; je ne me fais pas d'illusion ; ce n'est pas l'idéal. » Près de trois ans après l'armistice, nous sommes amenés à constater que l'Allemagne ne paiera pas les frais de guerre dont le traité de Versailles l'a dispensée; nous sommes même contraints d'admettre qu'elle ne supportera que partiellement les dommages qu'elle s'était obligée à réparer intégralement. La Commission des réparations, qui juge souverainement aux termes du traité de Versailles, a fixé à 132 milliards le montant des dommages, et si même on suppose que l'état des paiements qui vient d'être fixé peut être un jour revu et modifié, le chiffre total est acquis. Sur le chapitre du jugement des coupables, en outre, il est manifeste que le système de la cour de justice instituée à Leipzig est fort différent de ce que le traité laissait prévoir, et de ce que M. Lloyd George avait annoncé au temps déjà lointain des élections anglaises. Enfin, en ce qui concerne le désarmement de l'Allemagne, nous obtenons un commencement d'exécution, nous gardons un droit de surveillance et nous tenons en réserve des sanctions suspendues comme une menace, mais nous sommes bien obligés d'attendre les événements : nous avons les moyens d'obtenir les conditions de notre sécurité, plutôt que nous n'obtenons immédiatement cette sécurité. Sur les trois points essentiels, réparation, jugement des coupables, désarmement, notre pays, si facilement accusé d'impérialisme, a borné ses exigences.

Pouvait-il faire mieux? C'est la question que le gouvernement a posée aux Chambres et qui a été examinée à fond au cours de plusieurs séances. M. Briand s'est expliqué complètement et a fait le Parlement juge : le Parlement a répondu en l'approuvant à la Chambre par une forte majorité, au Sénat par la presque unanimité. Si un homme d'état avait une autre politique à faire prévaloir, jamais occasion plus décisive ne s'était présentée; il aurait su tout de suite retenir l'attention de l'assemblée où il aurait parlé ; il aurait été entendu, par delà les murs du Parlement, de toute la nation ; et même s'il n'avait pas recueilli les suffrages, il aurait du moins fait entrevoir à l'opinion la possibilité d'une autre politique. Rien de pareil ne s'est produit. A la Chambre, le

gouvernement a subi des critiques en grand nombre; il a été invité à justifier ses décisions, et à examiner si elles étaient bien conformes au traité de Versailles; il a été vivement pris à partie par les défenseurs de ce traité. Mais ce n'est pas un dessein d'ensemble qui lui a été opposé. Au Sénat, le gouvernement a donné un tour plus net encore à la discussion ; il a accentué par son exposé les traits de sa politique ; il a sollicité pour ainsi dire la critique. Le Général Hirschauer a présenté ses observations sur le désarmement, et M. Ribot, en approuvant le gouvernement de n'avoir pas occupé la Ruhr, a insisté sur la nécessité de garder cette menace suspendue sur l'Allemagne. Mais comme à la Chambre, plus encore qu'à la Chambre, il a été visible que la Haute Assemblée n'opposait aucune autre politique à celle du gouvernement. C'est en ce sens que le mois de mai a été important pour l'orientation de la politique française ; après un débat approfondi, après deux votes du Parlement, les grandes lignes se trouvent tracées et les directions définies.

La thèse du gouvernement français tient en quelques mots : il veut à la fois maintenir les alliances et obliger l'Allemagne à s'exécuter. Et toutes ses difficultés viennent de ce qu'entre ces deux actions nécessaires, l'une à l'égard des alliés, l'autre à l'égard de l'Allemagne, il n'y a pas l'exacte coïncidence qui serait souhaitable. Telle décision qui s'accorde avec les vœux de nos alliés ne s'accorde pas avec ce que nous voulons de l'Allemagne; telle démarche favorable à notre action à l'égard de l'Allemagne trouble l'harmonie des Alliés. La situation internationale est dominée par le traité de Versailles qui est un compromis. Ce n'est pas le moment de revenir sur ce traité et c'est vers l'avenir qu'il faut regarder. Tel qu'il est, et quoi qu'il vaille, le traité existe, il est la charte de l'Europe, qui a déjà bien de la peine à maintenir son équilibre et son ordre. Rien ne servirait de constater que le traité suppose théoriquement des Alliés constamment chaleureux et une Allemagne constamment docile, tandis que le temps à mesure qu'il s'écoule efface un peu les souvenirs, fait surgir des intérêts, et crée de l'imprévu pour les peuples comme pour les individus ; la politique consiste à

tirer le meilleur parti possible, pour l'intérêt national, des données expérimentales des problèmes telles que les faits présents les fournissent.

Or le traité, dans son esprit comme dans sa lettre, suppose à tout instant l'action concertée des Alliés. On pourrait dire que ce qu'il y a peut-être de plus important pour le fonctionnement du traité n'y est pas inscrit : ce sont les alliances. L'histoire des négociations prouve avec surabondance que les négociateurs y ont beaucoup sacrifié. A ce titre le livre de M. André Tardieu sur la *Paix* est un précieux document. Il y aurait bien des réserves à faire sur la partie polémique que contient l'ouvrage, mais il y a surtout à retenir l'effort soutenu par M. Clemenceau pour faire accepter certaines de ses vues et les sacrifices qu'il a été obligé de consentir. Avec le recul du temps, on aperçoit mieux que M. Clemenceau, désespérant de faire prévaloir ses avis sur beaucoup de sujets, a concentré son action sur un point qui lui paraissait essentiel, la sécurité des frontières, la rive gauche du Rhin, et encore n'a-t-il pu obtenir complètement ce qu'il souhaitait. Du moins se flattait-il alors d'avoir assuré les alliances militaires de l'Angleterre et des États-Unis. Les événements n'ont pas encore répondu à cette attente, et ils ne nous ont pas servi. Plusieurs des éléments essentiels sur lesquels devait reposer le monde nouveau sorti du traité de paix manquent à la réalité : l'Amérique est absente, et si nous pouvons compter sur l'amitié de ce grand peuple qui a pris une part déterminante à la guerre, il faut bien aussi constater les conjonctures de sa politique intérieure et attendre l'œuvre du temps; — la Société des Nations elle aussi est absente parce qu'elle manque de la force qui rendrait efficaces ses arrêts ; — l'alliance militaire anglo-américaine enfin est encore dans le devenir.

A la veille du 1er mai 1921, à la veille de l'échéance fixée par le traité de Versailles, nous nous trouvions donc seuls à discuter avec l'Angleterre, aidés par nos alliés belges et italiens qui étaient soucieux comme nous du rétablissement de la paix générale. Mais l'Angleterre qui souffre d'une crise économique sérieuse, qui a des embarras dans le monde entier, qui a obtenu au surplus de la guerre tout ce qu'elle

souhaitait est pressée de voir le monde reprendre une vie normale : elle ne paraît pas se rendre un compte très exact de notre situation financière ni de nos nécessités nationales. En outre pour mener à bien une tractation avec elle, nous n'avons presque plus de moyens d'échange : nous en avons eu davantage en Orient surtout, mais nous n'avons pas su les garder. Il nous restait le sentiment de notre droit, et pour le faire prévaloir, la persuasion ou la force.

On a beaucoup dit que nous aurions dû occuper la Ruhr ; on a ajouté que si aucune nation ne pouvait vivre isolée dans le monde, ce qui était vrai pour nous l'était pour l'Angleterre ; on a même indiqué avec plus de discrétion que les amitiés de rechange, suggérées par M. Lloyd George, existaient pour tout le monde. Ces idées ont été brillamment soutenues, elles ont quelque chose d'éclatant et de simple qui touche l'esprit public. On conçoit que le gouvernement, même quand il en fait son profit, n'en aborde l'examen qu'avec prudence, et qu'ayant toute la responsabilité, il se tienne dans les voies qui lui paraissent les plus sûres. Il n'était pas difficile de faire une politique de magnificence, et d'occuper la Ruhr : on peut même assurer que le gouvernement qui aurait pris des décisions de cette nature aurait commencé par être approuvé. Mais il y a un lendemain aux succès de cet ordre. Un acte comme l'occupation de la Ruhr avait une portée difficile à définir d'avance sur la situation internationale ; il pouvait avoir aussi sa répercussion sur l'état social. Et pour appeler les choses par leur nom, il risquait de nuire à notre accord avec l'Angleterre, d'une part, et de l'autre de nous entraîner à des efforts d'action qui auraient réclamé des hommes et de l'argent. La menace a donc paru pour le moment préférable à la réalisation.

Suffisait-il du moins d'occuper la Ruhr pour régler nos affaires avec l'Allemagne? Était-ce assez pour assurer le paiement des réparations? Le Président du Conseil a prononcé au Sénat à ce sujet des paroles qui ont surpris : il a déclaré qu'il ne pensait pas que l'occupation de la Ruhr mît fin à nos difficultés. C'est une opération que nous serons peut-être amenés à faire, et qui demeure à l'état de sanction possible : mais ce n'est pas, à son avis, un de ces actes accom-

plis une fois pour toutes et qui portent en eux, par la seule puissance qu'ils recèlent, le règlement de l'avenir. Mal accueillie par l'Angleterre, cette occupation n'aurait pas été naturellement subie avec satisfaction par l'Allemagne. Elle éloignait de l'une sans rapprocher l'heure des accords économiques avec l'autre. Si elle doit être un jour une réalité, il faut qu'elle le devienne dans des conditions meilleures, et peut-être alors doit-on se demander pourquoi il en a été parlé. Quoi qu'il en soit, la conclusion du gouvernement a été nette : à l'action immédiate, il a préféré une méthode plus modeste. Il s'est contenté de manifester sa force, en évitant de s'en servir; il a concentré des troupes, sans les porter en avant; d'accord avec les Alliés, il a obtenu de l'Allemagne la promesse de s'exécuter et un commencement d'exécution.

Les résultats seuls permettront de juger cette politique, qui suppose de la continuité dans les desseins. On doit constater qu'elle a produit une grande impression à l'extérieur. La France qu'on présente comme toute prête à user de sa victoire et de sa force, la France qui est dans cette situation unique de pouvoir se promener militairement là où elle veut, s'est montrée pleine de mesure. Au lieu d'en appeler à la force, elle en appelle à l'esprit politique, à la raison. Elle veut contribuer à rétablir dans l'univers troublé par des années de luttes et d'épreuve les conditions de la paix et du travail; elle offre ainsi, à ses anciens ennemis vaincus l'occasion de faire la preuve de leur bonne volonté et de reprendre une place parmi les nations. Le caractère de cette politique n'a échappé ni à nos alliés, ni à l'Allemagne même. Il paraît avoir été particulièrement apprécié aux États-Unis. M. Briand a dit dans un de ses discours qu'il était soucieux du renom de notre pays, et qu'il croyait que l'attitude qu'il adoptait serait comprise. Il est véritable qu'après une guerre faite au nom du droit, et dans laquelle le souci de la justice a rallié tant de peuples à notre cause, il y a des éléments moraux dans la politique internationale, dont un chef de gouvernement doit savoir tenir compte. Si l'on considère sous cet aspect les exposés qui ont été faits de la politique française, ils méritent certainement l'accueil qui leur a été

réservé. Mais il sera surtout intéressant de constater quels en seront les résultats pratiques pour l'intérêt national.

A l'heure présente, nous ne pouvons juger d'une manière un peu précise que de l'effet produit en Angleterre et en Allemagne. Notre modération ne nous a pas toujours valu en Angleterre les égards que nous étions en droit d'attendre : nous sommes allés jusqu'à l'extrême limite des concessions; nous avons été plus d'une fois surpris que notre esprit d'amicale conciliation ne fût pas mieux reconnu; et nous n'avons pu empêcher l'opinion publique de remarquer les malentendus et d'en tirer des conséquences. Il semble qu'en Angleterre quelques personnes au moins prennent une conscience plus nette de la situation et se montrent disposées à un examen équitable des affaires pendantes. Le *Times*, dans un article très remarqué, s'est efforcé d'exposer au public britannique la position de la France vis-à-vis de l'Allemagne. Il déclare que l'esprit militariste reste puissant en Allemagne et que la France a besoin de garanties sérieuses. Il recommande l'établissement d'une véritable alliance défensive franco-anglaise. Le *Morning Post* seul soutenait jusqu'à présent cette thèse dont Lord Derby s'est fait le chaleureux défenseur. Le *Times*, qui s'était réservé, ne paraît pas avoir été insensible à l'idée que la France pourrait chercher ailleurs l'appui que l'Angleterre cesserait de lui donner avec efficacité. Il souhaite une liquidation des comptes entre Paris et Londres et une association étroite, étendue à toutes les questions qui intéressent les deux Cabinets. « Pourquoi, dit-il, l'Entente ne discuterait-elle pas la base d'un accord général entre les deux parties dont les intérêts vitaux sont devenus inséparables même si elles désiraient, ce qui n'est pas le cas, rompre ou relâcher les liens qui les unissent? Nous avions offert de garantir la sécurité de la France sous condition que les États-Unis la garantiraient aussi. Pourquoi ne donnerions-nous pas cette garantie seuls et de façon positive en supprimant cette condition ?... Cette promesse soulagerait la France de la moitié de ses soucis et par là contribuerait grandement à stabiliser la paix de l'humanité. » Ce langage est nouveau et quoique le *Times* ne représente pas précisément M. Lloyd George, l'opinion

française ne manquera pas de le retenir et, le jour où il faudra, de le faire préciser. On devine bien qu'au moment où l'Angleterre nous promettrait son appui sur le continent, elle nous demanderait le nôtre hors d'Europe. Et là encore il serait nécessaire que l'Entente tînt compte des droits des deux parties : car si nous avons avant tout des intérêts européens, en raison de notre situation géographique et de notre frontière de l'Est, nous avons aussi des intérêts plus lointains que nous ne saurions sacrifier. Mais c'est déjà un fait qu'un grand journal comme le *Times*, s'efforce d'expliquer à l'opinion anglaise tout ce qu'il y a de légitime dans le souci de notre sécurité.

L'Allemagne, de son côté, a été très frappée d'entendre dire au Président du Conseil qu'il souhaitait entretenir avec elle des relations normales. Elle a senti qu'au moment même où elle était invitée par un ultimatum, appuyé sur des forces militaires, à s'incliner et à s'exécuter, elle était engagée aussi à entrer dans une voie nouvelle et à fournir les preuves de sa bonne volonté. C'est ce que le nouveau gouvernement allemand a immédiatement compris. Dès que M. Wirth a pris le pouvoir, au lendemain de la chute du Dr Simons, il a tenu à montrer qu'il avait une politique et qu'il entendait l'appliquer honnêtement. M. Wirth avait d'autant plus besoin de donner des signes de sa sincérité qu'il devenait ministre dans une heure critique et qu'il pouvait bien naturellement être soupçonné de n'être au pouvoir qu'un jour pour accepter un ultimatum destiné à être oublié le lendemain. Le nouveau ministre a dit clairement : « L'Allemagne est battue ; elle doit payer. » Au Reichstag, il a fait des déclarations satisfaisantes en ce qui concerne les réparations et le désarmement. Il a pris comme ministre M. Walter Rathenau, grand capitaine d'industrie, qui n'a pas été moins net et a affirmé que l'Allemagne est en mesure de tenir ses engagements. « Je crois, a dit le nouveau ministre, que nous pouvons, si nous le voulons, accomplir ce que notre signature a promis. » Le gouvernement de Berlin a bien senti que la politique française lui offrait présentement une occasion de montrer qu'il est sincère et qu'il veut faire honneur à sa parole : il a versé un milliard ; il a pris des mesures pour le

désarmement ; il annonce l'exécution des autres conditions de l'ultimatum dont l'échéance est prochaine. Mais que représente-t-il et quelle est sa force?

Le Reichstag lui a donné une majorité, il ne lui a pas donné encore une existence qui paraisse très stable. Le gouvernement Wirth est nécessairement faible, parce que dans un pays battu le gouvernement qui veut liquider la situation, obéir au traité, payer, n'a rien à accomplir qui soit agréable au peuple. Soutenu par les socialistes majoritaires, qui espèrent un jour une entente durable avec la France, soutenu par les éléments démocratiques et du centre, il a naturellement contre lui tous les partis de droite qui sont encore puissants. Il y a toujours en Allemagne des groupements qui ne songent qu'à ne pas exécuter le traité, qui font appel aux chefs de l'armée, qui manifestent à l'occasion des revues militaires, et qui au besoin feraient volontiers, même contre tout profit vraisemblable, une politique catastrophique. Dans un pays où les deux formes connues de la discipline et de l'activité étaient le militarisme et l'impérialisme, la constitution d'un gouvernement démocratique, qui est indispensable à la tranquillité de l'Europe, est forcément incertaine et lente. Nous n'avons pas à bousculer le nouveau gouvernement, ni à manifester à son égard une défiance systématique. Nous devons enregistrer les manifestations du Cabinet de Berlin si, mieux inspiré que ses prédécesseurs, il veut en faisant honneur à sa signature, permettre au monde de reprendre sans arrière-pensée son labeur. Mais pendant longtemps encore il faut user d'un doute méthodique, surveiller ce qui se passe et nous tenir sur nos gardes. En un mot, la politique de conciliation et de modération dont nous prenons l'initiative ne doit réclamer pour être poursuivie de nouvelles concessions à l'égard de personne.

La question de la Haute-Silésie va nous permettre de mesurer précisément les bonnes volontés. Si nous nous tenions à ce que nous avons entendu ou lu depuis quelques jours, nous serions assurés d'être encore bien loin d'une solution. M. Wirth, dans son discours du Reichstag, a cru devoir sur ce point manifester des exigences qui étaient peut-être destinées à lui concilier les bonnes grâces des partis de droite

mais qui ne sont pas d'un esprit politique. Depuis que l'Allemagne est persuadée qu'elle est soutenue dans cette revendication par l'Angleterre, elle réclame la totalité des territoires plébiscitaires. Mais l'Angleterre, malgré les paroles retentissantes de M. Lloyd George, s'obstinera-t-elle à vouloir une solution différente de celle que le traité lui-même indique?

Le traité de Versailles a prévu le partage de la Haute-Silésie de la manière la plus précise. Après avoir indiqué que le résultat du vote dans chaque commune serait communiqué aux principales puissances alliées et associées, en même temps qu'un rapport sur les opérations du plébiscite et une proposition sur le tracé qui devrait être adopté comme frontière de l'Allemagne et de la Haute-Silésie, il ajoute à l'annexe de l'article 88 que la Commission interalliée notifiera aux autorités allemandes qu'elles auront à reprendre l'administration du territoire qui serait reconnu comme devant être allemand. Il laisse manifestement sur ce sujet, en indiquant des directions générales, un pouvoir d'appréciation aux Alliés, et le problème ne peut être réglé que par leur accord, c'est sur leur désaccord que compte l'Allemagne. Dès la guerre, elle s'est fort occupée de la Haute-Silésie; dès l'armistice, elle s'en est occupée davantage; dès la paix, elle n'a cessé de chercher à tirer parti des circonstances. La Haute-Silésie a toujours représenté pour elle un des centres importants de la lutte du germanisme contre l'élément polonais, que l'Allemagne a poursuivie par tous les moyens. Elle représente en outre une richesse minière et métallurgique, concentrée entre les mains d'un petit nombre de propriétaires allemands, qui ont largement mis à contribution le travail des masses polonaises. Pour la garder, l'Allemagne a essayé des manœuvres les plus variés; elle a osé soutenir que la Haute-Silésie lui était indispensable, alors qu'avant la guerre elle soutenait que l'avenir des débouchés haut-silésiens était dans les provinces russes et autrichiennes qui forment présentement le territoire de la Pologne ; elle a essayé même d'intéresser des Alliés à la bonne direction financière de cette région. Aujourd'hui encore, alors qu'elle prétend faire preuve d'un autre esprit et se soumettre au traité, elle s'obstine sur l'affaire haute-silésienne.

A force d'insister, l'Allemagne a donné à croire qu'elle considérait des concessions sur la Haute-Silésie comme la conséquence de son acceptation de l'ultimatum, et peut-être a-t-elle été encouragée dans cette illusion par la propagande que ses agents ont su favoriser à la suite du discours de M. Lloyd George. Mais les affaires sont déjà assez compliquées pour ne pas les brouiller à plaisir : l'acceptation de l'ultimatum est une chose; le partage de la Haute-Silésie en est une autre. Entre l'une et l'autre, on ne peut voir aucun lien ; on ne peut ni on ne veut supposer aucune corrélation. La Haute-Silésie doit être partagée entre la Pologne et l'Allemagne conformément aux données du plébiscite, et selon les règles tracées par le traité de Versailles. C'est là qu'il faudra bien en venir un jour, mais nous reconnaissons volontiers que le jour ne paraît pas proche. Les conférences dont parle la presse anglaise sont prématurées tant qu'une solution n'est pas prête, et aucun gouvernement n'a intérêt à les engager pour se livrer au hasard des conversations, des improvisations ingénieuses et des compromis imprécis. Le gouvernement français a mis à l'étude un partage équitable, qui devrait avoir l'adhésion de nos alliés. Espérons pour la politique française que le gouvernement pourra s'établir sur la ligne choisie comme sur une ligne de résistance qui marque la limite de ses concessions à l'Angleterre.

Désormais l'avenir de la politique de modération et de conciliation que nous avons proposée ne dépend pas de nous seuls. Nous avons pris une initiative, et quelles que soient les pensées qu'elle inspire et les retours sur le passé auxquels elle invite, le Parlement l'a approuvée. Pour qu'elle ait une suite heureuse, et pour qu'elle donne au monde la paix que nous en attendons, il faut qu'elle soit aussi comprise et suivie par les autres. Elle suppose de la part de nos alliés le sentiment que le bon usage des alliances réclame des services mutuels ; elle suppose de la part de l'Allemagne la conviction que les accords sont faits pour être exécutés. Personne en Europe ne saurait nous reprocher de n'avoir pas eu les premiers l'esprit de mesure et même l'esprit de sacrifice : mais personne ne s'étonnerait que nous ne puissions être les seuls à le pratiquer.

X. X. X.

Le Gérant : ED. PAUPHILET.

TABLE DU TROISIÈME VOLUME

Mai-Juin

LIVRAISON DU 1er MAI 1921

		Pages.
HENRY BATAILLE	L'Enfance éternelle	5
GÉNÉRAL A. TANANT	Napoléon chef de guerre	51
HENRY-ROBERT	Napoléon et la Justice	72
VICTOR SEGALEN	D'après René Leys (*fin*)	94
Lt-Cl RENÉ TOURNÈS	Le G. Q. G. de Napoléon Ier	134
XAVIER DE MAGALLON	Poèmes	159
ROBERT PINOT	L'Organisation permanente du Travail	165
MARCEL LABORDÈRE	Monnaie de papier coloniale. — I	200

LIVRAISON DU 15 MAI 1921

COMTESSE DE NOAILLES	La Peur d'être inutile	225
G. PARISET	Le Système napoléonien de Gouvernement	242
LOUIS CHADOURNE	Terre de Chanaan! — I	263
JACQUES LAMBRY	Les Souvenirs d'un Garde d'honneur de 1813	300
LOUIS BERTRAND	Une Évolution nouvelle du Roman historique	326
* * *	Au 3e Bureau du 3e G. Q. G. (1917-1918). — II	343
HENRY BIDOU	Parmi les Livres	368
JEAN POIRIER	Lycéens impériaux (1814-1815)	380
JULIEN OCHSÉ	Poésies	402
MARCEL LABORDÈRE	Monnaie de papier coloniale (*fin*)	408
LOUIS LALOY	Tristan et Yseult	430

LIVRAISON DU 1er JUIN 1921

		Pages.
S. M. LA REINE DE ROUMANIE.	Résurrection	449
X. X. X	La Conférence de Londres	459
HENRY JAMES	L'Élève. — I.	472
ÉMILE MALE	Études sur l'Art de l'époque Romane. — I.	491
PIERRE DE NOLHAC	Ronsard et l'Université de Paris	514
LOUIS CHADOURNE	Terre de Chanaan! — II.	540
L. BLUM	La Maladie chronique de l'Enseig^t secondaire.	576
HENRI HAUVETTE	Dante et la Pensée moderne	605
E.-F. GAUTIER	La Famine en Algérie	624
★ ★ ★	Au 3e Bureau du 3e G. Q. G. (1917-1918). — III.	637
AUGUSTE DUPOUY	La Bretagne maritime et ses Peintres	663

LIVRAISON DU 15 JUIN 1921

ANATOLE FRANCE	La Vie en fleur. — I.	675
DUC DE LEUCHTENBERG	La Débâcle de l'Armée russe en 1917	697
ÉMILE MALE	Études sur l'Art de l'époque Romane. — II.	711
HENRY JAMES	L'Élève (*fin*)	733
PRINCE DE CONDÉ	Journal d'émigration. — I.	769
ANDRÉ MICHEL	Après l'exposition Ingres	790
LOUIS CHADOURNE	Terre de Chanaan! — III	807
AMIRAL DEGOUY	Les Armistices, Préliminaires de Paix	834
HENRY BIDOU	Parmi les Livres	867
X. X. X	La Politique française et le Traité de Paix	884

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris.

En vente la 11e édition de:

V. BLASCO IBÁÑEZ

LES

ENNEMIS DE LA FEMME

Roman

Traduit de l'espagnol par Alfred de BENGOECHEA

Un volume in-18. — Prix . . . . . 6 fr. 75

Il a été tiré vingt-cinq exemplaires, sur papier de Hollande, tous numérotés. — Prix . . . . . 30 fr.

DU MÊME AUTEUR

Arènes sanglantes (23e édition). . . . . 1 vol.
La Horde (10e édition). . . . . 1 vol.
Les Quatre Cavaliers de l'Apocalypse (19e édition). . . . . 1 vol.
Terres maudites (11e édition). . . . . 1 vol.
Chaque volume format in-18. — Prix . . . . . 6 fr. 75

Fleur de Mai (6e édition). . . . . 1 vol.
Dans l'Ombre de la Cathédrale (12e édition) . . . . . 1 vol.
Chaque volume format in-18. — Prix . . . . . 4 fr. 90

Vient de paraître :

ÉMILE NOLLY

(Capitaine DETANGER)

Grand prix de littérature de l'Académie française (1915)

LA BARQUE ANNAMITE

Roman de mœurs tonkinoises

Un volume in-18. — Prix . . . . . 6 fr. 75

CHEMINS DE FER DU MIDI

SERVICE D'ÉTÉ 1921

Améliorations au service des trains de voyageurs depuis le 1er Juin 1921

La Compagnie des Chemins de fer du Midi a rétabli depuis le 1er juin son service d'été et a mis en marche les nouveaux trains suivants :

1° Rapide de Bordeaux (7 h. 30), à Marseille (19 h. 05) et de Marseille (8 h. 05), à Bordeaux (21 h. 25) (voitures directes des trois classes de Marseille à Bordeaux et *vice versa*).

2° Express de Marseille (23 h. 25), à Toulouse (8 h. 32) avec suite immédiate sur les Pyrénées, Bayonne et la Côte d'Argent.

3° Express de Bayonne et Toulouse (23 h. 25), à Avignon avec correspondance vers Lyon. Voitures directes des trois classes de Bayonne à Avignon. Correspondance, soit à Toulouse, soit à Tarascon, avec le rapide de nuit Bordeaux-Marseille.

4° Trains rapides de nuit entre Narbonne et la frontière espagnole, en correspondance à Narbonne avec les rapides de nuit " Bordeaux-Marseille ". Voitures directes de 1re classe entre la frontière d'Espagne, Bordeaux-Marseille et Genève.

5° Express de nuit d'Avignon (16 h. 40 à Bordeaux), (6 h.) et Bayonne (9 h. 05). Voitures directes des trois classes Avignon-Bayonne.

6° Express entre Béziers et Neussargues avec correspondance vers Paris.

7° Voiture directe de 1re classe entre Paris à Arcachon dans les trains express de jour.

8° Voitures de 1re classe avec places de luxe entre Toulouse et Vichy, Bordeaux et Vintimille.

CHEMINS DE FER DE L'EST

Modifications au Service des Voyageurs depuis le 1er Juin 1921

Sur la ligne de Mulhouse, un nouveau train express a été mis en circulation, dans chaque sens, entre Paris, Belfort, Mulhouse et Bâle.

ALLER : Paris départ 12 h. 35, Belfort arrivée 19 h. 34, Mulhouse arrivée 20 h. 40, Bâle arrivée 21 h. 25.

RETOUR : Bâle départ 13 h. 35, Paris arrivée 22 h. 40 (passage à Mulhouse 14 h. 31 et à Belfort 15 h. 44).

L'express qui part actuellement de Bâle à 6 h. 50 pour arriver à Paris à 17 h. 25 est avancé et accéléré. Il quittera Bâle vers 6 h., dessert Mulhouse à 6 h. 38, Belfort à 7 h. 52 et arrive à Paris à 14 h. 45.

Ces express assurent également un service direct, sans changement de voiture, entre Paris et Épinal, *via* Port-d'Atelier, et *vice-versa* avec l'horaire suivant :

Paris départ 12 h. 35 — Épinal arrivée 19 h. 41
Épinal départ 7 h. 40 — Paris arrivée 14 h. 45

Sur les Ardennes, le train omnibus quittant Charleville à 5 h. 15 devient express à partir d'Amagne (dép. 6 h. 50) pour arriver à Paris à 8 h. 58 (passage à Reims à 7 h. 48).

D'autre part, un nouveau service direct est établi entre Nancy et Dijon et *vice-versa* : Nancy départ 17 h. 30, Épinal départ 19 h. 03, Dijon arrivée 23 h. 30. — En sens inverse, Dijon départ 6 h., Épinal arrivée 10 h. 13, Nancy arrivée 11 h. 34.

Enfin les relations entre Mulhouse, Épinal et Nancy sont améliorées par la mise en circulation de trains express en correspondance à Lure avec les trains de la ligne de Paris à Belfort :

Mulhouse dép.	6 h. 39	Épinal arr.	10 h. 13	Nancy arr.	11 h. 34
— —	16 h. 57	— —	20 h. 22	— —	21 h. 55
Nancy dép.	11 h. 15	Épinal dép.	12 h. 42	Mulhouse arr.	16 h. 00
— —	17 h. 30	— —	19 h. 03	— —	22 h. 47

Etude de Me F. LAIR-DUBREUIL, Commissaire-Priseur, rue Favart, n° 6, à Paris

Succession de Mademoiselle P...

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

Gravures du XVIIIe siècle

OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

DU XVIIIe SIÈCLE ET AUTRES

SIÈGES — MEUBLES — TAPISSERIES — TAPIS

Vente HOTEL DROUOT, Salles 5 et 6 réunies

Les Jeudi 23, Vendredi 24 et Samedi 25 Juin 1921 à 2 heures.

COMMISSAIRES-PRISEURS

Me F. LAIR-DUBREUIL, 6, Rue Favart | Me HENRI BAUDOIN, 10, rue de la Grange-Batelière

EXPERTS

M. A. SCHŒLLER, 8, rue de Sèze

MM. MANNHEIM, 7, rue Saint-Georges | M. MARIUS PAULME, 10, rue Chauchat | M. G. B.-LASQUIN, 11, rue Grange-Batelière.

Exposition publique le Mercredi 22 Juin 1921 de 2 heures à 6 heures.

Succession de Mme MONNA DELZA, Comtesse PATRIMONIO

BEAUX BIJOUX

IMPORTANT COLLIER DE QUARANTE-TROIS PERLES

Ameublement artistique de style Renaissance

FERS FORGÉS — SCULPTURES — TABLEAUX — MEUBLES — TAPISSERIE

Vente après décès

HOTEL DROUOT, Salles 7 et 8 réunies

Les Vendredi 24 et Samedi 25 Juin

COMMISSAIRES-PRISEURS

Me F. LAIR-DUBREUIL, 6, rue Favart. | Me ANDRÉ COUTURIER, 56, rue de la Victoire

EXPERTS

Me G. FALKENBERG, 7, rue Meyerber | Me R. LINZELER, 9, rue d'Argenson | Me H. LÉMAN, 37, rue Laffitte

Succession de Madame X...

RICHE MOBILIER

IMPORTANTE ARGENTERIE DE TABLE

TABLEAUX. — OBJETS D'ART ET D'AMEUBLEMENT

Importantes Sculptures en bronze et en marbre

TRÈS BEAUX MEUBLES DE STYLE

TAPISSERIES ANCIENNES — TAPIS D'ORIENT

Vente volontaire par suite de décès

HOTEL DROUOT, Salles 5 et 6

Du 28 Juin au 2 Juillet 1921

COMMISSAIRE-PRISEUR : Me F. LAIR-DUBREUIL, 6, rue Favart

EXPERTS :

M. FALKENBERG — M. R. LINZELER — M. FÉRAL — M. GUILLAUME

Exposition publique le 27 Juin, de 2 heures à 6 heures

Albert MESSEIN, Libraire-Éditeur, 19, quai St-Michel, Paris

VIENT DE PARAITRE :

JACQUES D'ADELSVAERD-FERSEN

HEI HSIAN

— Poèmes —

L'Asie lointaine, ses temples et leur ombre musquée, les jasmins d'Angkhor, la Chine en laque violette et noire, et l'opium — surtout l'opium — de tels poèmes les ont rendus avec évocation. **HEI HSIAN** plaira peut-être aux âmes fines. *L'artiste, par ailleurs, ne donne ses fêtes qu'à soi seul.*

Un volume in-16, tiré à 500 exemplaires sur papier d'Arches. Numérotés. . . **11 fr.**

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Téléphone : Central 72-71

Vente au Palais, le 29 juin 1921, à 2 h., un seul lot **IMMEUBLE** sis à Paris (6e arrondiss.), **rue Joseph-Bara, 9.** Cont. 404m env. Rev. br. 44.980 fr. env. Mise à pr. 375.000 f. S'ad. Mes **ROGER BERTIN, Schwartz,** avoués, **Flamand Duval,** not. M. Deguingue, gérant d'immeubles à Paris, 97, rue Réaumur.

Q. D'ORSAY, 47 et **R. DESGENETTES,** 2 et 4 (7e) **PROPRIETE** de 519m63 env., lib. de loc. A adj. sur 1 ench. Ch. not. Paris, 28 juin. M. à pr. 400 fr. le m. S'ad. p. rens. Me **FERRAND,** n., 5, r. Auber, Paris.

RUE DE BERCY, 159. Cont. 440m. R. br. 20.740 fr. M. à p. 200.000 f. Adj. Ch. not., 28 juin. S'ad. Me **BREUILLAUD,** not., 323, r. St-Martin.

1e PROPRIETE à Paris-Auteuil, 7, r. Michel-Ange. 2e Terrain contigu même rue, 9. Ces. 790m et 782m. M. à p. 280.000 et 180.000 fr. Fac. réunion. Adj. Ch. n., Paris, 21 juin. S'ad. à Me BERTRAND-TAILLET, n., 66, r. Pierre-Charron.

Étude de Me **RAVETON.** av., 8, r. de Castellane, Vente au Palais à Paris, le 29 juin 1921, à 2 h., une **PROPRIETE** Libre de location. **NEUILLY-SUR-SEINE.** 47 et 49, rue Perronnet. Cont. 6.046m. Mise à prix : 550 000 fr. S'ad. à Me **RAVETON,** av., et Mes **Flamand Duval** et **Delestre,** not. à Paris.

MAISON (3e) **R. BARBETTE,** 20. Ces 215m. R. br. 12.143 f. Mise à pr. 80.000 f. Ad. C. n., 21 juin. Me ROBINEAU, n., 8, r. Maubeuge.

Vente au Palais de Justice le 25 juin 1921, à 14 h. **MAISON DE RAPPORT AU HAVRE,** boul. de Strasbourg, 131 et 1, r. Jean-Baptiste-Eyriès. Cont. 464 m. carrés environ. Revenu brut : 25.000 fr. environ. Mise à prix : 300.000 francs. S'adresser à Mes **LENOIR** et **HAQUIN,** avoués à Paris, **Rivière** et **Jacques Baudrier,** notaires à Paris, **Rémond,** notaire au Havre : MM. Rousselin et Naquet, gérants d'immeubles au Havre.

MAISON à Paris, **R. BASSANO,** 18. R. b. 9.486 f. M. à pr. 75.000 f. Ad. C. n., 28 juin. S'ad. à Me **BARILLOT,** n., 50, r. la Boétie.

Vente au Palais, Paris, le 25 juin 1921, 2 heures. **MAISON A VIRY-CHATILLON** (Seine-et-Oise), angle rue J.-J.-Rousseau et **impasse Pasteur.** Contenance 300 mq. env. R. b. 3.170 f. env. M. à p. 37.000 f. S'ad. Mes **JUILLIARD** et **Foucault,** av., **Chavane,** notaire à Paris.

Petit Hôtel à Paris, **R. NOLLET, 64.** Libre loc. Mise à pr. 60.000 f. Adj. Ch. n., Paris, 28 juin. S'ad. aux notaires Mes **LAVERNE** et **De Ridder,** 4, rue Perrault, dép. enchères.

MAISON à Paris, 31, rue des Jeûneurs. Rev. br. 43.115 fr. 60. M. à pr. 600.000 f. Adj. C. n. 28 juin. S'ad. à Me **J. BAUDRIER,** n., 85, r. Richelieu et à MM. Boucher, Beaurain, 59, b. Malesherbes.

2 Maisons contiguës à **Paris, Rue Ste-Croix-Bretonnerie,** 11-13. Rev. br. 11.550 fr. M. à p. 140.000 fr. Adjud. Ch. not., Paris, 21 juin. S'ad. Me **LANQUEST,** not., 92, boul. Haussmann.

Vente au Palais à Paris, 2 juillet 1921, à 2 heures, en 3 lots : 1o **PROPRIETE de rapp.** à **Paris, RUE RICHELIEU, 21,** et **rue Molière, 10** (anc. **Hôtel Dodun**). Superficie 637m 60 env. Rev. b. 44.000 fr. env., plus aug. pr. M. à p. 500.000 fr. 2o **MAISON** à **Paris, BOUL. HAUSSMANN, 83.** Sup. 403m 88 env. Rev. br. 60.000 fr. environ, plus valeur locative, **appartement libre,** 1er étage. M. à p. 700.000 f. 3o **DOMAINE de COURCELLES-LE-ROI** (ay. app. au Maréchal **Macdonald**), sis à **Beaulieu** et **Châtillon-s.-Loire, (LOIRET).** Cont. 603 hect. arrond. de Gien envir. **Château** avec conf. mod., lib. de loc. Jardins, **parc** et dépend., bois, vignes, **3 étangs** et **6 Fermes.** Gr. Chasse. M. à p. 900.000 f. S'ad. à Paris à Mes **HEBERT, Raveton, Joly,** a., **W. Bazin, Durant des Aulnois, Collet,** n.

PROPRIETE à **Paris,** rue **LA BRUYERE, 18.** C. 660m. R. b. act. 39.306 f. Jan. 1922: 43.156 f. M. à p. 350.000 f. Ad. C. n., 28 juin. S'ad. n. Mes **Rafin** et **LAVERNE,** 20, r. Tour-des-Dames, dép. ench.

AUBERVILLIERS. MAISON angle, av. de la République, 47. Ces 364m env. R. br. 10.550 fr. M. à pr. 130.000 fr. Ad. C. n., Paris 28 juin. S'ad. Me **BURTHE,** not. à Paris, 6, r. Royale.

GRANDE LIBRAIRIE RUSSE ET FRANÇAISE
Éditions J. POVOLOZKY & Cie Librairie
PARIS-VIe — 13, RUE BONAPARTE, 13 — PARIS-VIe

VIENT DE PARAITRE :

L'INCONNU sur les Villes

ROMAN DES FOULES MODERNES

par MARCELLO-FABRI

Un volume in-8 écu. — Prix . . . . . 6 fr. 50

La critique a souvent remarqué que, dans la floraison touffue de ces dernières années, nul livre n'était vraiment le livre né de la guerre. Le voici peut-être. Et précisément, sans doute, parce que l'auteur n'a pas écrit " un livre de guerre ", mais s'est efforcé de mettre dans son œuvre à la fois **la Paix, la Guerre et la Révolution.** C'est un *roman sans personnages* où seules les foules sont l'action ; au-dessus d'elles plane pourtant une étrange figure de grandeur et d'énigme qui, tour à tour, anime, explique et " vit " la foule: Synchronisme social, où la vie torrentueuse et comme désorbitée des années présentes est synthétisée. C'est la vie d'une grande capitale, — Paris, Berlin, Londres, Moscou ? on ne sait — vue non pas à la manière naturaliste, mais projetée en quelque sorte sur le plan mental. Le problème social, le problème humain y est posé en un style large, dont on a dit qu'il est celui de l'épopée moderne.

Il a été tiré de cet ouvrage : 10 exemplaires sur JAPON à **120** francs, numérotés à la main de 1 à 10 et paraphés par l'éditeur, renfermant en outre une page du *manuscrit autographe*, et portant la signature de l'auteur ; 50 exemplaires sur HOLLANDE à **30** francs, numérotés à la machine, paraphés par l'auteur et l'éditeur. Édition ordinaire : **6 fr. 50.** Franco recommandé : **6 fr. 75.**

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR
11, rue de Grenelle, PARIS

GEORGE SOULIÉ DE MORANT

LES CONTES GALANTS DE LA CHINE

« Recueil délicieux de contes adaptés du chinois auxquels l'auteur a su conserver ce mélange de saveur violente et de parfums raffinés, de nuances délicates et de couleurs éclatantes qui font leur charme primitif et savant. »

JACQUES PATIN, *Figaro*, 7 *mai* 1921.

« La fantaisie la plus charmante règne dans ces récits, dont l'esprit fait penser à notre XVIIIe siècle français... Nous souhaitons que l'auteur, sinologue distingué, continue à nous révéler les passages les plus caractéristiques de ces Mille et une Nuits chinoises. »

MARCEL THIÉBAUT, *Revue de Paris*, 1er *juin*.

« L'un de ces contes date du IXe siècle : il est fort beau... »

LES TREIZE, *L'Intransigeant*, 8 *mai*.

Un vol. in-16 de luxe sur papier teinté, couverture ornée. — Prix. **12** fr.

Du même auteur :

LOTUS D'OR, roman d'amour adapté du chinois, avec 16 reproductions de gravures chinoises. — Prix . . . . . **5** fr. **75**

Envoi FRANCO contre mandat ou timbres-poste

LIBRAIRIE PLON

DERNIERS TITRES PARUS :

ROMANS

PAUL BOURGET. . . . . de l'Académie française.	**UN DRAME DANS LE MONDE.** 1 vol. in-16.. .	7 fr. 50
HENRY BORDEAUX. . . . de l'Académie française.	**LA CHAIR ET L'ESPRIT.** 1 vol. in-16. . . . . (2e épisode de La Vie recommence).	7 fr.
— —	**LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR.** 45e mille. . (La Vie recommence).	7 fr.
HENRIETTE CÉLARIÉ. . . .	* **MONIQUE LA ROMANESQUE.** 1 vol. in-16. .	7 fr.
ALICE PUJO.	* **ROSE PERRIN.** 1 vol. in-16	7 fr.
JEAN BERTHEROY.	**LES PAVOTS MYSTIQUES.** 1 vol. in-16. . . .	7 fr.

DIVERS

RAYMOND POINCARÉ.. . . de l'Académie française.	**HISTOIRE POLITIQUE.** — Chroniques de quinzaine. Tome II. (15 septembre 1920-1er Mars 1921). 1 vol. in-16	7 fr. 50
RENÉ DE CHAUVIGNY. . .	**RÉSISTANCE AU CONCORDAT DE 1801.** . . . (Les Luttes religieuses en France au XIXe siècle).	12 fr.
SIMON ASKENAZY.	**LE PRINCE PONIATOWSKI, MARÉCHAL DE FRANCE.** 1 vol. in-16, avec reproduction d'un tableau inédit.	7 fr. 50
ALFRED DUMAINE.	**LA DERNIÈRE AMBASSADE DE FRANCE EN AUTRICHE (1914).** 1 vol. in-16.	7 fr.
GEORGES BATAULT.	**LE PROBLÈME JUIF. La renaissance de l'antisémitisme. — L'exclusivisme juif. — Le judaïsme et l'esprit de révolte. — Le judaïsme et le puritanisme. — Nationalisme ou assimilation.** 1 vol. in-16..	7 fr. 50
B. A. R.	**L'ARMÉE NOUVELLE et le SERVICE D'UN AN.** 1 vol. in-16.	5 fr.
DANS LA COLLECTION	**LES PROBLÈMES D'AUJOURD'HUI** Publié sous la direction de M. Alfred de TARDE.	
DÉJA PARU :	**LE BILAN DE LA GUERRE,** par TRUSTÉE	5 fr.

RAPPEL : **LES ORIGINES DE LA GUERRE**
Par RAYMOND POINCARÉ, de l'Académie française
1 vol. in-16 sur papier vélin.. . . . . 10 fr.

PLON-NOURRIT & Cie, Imprimeurs-Éditeurs
PARIS, 8, rue Garancière

PAYOT & Cie, 106, boulevard Saint-Germain, PARIS (VIe)

TREIZE ANNÉES A LA COUR DE RUSSIE (Peterhof, Septembre 1915. — Ekaterinbourg, Mai 1916)

LE TRAGIQUE DESTIN DE NICOLAS II ET DE SA FAMILLE

par Pierre GILLIARD, ancien précepteur du grand-duc héritier Alexis Nicolaïevitch

Un vol. in-8 illustré de **59 sensationnelles photographies** et 8 fac-similés, cartes et plans. **10 fr**

Le crime d'Ekaterinbourg ne fut que l'aboutissement d'une cruelle destinée, et c'est ce drame de toute une vie, de toute une famille, que M. Pierre Gilliard raconte dans ces mémoires sincères, émouvants, dramatiques.

UNE ANGLAISE A BERLIN

NOTES INTIMES DE LA PRINCESSE BLUCHER

Sur les événements, la politique et la vie quotidienne en Allemagne au cours de la guerre et de la révolution sociale de 1918.

Traduit de l'anglais par Mlle Henriette CAVAIGNAC. Avant-propos de Louis GILLET

Un vol. in-8 orné d'un portrait en frontispice . . . . . **10 fr.**

Le livre le plus piquant sur les mœurs allemandes pendant la guerre et la révolution.

M. ERZBERGER, ancien ministre des Finances d'Allemagne

SOUVENIRS DE GUERRE

Préface de M. Maurice MURET, correspondant de l'Institut

Un vol. in-8. . . . . **12 fr.**

Sur les dessous de la guerrre, de la révolution allemande, de la conclusion de la paix, etc... l'ancien président du parti catholique allemand et chef de la propagande allemande à l'étranger apporte des révélations d'un intérêt exceptionnel pour les lecteurs français. Ses récits des innombrables intrigues auxquelles il fut mêlé, ses souvenirs sur l'armistice qu'il conclut lui-même avec Foch, ses portraits de l'Empereur sur l'incapacité et la niaiserie duquel il produit des témoignages stupéfiants, les curieux détails de ses relations avec le Vatican, les précisions qu'il donne pour montrer l'aveuglement sans fin des militaires, font de ce livre un des ouvrages les plus passionnants qui auront paru ces dernières années.

JULES LEGRAS

Professeur à l'Université de Dijon, membre de la mission militaire française en Russie, Ancien officier d'État-Major au 1er corps sibérien et à la VIIIe armée russe.

MÉMOIRES DE RUSSIE

Un vol. in-8 . . . . . **20 fr.**

Ce livre restera à coup sûr un des meilleurs documents sur l'étonnant effondrement du front russe en 1917-1918 et sur les prodromes du mouvement bolcheviste. L'auteur, dont la compétence en matière des choses russes est bien connue, estime que la révolution et le bolchevisme viennent de faire naître une conscience populaire russe, « fait mondial extrêmement important ». (*Revue de Paris*).

VICTOR BORET, député, ancien ministre de l'Agriculture

POUR ET PAR LA TERRE

Un vol. in-16. . . . . **6 fr.**

Œuvre d'une des plus hautes autorités françaises en matière agricole, ce livre constitue un magistral et vivant exposé de la politique agraire qui s'impose actuellement et qui doit, avant tout, être soutenue par une judicieuse politique financière.

GEORGES BONNET, commissaire-adjoint du Gouvernement au Conseil d'État

En collaboration avec **Roger AUBOIN**

LES FINANCES DE LA FRANCE

I. Le mécanisme financier français : budget et impôts. — II. La situation financière en 1921. — III. La restauration des finances de la France.

Un vol. in-16. . . . . **7 fr. 50**

Le mécanisme financier de la France : budget et impôts, expliqués pour la première fois clairement, de façon à être compris — comme il est indispensable — par chaque Français dont le propre budget dépendra dorénavant du budget de la France, des solutions hardies et saines pour assurer l'équilibre de ce budget, telle est la matière de cet ouvrage qui en apprend autant que les plus savants traités.

ANDRÉ TARDIEU

LA PAIX

Préface de Georges CLEMENCEAU

Un vol. in-8. . . . . **12 fr.**

Le succès de ce tableau d'histoire est foudroyant : six mille exemplaires viennent d'être vendus en quelques jours... Le premier mérite de ce témoignage c'est qu'il est marqué du souci de la vérité. On y lit : « Les commodités de la polémique ont propagé dans le public la légende du plus formidable traité qu'enregistre l'histoire du monde, improvisé, bâclé, par quatre hommes faillibles, et mal informés, reclus dans une chambre noire, dictant au monde la loi de leur fantaisie. A cette légende, il est temps d'opposer les faits ».

HUGUES LE ROUX (*Le Petit Marseillais*).

Librairie **DELAGRAVE**, 15, rue Soufflot, PARIS

NOUVEAUTÉS

J.-H. FABRE

SOUVENIRS ENTOMOLOGIQUES

Edition définitive illustrée

TROISIÈME SÉRIE — QUATRIÈME SÉRIE

Deux volumes in-8° raisin

Chaque volume : Broché. . **20** fr. — Relié dos peau, fers spéciaux, genre ancien. . **40** fr.

L. DESCOUR

Médecin Inspecteur de l'Armée

PASTEUR ET SON ŒUVRE

In-18. Portrait de Pasteur

Broché . . . . . **10** fr.

Il n'existait encore aucun ouvrage donnant des découvertes de l'illustre Pasteur un exposé méthodique et complet accessible à tous

ANDRÉ CARLIER

LA PHOTOGRAPHIE AÉRIENNE

Préface du Général DURAND

In-8°. 40 figures dans le texte et 78 photos hors texte

Broché . . . . . **28** fr.

Science nouvelle et qui trouve ici son exposé complet, son bilan : services éminents rendus pendant la guerre, applications aux œuvres de paix

BIBLIOTHÈQUE SCIENTIFIQUE DE L'INGÉNIEUR ET DU PHYSICIEN

par **H. BOUASSE**

Professeur à la Faculté des Sciences de Toulouse

Pendule, Spiral, Diapason. Tome II. In-8° . . . . . Broché. **30** fr. — Relié. **38** fr.
Statique. In-8° . . . . . Broché. **30** fr. — Relié. **38** fr.
Mécanismes (Théories des vecteurs, Cinématique). In-8°. Broché. **32** fr. — Relié. **40** fr.

PROSPECTUS GÉNÉRAL DE LA BIBLIOTHÈQUE DE L'INGÉNIEUR ENVOYÉ SUR DEMANDE

E. TURRIÈRE

Maître de conférences à l'Université de Montpellier

OPTIQUE INDUSTRIELLE

Verres et Verreries d'Optique ; Objectifs photographiques ; Téléobjectifs

In-8° illustré. 83 figures et 2 planches

Broché. . . . . **22** fr. — Relié . . . . . **30** fr.

COLLECTION D'HYGIÈNE PRATIQUE ET FAMILIALE

Dr FIESSINGER

L'HYGIÈNE DU CARDIAQUE

Nouvelle édition refondue. In-16 broché. . . . . **6** fr.

Librairie **DELAGRAVE**, 15, rue Soufflot, PARIS

NOUVEAUTÉS *"COLLECTION PALLAS"*

P. GAUTIER

ANTHOLOGIE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Un siècle de discours académiques (1820-1920)

TOME I : 1820-1870 — TOME II : 1870-1920

2 vol. in-16. Chaque volume : broché . . . . . 7 fr. — Mouton souple. . . . . 15 fr.

Ce choix parmi les meilleurs discours de réception a été fait de manière à mettre en évidence les grandes idées qui ont inspiré la littérature française depuis cent ans.

COMÉDIE-FRANÇAISE

Le Registre de Guerre de J. TRUFFIER

In-18, broché. . . . . 4 fr.

L. ABENSOUR

HISTOIRE GÉNÉRALE DU FÉMINISME

Des origines à nos jours

In-18, broché. . . . . 7 fr.

Capitaine M. GAGNEUR

NAPOLÉON d'après le « Mémorial »

PRÉFACE DU GÉNÉRAL MALLETERRE

In-18, broché. . . . . 7 fr.

L'auteur a choisi et réuni méthodiquement les passages les plus évocateurs du *Mémorial de Sainte-Hélène* de Las-Cases sur la vie, le caractère, les idées, l'œuvre de Napoléon.

CH. SOULIER et J. BONNET

Cours Pratique de Droit Commercial

PRÉFACE DE AUGUSTE ISAAC

In-18, broché . . . . . 12 fr.

A l'usage des négociants et de tous ceux qui doivent avoir des connaissances juridiques pratiques en matière de commerce : juges, greffiers, employés de banque, etc.

"LA LEÇON PAR L'IMAGE"

D. SÉHÉ et F. RASPAIL

ÉDUCATION PHYSIQUE DANS LA FAMILLE

In-8°, illustré de 250 gravures, broché. . . . . 12 fr.

G. RIGAL et L. VÉNARD

LA NATATION MODERNE

Enseignée à tous

PRÉFACE DE G. VIDAL. DESSINS DE P. GARNIER

In-8°, broché . . . . . 6 fr.

"PISCICULTURE PRATIQUE"

E. JUILLERAT

L'ÉLEVAGE INDUSTRIEL DES SALMONIDÉS

A l'usage des pêcheurs de truites et des possesseurs de sources et eaux courantes

In-8° illustré, broché . . . . . 10 fr.

CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris

VIENT DE PARAITRE :

JOHAN BOJER

LE CAMÉLÉON

Roman

Traduit du norvégien par P.-G. LA CHESNAIS

Un volume in-18, INÉDIT. — Prix . . . . . 4 fr. 90

GYP

MON AMI PIERROT

— Conte bleu —

Un volume in-18, INÉDIT. — Prix . . . . . 4 fr. 90

JEAN DE GRANVILLIERS

L'AMANT LIBÉRATEUR

Roman

Un volume in-18, INÉDIT. — Prix . . . . . 4 fr. 90

Imp. L. POCHY, 52, rue du Chateau, Paris. — 432-21

LIVRES NOUVEAUX

FANCHON LA BELLE

par **J.-H. Rosny** jeune.

Voici un excellent recueil d'une trentaine de petits contes. La richesse d'imagination de l'auteur lui a permis de renouveler dans chacun d'eux une incontestable intensité d'émotion. C'est assez dire toute la fantaisie, toute l'habileté qui sont déployées dans ces pages. Il est difficile de résumer un florilège. Le caractère commun de ces récits est qu'ils sont tous consacrés à la femme et à l'amour : tendresse, naïveté, ruse, cupidité, finesse, ardeur, toutes les possibilités féminines y sont réalisées. Et, chaque fois, surgit, dessinée en quelques traits précis, une figure puissamment vivante. Le style net et sobre sert admirablement la manière preste et franche de J.-H. Rosny.

L'AMANT LIBÉRATEUR

par **Jean de Granvilliers.**

Comment une jeune fille élevée dans un milieu bourgeois relativement austère en arrive, par suite des hasards de la guerre, à devenir une femme indépendante, forte et libre; c'est ce que nous explique avec beaucoup d'habileté M. Jean de Granvilliers. Le spectacle des douleurs humaines, tous ces effroyables contre-coups des combats perçus à l'hôpital, un amour malheureux enfin, donnent à Andrée Meauplan une conscience éclairée de la triste réalité des choses. Cela ne va pas sans une pénible sensation d'isolement. Aussi l'amour qu'elle vient à ressentir pour Jacques de Preyssange lui apparaît-il comme l'arche de salut. Elle devient sa maîtresse et connaîtrait le bonheur absolu si Jacques acceptait de l'épouser. Il n'en sera rien. L'amant demeurera lointain, tandis que, malgré cette ingratitude, la femme ne sera qu'amour et dévoûment. Il y a bien certainement de l'ironie dans ce titre d'amant libérateur que l'auteur décerne à Jacques, car, si Andrée nous apparaît délivrée des entraves bourgeoises, nous craignons tout de même un peu, que, malgré sa belle abnégation, elle ne soit libérée surtout de réelle possibilité de bonheur. On suivra avec un vif intérêt la progression de cette étude psychologique, traitée avec sûreté et talent.

LES DIEUX TREMBLENT

par **Marcel Berger.**

Toute l'amertume et les désillusions de l'après-guerre, le matérialisme croissant qu'une civilisation obtient de ses deuils et de ses douleurs, M. Marcel Berger les condense en ce drame étrange, avec multiples personnages, tous bien réels et vivants, mais en même temps d'une magnifique ampleur de symbole. Cette œuvre présente à un haut degré l'union de rares qualités : une composition très habile, un puissant intérêt dramatique, une observation simplifiante, qui dégage de l'individu le type, une imagination originale, un style simple et ferme. Cette nouvelle œuvre de l'auteur de *Mais vivre* restera comme un âpre témoignage sur les années 1918-1920.

LES ENNEMIS DE LA FEMME

par **Blasco Ibañez.**

Les lecteurs de la *Revue de Paris* ont déjà apprécié ce roman, qui obtint en Amérique un succès de librairie sans précédent. Il y a dans le récit de l'existence du prince Lubimoff une imagination et une verve exceptionnelles.

Le lecteur éprouve, à suivre les étonnants périples de ce seigneur dilettante, tout le plaisir que le grand romancier espagnol a eu certainement, lui-même, à se les représenter. Mais, indépendamment de l'émouvante intrigue qui se déroule entre le prince Michel et la duchesse de Lisle, il y a dans ces pages un côté particulièrement vivant et original : c'est la peinture de l'étrange société cosmopolite, qui gravite autour du « Fromage », le casino de Monte-Carlo. Tous les types nous apparaissent avec un puissant relief : calculateurs maniaques, joueurs superstitieux, pontes superbement indifférents... et surtout, surtout... les femmes, qui sont saisies par la passion du jeu avec une telle violence qu'elles semblent oublier l'existence de l'humanité entière. Blasco Ibañez a apporté à l'observation de ce petit coin de monde toutes les maîtresses qualités de peintre et de psychologue, qui l'ont mis hors de pair parmi les auteurs contemporains.

PAYSAGES DE PARIS

par **Léandre Vaillat.**

Léandre Vaillat vient de réunir dans cet élégant volume, dont il a dirigé lui-même l'édition avec un goût délicat, d'excellentes descriptions de coins parisiens. Rien du « guide » plus ou moins pesant dans ces esquisses où l'auteur a su retracer la physionomie des diverses époques, en choisissant habilement les monuments qui résument le plus nettement leurs caractères. On sent bien toute la difficulté d'une telle entreprise. Impressions d'artiste, méditations d'historien : l'amalgame est rarement léger. Vaillat s'est également défié des faciles enthousiasmes et des dissertations indigestes. Une parfaite mesure dans le choix des détails, un style souple et sûr donnent à l'œuvre, qu'il a entreprise après beaucoup d'autres, un cachet d'incontestable individualité.

LA PRIÈRE D'UN HOMME

par **Louis Lefebvre.**

On ne lira pas sans émotion ce recueil de poèmes dont l'ensemble forme comme l'histoire d'une douleur. Les premières pièces sont toutes remplies par le désespoir qui suit la disparition d'un être cher, par le sentiment du néant et par la révolte contre la destinée humaine. Puis peu à peu intervient le sentiment de l'au-delà, la soumission à l'ordre de l'univers, l'esprit du renoncement et du sacrifice et la foi avec l'espérance. Et le livre s'achève par une dernière série de poèmes tout imprégnés d'amour et de l'esprit de charité.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER.	92 »	47 »	24.50

PRIX DE LA LIVRAISON : **4 fr. 50**

On s'abonne à la Revue de Paris, *3, rue Auber, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, *3, rue Auber.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La Revue de Paris *décline la responsabilité des manuscrits qui lui sont confiés.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

P. BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.